This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Dutch III. E. 21

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Parues dans la collection MICHEL LÉVY

AURÉLIEN	2 vol.
BATAVIA	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LE MAL DU SIÈCLE	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ORPHELINE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —

La propriété littéraire de la traduction française des œuvres de M. HENRI CONSCIENCE appartenant à MM. MICHEL LÉVY frères, ils poursuivront comme contrefaçon toute impression faite au mépris de leurs droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LE

MAL DU SIÈCLE

SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

LE

MAL DU SIÈCLE

I

L'INTENDANT

Le Wulfhof s'élève au sommet d'une haute colline, dans la partie la plus fertile et la plus belle de la Flandre occidentale.

Maintenant il ne forme plus qu'une grande ferme avec une habitation de maître assez vaste, et qui ne semble pas avoir d'autre destination que de servir de résidence d'été au propriétaire. Des deux côtés de l'entrée, des écuries et des granges; non loin de l'habitation du maître, gît un large tas de fumier où des poules, des pigeons, des dindons et même des porcs cherchent quelque nourriture. On voit des domestiques qui reviennent des champs avec les chariots, des servantes qui apportent du fourrage pour le bétail, des ouvriers qui chargent des sacs de grains dans une voiture ; on

entend le bruit des fléaux, le grincement des meules à grains, le tapotement de la baratte, et, au milieu de tout cela, le hennissement des chevaux, le beuglement des vaches et le bêlement des moutons.

Il règne au Wulfhof une activité et une vie qui indiquent que le propriétaire ou le fermier est sans nul doute un homme qui sait faire ses affaires avec énergie et bon cœur.

Dans les anciens temps, le Wulfhof a dû cependant être un château seigneurial. On remarque encore au côté gauche de la nouvelle maison, une vieille tour ornée de meurtrières et couronnée de créneaux ; le pont jeté au-dessus du fossé, et reposant sur trois arches dont les deux dernières sont presque ensevelies sous la terre, témoigne également qu'il se rattachait autrefois à de solides et puissantes constructions.

Cette partie de la Flandre occidentale était jadis couverte de châteaux seigneuriaux dont la magnificence et la force sont très-vantées dans les chroniques; mais à la suite de l'incessant accroissement d'une population industrieuse, les propriétés devinrent peu à peu tellement morcelées et le domaine des seigneurs féodaux tellement resserré, que les vieux châteaux au milieu des champs se trouvaient pour ainsi dire sans domaine, comme des souvenirs d'institutions sociales qui avaient disparu pour toujours.

Enfin la charrue vint creuser ses sillons jusqu'au pied des vieux manoirs abandonnés, et le laboureur, devenu fier de sa richesse, arracha du sol ces inutiles débris et se servit, pour construire ses étables et ses granges, des décombres gigantesques des remparts du moyen âge eux-mêmes.

Que le Wulfhof eût subi le même sort et eût été jadis la demeure d'un chevalier, c'est ce qu'il était facile de reconnaître, d'après sa situation sur la plus haute colline des environs. Celle-ci n'était pas favorable à la culture, tandis qu'on ne pouvait choisir un meilleur emplacement pour y asseoir un manoir seigneurial.

Pour en être convaincu, on n'avait qu'à se placer derrière la maison du maître, sur une plate-forme en maçonnerie qui y était construite.

De ce point on dominait toute la contrée du côté du midi, on voyait le sol se creuser en vallée, puis se relever, et, en ondulations qui allaient toujours diminuant, se mettre peu à peu de niveau avec une plaine verdoyante, dans laquelle l'Escaut promenait ses méandres capricieux.

De tous côtés des clochers émergeaient au-dessus des arbres; on pouvait, comme un oiseau qui fend l'air, embrasser d'un seul regard les communes d'Avelghem, de Saint-Denis, de Moen, de Bossuyt, d'Autryve et nombre d'autres encore.

Au loin, au delà de l'Escaut, le mont de l'Ermitage élevait sa cime couverte de la sombre verdure des sapins ; et enfin, avant de s'égarer aux limites de l'immense horizon, l'œil se reposait sur les doux et indistincts contours du mont de la Trinité, qui, comme un phare, annonce la ville wallonne de Tournai, construite autour du temple le plus imposant de la Belgique.

Si, après avoir contemplé cette contrée pittoresque, on se retourne du côté du nord, on voit d'abord une immense vallée semblable à un cirque au milieu de nombreuses collines. Les flancs de cette vallée sont couverts d'arbres épais, qui s'étagent en amphithéâtre ; mais, au fond, et sur les dernières pentes, le colza étend ses fleurs en tapis d'un jaune d'or ; le lin y montre sa fraîche verdure ; le grain y ondoie sous le doux souffle du vent. On découvre çà et là, sur les chemins gris de poussière, des chevaux, des chariots et des gens de la campagne qui vont à leur travail ou en reviennent ; dans les champs, des centaines de femmes rampent en ligne pour arracher de la future moisson la dévorante ivraie ; dans les basses prairies au fond de la vallée, paissent des troupeaux de vaches à la robe mouchetée, et, au milieu de ce bétail, de petits garçons et de petites filles font retentir la vallée des sons clairs de leurs voix et du claquement joyeux du fouet.

Après avoir vu la vivante scène de travail qui se développait devant lui, si le spectateur levait de nouveau le regard au haut du Wulfhof, il découvrait, au delà de la première rangée de collines, une succession d'autres collines qui s'étendaient jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Alors se présentait à lui un étrange spectacle : tous les arbres, bien que croissant avec peine dans ce sol ingrat, se fondaient en une seule et immense forêt dont le feuillage, sous la lumière du soleil, se montrait d'abord avec ses contours et ses teintes bien arrêtées, puis peu à peu s'adoucissait en formes *affaiblies* et indécises, et allait se perdre dans une vapeur bleuâtre jusqu'à ce que l'horizon devînt insaisissable et se confondît avec le ciel, comme si l'immensité même avait seule borné la vue du haut du Wulfhof.

Seulement deux ou trois points plus sombres rompaient la monotonie du nuageux horizon ; une pointe grise qui se dressait au nord-est, ne pouvait être que la tour de Saint-Martin de Courtrai, et, tout à fait au nord, semblait vaciller sur l'horizon la tour séculaire de Harelbeke, qui indique la place où fut le berceau des premiers comtes de Flandre.

Ainsi le Wulfhof dominait la contrée à bien des lieues à la ronde, et le noble manoir, qui jadis y élevait ses tours altières, ressemblait maintenant au nid

de l'aigle qui, du haut d'un roc inaccessible, veille sur les vallons environnants, prêt à fondre sur tout ce qui peut exciter sa convoitise ou braver son orgueil.

Heureusement pour l'humanité, la navette, la charrue et le marteau ont remplacé le glaive toujours tiré; si bien que le Wulfhof et les autres châteaux seigneuriaux du moyen âge retentissent du bruit du travail au lieu de trembler sous les farouches chants des guerriers qui n'avaient à célébrer qu'une gloire chèrement achetée et du sang cruellement versé...

Un certain jour, il peut y avoir de cela trois ou quatre ans, des domestiques, selon leur coutume, étaient tous occupés à divers travaux. Les deux vachères et un valet de ferme sortaient justement de l'étable avec un grand chaudron de cuivre qui contenait la nourriture du bétail et dont le contenu devait être fort lourd, car domestique et servantes vacillaient sur leurs jambes et succombaient presque sous le poids de la forte perche à laquelle était suspendu le gigantesque chaudron.

Dès que le fardeau fut déposé dans l'étable, les servantes se mirent à respirer longuement; le domestique, qui paraissait fort fâché, ferma la porte intérieure par laquelle ils étaient entrés, et dit d'une voix étouffée :

— Il est allé là-haut, le bourreau d'hommes !

Puis, croisant les bras sur sa poitrine, il dit en murmurant :

— Ah çà ! il n'y a plus à tenir au Wulfhof ! ce vieil Isegrius est sur notre dos du matin au soir ; vous ne pouvez pas lever les yeux de votre ouvrage sans qu'il soit là tout près qui vous suit de son regard vitreux. Je crois qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas aussi clair que de l'eau de pluie. Allez dans le taillis là-bas, ou dans les prairies, cachez-vous dans les grains, glissez-vous dans la grange, il est là dès que vous reprenez haleine, il est là le vieux mangeur de cœurs ! Et, ce qui n'est certainement pas clair, il est apparu hier à quatre endroits différents. Dieu nous bénisse ! Je n'ose dire ce que je pense ; oui, oui, Catherine, tu peux rire, il arrivera des choses étranges.

— Tu es fou, dit l'une des servantes. Depuis quelque temps tu ne rêves que sorcellerie et revenants. N'as-tu pas mis, lundi soir, tout le Wulfhof sens dessus dessous et crié comme un porc parce que tu croyais avoir vu le diable dans l'écurie.

— Je l'ai vu ! affirma le domestique, vu comme je vous vois, avec deux cornes et des yeux ardents. Qui sait si ce n'était pas l'intendant lui-même ?

— Allons donc, poltron ! dit la servante en souriant. C'était une fourche qui se trouvait dans ce coin de l'écurie ; tu as pris ses deux pointes pour les cornes du

diable, et la lumière de ta lanterne sur l'acier t'a fait voir des yeux étincelants.

— Oui! Vous croyez que pour si peu je traverserais le trou du fumier? et, en tous cas, peu importe, je ne reste plus dans cette maudite ferme.

L'autre servante, jeune et florissante paysanne, n'avait pas pris part à l'entretien. Elle était à puiser la provende dans le chaudron pour la verser dans l'augè des vaches.

— Et quand comptes-tu t'en aller? demanda Catherine, qui se mit a aider sa compagne.

— Si je puis y tenir, je resterai jusqu'à la Saint-Pierre, pas plus longtemps.

— Eh bien, j'irai avec toi; cela commence aussi à m'ennuyer terriblement.

— Qui voudrait encore rester au Wulfhof et subir une vie si amère et si pleine de chagrins? reprit le domestique. Lorsque je me louai, il y a six ans, M. Daniel de Hoogeland était encore à la maison. Combien n'était-il pas bon et joyeux? Chacun était content, on n'entendait que des paroles d'amitié, et tout ce qui se faisait était bien fait; mais, depuis que M. de Hoogeland est parti pour Paris, le vieil intendant est devenu tout à coup si sévère et si avare, qu'il faudrait être un ange pour l'endurer. Il ne nous donne plus un instant de repos; il nous mesure le pain dans la bouche; il prend garde au moindre brin de paille qui se perd; toujours

levé avant le soleil, toujours veillant bien avant dans la nuit; jamais content, toujours grondeur; avide et sans pitié comme s'il n'avait plus de cœur pour le pauvre ouvrier.

— Vraiment? t'a-t-il maltraité en paroles? demanda la servante étonnée. Cela serait du nouveau, il n'est pas accoutumé à parler beaucoup.

— Ce sont ses yeux que je ne puis supporter! dit le domestique. Lorsqu'il apparaît ainsi à l'improviste et me regarde avec son visage pâle, muet et immobile comme un revenant, il me prend un frisson glacial jusque dans le bas des jambes; mais que l'intendant *ait un* terrible péché sur l'estomac, vous ne me le mettrez pas loin de la tête, et je ne voudrais pas suivre le chemin que prendra son âme quand il mourra.

La plus jeune des deux servantes quitta son ouvrage, et dit avec une légère indignation dans la voix :

— Thomas, vous faites bien mal en parlant toujours comme vous faites de M. Willibald; on aurait plutôt pitié de lui. Ne voyez-vous pas que le pauvre homme est malade et maigrit davantage de jour en jour; si cela continue ainsi, il ne vivra plus longtemps!... Et qu'il épargne pour notre jeune M. Daniel, cela n'est-il pas bien et honnêtement agir?

— Oui, Barbe, tu lui frottes la manche en cachette, dit le domestique en l'interrompant, parce que, tous les

matins, tu portes du lait frais à la campagne de madame de Berg, et que tu y reçois sans doute un gros pourboire. Tu es aussi avide d'argent, et tu épargnes dans l'espoir de te marier avec ce lourdeau de Josse, qui est parti pour Paris pour y cirer les bottes de notre jeune monsieur. Tu peux bien l'avoir, le grossier imbécile ! Ne rougis pas pour cela, Barbe. Et quant aux économies et aux ladreries des intendants et des receveurs, n'en parlons pas plutôt. Il est étonnant qu'ils finissent toujours par devenir plus riches que leurs maîtres. Silence ! p'st! voilà le loup-garou, je crois !

Ce qui lui faisait penser que l'intendant s'était montré aux ouvriers dans l'avant-cour, c'est que toutes les voix avaient fait soudain silence et que la conversation avait complétement cessé.

Les servantes soulevèrent en silence le chaudron vide et rentrèrent; le domestique prit une fourche et se rendit dans la cour, où ses camarades étaient occupés à charger du fumier. Il paraissait trembler et détournait la face pour ne pas voir l'homme dont le froid et sévère regard lui inspirait tant de terreur.

M. Willibald, le vieil intendant de Wulfhof, qui se trouvait en ce moment sur le seuil de la maison du maître, ne méritait assurément pas l'injurieux soupçon du domestique. Son œil brillant semblait bien se promener avec une étrange expression sur les ouvriers ;

deux rides profondes couraient bien sur ses joues, rides creusées par le chagrin et par de sombres préoccupations; mais, en même temps, il y avait dans tout l'ensemble de son état quelque chose de si noble, de si triste et en même temps de si doux, qu'un spectateur non prévenu eût dû infailliblement, au premier regard se sentir pris de respect et de sympathie pour le vieillard souffrant. Si on ne l'eût jugé que par son visage maigre et flétri et par les cheveux blancs qui brillaient en boucles de neige le long de ses tempes, on eût facilement donné soixante-dix ans à l'intendant, bien qu'il n'eût pas encore atteint la soixantaine; mais l'éclat de ses yeux et son imposante attitude démentaient les premières suppositions; et il était bien évident que, dans le cœur de cet homme, à côté d'un chagrin cuisant, il y avait un trésor de courage et de force d'âme.

Il resta quelques instants dans une complète immobilité sur le seuil de la maison, suivant d'un air distrait le travail des ouvriers. Ceux-ci chargeaient leur fumier avec activité; mais, chez la plupart, ce pouvait être un sentiment de respect plutôt que de crainte qui les poussait à remplir si consciencieusement leur tâche.

M. Willibald descendit enfin à pas lents dans la cour et se promena silencieusement au milieu des ouvriers. Il ramassa quelques épis que les batteurs de blé avaient laissé tomber; puis il jeta une pomme de terre dans

l'auge des porcs pour qu'elle ne fût pas écrasée; plus loin, il aperçut à terre un clou de fer à cheval et le mit dans la poche de son habit. Les ouvriers suivaient d'un regard en dessous ces signes d'un esprit d'économie exagéré et quelques-uns haussaient même les épaules en cachette.

En ce moment, un étranger traversa le pont de Wulfhof. Cette personne, en voyant de loin l'intendant qui cherchait et observait dans la cour, s'arrêta et secoua la tête d'un air moitié souriant, moitié dédaigneux.

Le vieux Willibald l'aperçut de son côté, et une explosion de joie contenue illumina son visage; il alla vers le nouveau venu, lui prit cordialement la main et se hâta de le conduire vers la maison comme s'il eût craint que les ouvriers pussent entendre ce qu'il allait dire.

Arrivé dans une arrière-salle d'où la vue plongeait sur la profonde vallée qui s'étendait au pied de la colline, il offrit à son compagnon une chaise, alla fermer les portes avec soin, puis revint et dit:

— Comme votre arrivée me réjouit, monsieur le notaire. Ce matin, j'étais allé chez vous; on me dit que vous étiez à Courtrai et cela m'avait fort attristé.

— Avez-vous donc reçu de mauvaises nouvelles?

S'est-il passé quelque chose de grave à Paris? demanda l'autre avec une certaine surprise.

— Non, monsieur le notaire; mais je voulais vous rappeler que c'est après-demain que la lettre de change de vingt mille francs sera présentée au payement. J'ose espérer que vous ne l'avez pas oublié?

— J'ai rencontré des difficultés, monsieur Willibald. Madame van Everdael, qui a déjà prêté cent mille francs en hypothèque sur le Wulfhof, est d'avis que le gage est trop chargé pour offrir désormais la même garantie pour de nouveaux emprunts.

— Mais madame van Everdael se trompe! s'écria le vieillard. L'estimation que nous avons faite loyalement ensemble, il y a peu de temps, n'a-t-elle pas atteint plus de deux cent mille francs?

— Qu'est-ce que cela fait, si madame van Everdael en doute?

— Elle refuse donc de nous prêter les vingt mille francs?

— Non; mais elle demande quatre et demi pour cent. Et comme, en essayant d'emprunter auprès d'autres, j'eusse mis votre secret en péril, j'ai accepté en votre nom la condition de madame van Everdael.

Un soupir s'échappa du sein du vieillard; il laissa tomber la tête sur sa poitrine et murmura à part lui :

— Quatre et demi pour cent! Comment le Wulfhof

INST. OXFORD TAYLOR

pourra-t-il produire tous ces intérêts? Hélas! l'avenir commence à m'effrayer!

— Demain, avant midi, la somme sera remise entre vos mains, dit le notaire. Veuillez me confier le plein pouvoir que M. Daniel vous a donné; j'en ai besoin pour dresser l'acte.

M. Willibald se leva de son siége et quitta silencieusement la chambre.

Il revint un instant après avec un papier plié qu'il remit au notaire. Il dit d'une voix triste et profondément émue :

— Je vous remercie du fond du cœur de vos bons soins, monsieur le notaire; mais je vous suis encore plus profondément reconnaissant de ce qu'en bon ami vous avez fidèlement gardé le secret qui commence à peser si lourdement sur le Wulfhof. Dans le chagrin, l'âme de l'homme sent, plus qu'en d'autres circonstances, la nécessité de chercher des consolations auprès de Dieu; soyez certain que votre nom ne sera pas oublié dans mes tristes prières.

Il y avait des larmes dans la voix du vieil intendant, tandis qu'il prononçait ces derniers mots et serrait avec effusion la main du notaire.

— Mais, monsieur Willibald, s'écria celui-ci d'un ton à demi fâché, cela va vraiment trop loin! Si vous étiez son propre père, vous ne vous inquiéteriez pas

tant du sort de ce coupable jeune homme. Vous abrégez votre vie par votre sollicitude exagérée pour un insensé qui gaspille dans la débauche l'héritage paternel. Soyez plus avisé : s'il veut courir à sa perte, qu'est-ce que cela vous fait, dès que, pour le reste, vous avez fait votre devoir d'honnête homme ?

Un muet et pénible sourire fut la seule réponse de l'intendant.

— Asseyez-vous, monsieur Willibald, reprit l'autre. Je ne puis partir d'ici sans obéir au cri de ma conscience. Par quelle inconcevable erreur de sentiment, pouvez-vous vous aveugler au point de douter encore de l'infaillible fin à laquelle aboutira la coupable conduite de M. Daniel ? Il dépense chaque année plus de vingt mille francs, comme si son héritage paternel était inépuisable, tandis qu'au contraire encore deux ou trois années d'une pareille vie, et il aura dévoré jusqu'au dernier sou.

Le vieux Willibald avait penché la tête et regardait vaguement à terre.

Le notaire le considéra un instant dans cette attitude. Alors, il rapprocha sa chaise, prit la main du vieillard et dit :

— Écoutez, mon ami, je vous offrirai le moyen d'échapper à ce chagrin et de passer le reste de vos jours heureusement et en paix.

L'intendant regarda le notaire avec une sorte de joyeux étonnement.

— J'aurais dû d'abord vous parler de cela, reprit celui-ci; car c'est pour cela que je suis venu aujourd'hui au Wulfhof. Voici l'affaire : madame van Everdael est vieille et maladive, et a résolu de ne plus quitter sa campagne pendant l'hiver. Elle désire trouver une personne d'un certain âge, de bonne éducation et de bonne naissance, pour lui tenir compagnie. Je viens de sa part vous prier d'accepter cette place. Vous serez son intendant, vous aurez un traitement annuel considérable, vous disposerez de tout en liberté, et, dans la société d'une noble, intelligente et vertueuse dame, vous trouverez le repos et le contentement nécessaires pour rétablir votre santé.

— Et Daniel? demanda le vieillard.

— Abandonnez-le au sort qu'il s'est préparé de gaieté de cœur.

— Impossible! impossible! s'écria l'intendant avec indignation. Si j'étais capable de commettre une telle lâcheté, pour qui vivrais-je?... Mille fois merci, monsieur le notaire; témoignez, je vous prie, ma reconnaissance à madame van Everdael; mais que j'abandonne Daniel maintenant que le malheur le menace! La pensée seule d'une telle cruauté me fait frémir.

Le notaire haussa les épaules en disant, non sans amertume :

— Monsieur Willibald, je pourrais, à bon droit, me trouver blessé de la manière dont vous accueillez mon amicale proposition; mais votre inconcevable amour pour le dissipateur me frappe d'une telle admiration, que je n'ai pas le courage de vous faire un reproche.

Il sembla que le ton de dépit du notaire avait péniblement ému le vieil intendant, car il donna à ses traits une expression suppliante, et dit avec une remarquable douceur, mais avec une expression croissante dans la voix :

— Ah! monsieur, ne m'accusez pas. Qu'y a-t-il d'étonnant dans mon amour pour le pauvre jeune homme égaré? Feu son père était l'ami de mon enfance; plus tard, il fut mon bienfaiteur et mon sauveur. Moi aussi, je courais le monde avec une aveugle confiance dans mes propres forces. Mes années de jeunesse furent orageuses : non-seulement je dissipai le patrimoine que m'avaient laissé mes parents; mais encore j'étouffai dans mon cœur le sentiment de la vertu et du devoir, d'une façon si insensée et pendant si longtemps, qu'impuissant, désenchanté, épouvanté de moi-même, je ne voyais plus d'autre refuge contre le cri de ma conscience que dans une lâche mort. Le père de Daniel m'a sauvé, son amitié désintéressée m'a

peu à peu rendu la foi dans le bien. Je trouvai au Wulfhof consolation, soulagement et repos pour mon âme triste et épuisée. Enfin, réconcilié avec Dieu et avec l'humanité, je naquis en quelque sorte à une nouvelle vie. Je n'étais que depuis quelques mois au Wulfhof, lorsque la femme de mon sauveur mourut, en lui laissant un enfant d'un an à peine, comme gage de son amour. M. Hoogeland fut profondément frappé par ce coup terrible; sa santé était déjà chancelante à la suite de malheurs antérieurs. Il mourut dans mes bras, quatorze mois après la mort de son épouse. Dans son testament, il m'avait désigné comme le tuteur et le père nourricier de son fils... Voyez-vous, monsieur le notaire, ma reconnaissance pour l'homme qui m'avait si généreusement tiré du gouffre de la misère et du désespoir, était profonde et ardente; maintenant qu'il est monté au ciel, comment puis-je lui payer ma dette sacrée de gratitude? N'est-ce pas en aimant de toutes les forces de mon âme l'être qui lui était cher par-dessus tout et dans lequel il revivait sous mes yeux? Dieu jugera si j'ai accompli cette tâche avec la sagesse nécessaire; mais le dévouement et l'amour ne m'ont point fait défaut. J'ai appris à Daniel à balbutier ses premières paroles : j'ai veillé sur lui, je l'ai élevé, je l'ai instruit.

— Soit! interrompit le notaire. Je veux bien convenir

que vous deviez du dévouement à l'enfant de votre bienfaiteur; mais puisqu'il méconnaît votre amour et court aveuglément à sa perte, pourquoi abrégeriez-vous votre vie au profit d'un ingrat?

— Mais, monsieur, si la faute de ce qui est arrivé revenait à moi?

— A vous, monsieur Willibald?

— Qui sait? Dans mes efforts pour enrichir de science l'esprit de Daniel, n'ai-je pas dépassé le but? En ne lui parlant que de générosité, de sacrifice et de grandeur d'âme, ne l'ai-je pas laissé désarmé contre les séductions du monde? Quoi qu'il en soit, c'est moi qui l'ai fait aller à Paris. Il pouvait passer ses jours dans une heureuse simplicité sur le domaine que lui avait laissé son père, et il ne désirait pas autre chose; mais, dans mon orgueil, je rêvais pour Daniel tous les dons que peut procurer une éducation raffinée et la fréquentation du grand monde. Ne suis-je donc pas la cause première de son égarement? et je l'abandonnerais maintenant à son sort! Qui donc tendrait la main au pauvre jeune homme pour le sauver de sa perte, si Dieu permet qu'il tombe?

Le notaire avait écouté avec intérêt l'émouvante explication de l'intendant. Il resta un instant pensif; puis il se mit à hocher la tête d'un air de doute et dit enfin :

— J'admire vos généreux sentiments, monsieur Willibald ; mais, quelque impression que vos paroles fassent sur mon esprit, elles ne peuvent m'aveugler. Au contraire, plus mon estime pour vous grandit, plus clairement je vois dans l'avenir. Faut-il dire quelle sera pour vous la fin de tout cela? La ruine, le déshonneur, l'infamie ! Épuisez vos dernières forces, abrégez votre vie, pour lutter au bénéfice d'un dissipateur contre le sort triomphant. Quelle récompense croyez-vous que sera la vôtre? L'ingrat vous reprochera d'avoir mal administré ses biens. Peut-être vous accusera-t-il d'infidélité, de déloyauté ? Et, en tout cas, pour récompense, il ne vous donnera que son mépris et sa haine.

Tandis que le notaire parlait ainsi avec beaucoup d'animation, M. Willibald, tout tremblant, le regardait fixement dans les yeux ; il avait levé les mains vers lui, comme s'il voulait détourner ces sinistres prédictions, qui lui déchiraient le cœur. Bientôt un sourire convulsif parut sur son visage, et il s'écria plein d'émotion :

— Son mépris, sa haine ! Daniel me haïrait ? Ah ! une pareille crainte, si elle pouvait entrer dans mon âme, me ferait mourir en peu de temps ! Mais non, le cœur de Daniel est un trésor de bonté et d'amour ! Il peut s'égarer, il peut se laisser entraîner à de folles dépenses par les plaisirs que lui offre la capitale de la France;

mais qu'il n'aime plus son vieux père nourricier! Oh! monsieur, vous ne le connaissez pas.

— Mais vous, monsieur Willibald, pouvez-vous savoir ce qu'il est devenu à Paris depuis cinq ou six ans? Une vie aussi orageuse et aussi déréglée n'a-t-elle pas, chez lui, émoussé l'intelligence et étouffé le sentiment?

— Non, monsieur, elle n'a pas produit cet effet sur le cœur aimant de Daniel.

— Quelle certitude en avez-vous?

— Ne suis-je pas allé il y a deux ans à Paris?

— Eh bien, ce que vous y avez vu n'était pas très-rassurant.

— C'est vrai, Daniel demeurait dans une maison magnifique, il avait une brillante voiture, des chevaux anglais, des domestiques et des laquais. Il s'était lié avec un nommé Gombert, un railleur incrédule qui me sembla un très-dangereux compagnon. J'entendis avec angoisse dans leurs conversations qu'il était question de maisons de jeu et de duels, de courses de chevaux et de paris, et surtout de femmes dont la position dans la société me semblait très-suspecte. Tout cela, monsieur le notaire, était bien de nature à m'inspirer des craintes ; mais je trouvai avec cela le cœur de Daniel si reconnaissant, si bon, si aimant, que je ne me sentis pas la force de le réprimander avec toute la sévérité nécessaire. Le jour de mon départ de Paris, je m'en-

hardis cependant à lui faire entendre quelques vives remontrances et de sérieux conseils. Il pouvait ne pas les accepter et avait le droit de se fâcher, car il était majeur et je n'étais que l'administrateur de ses biens. Cependant, il se jeta en pleurant à mon cou, m'appela son père bien-aimé et me promit loyalement de changer de vie et de dire adieu pour toujours à une société qui l'avait entraîné à l'oubli de la vertu et du sentiment du devoir. Cet instant, monsieur, a été le plus beau de ma vie. Le souvenir m'en fait encore venir une larme aux yeux.

— Un pareil retour de son erreur serait en effet un bon signe, dit le notaire, s'il n'avait pas immédiatement oublié sa promesse.

— Pas immédiatement; il resta au moins huit mois sans demander d'argent.

— Depuis lors il s'est doublement rattrapé, dit le notaire d'un ton triste. Le malheureux n'ouvrira les yeux que pour voir sa ruine complète.

— Non, non, je le ramènerai bientôt dans le bon chemin! répondit l'intendant avec une sorte d'enthousiasme triomphant. Dans un mois, quand la plupart des travaux du printemps seront à peu près finis, j'irai encore une fois à Paris. Daniel m'écoutera et reviendra avec moi au domaine paternel. Ici, dans son lieu natal, dans ce beau et calme pays, où tout lui parlera de ses

paisibles et heureuses années, les orages de la jeunesse se calmeront en lui; et, si le contact d'un monde trompeur a laissé quelques blessures dans son cœur, elles se guériront ici par l'amitié et le repos, si bien qu'il n'en restera ni cicatrice ni souvenir.

Le notaire haussa les épaules d'un air de doute et murmura :

— Une vie aussi agitée rend le cœur incapable de goûter les émotions douces et calmes. Daniel ne peut plus habiter au Wulfhof...

— Mais supposez que tout cela fût impuissant, dit M. Willibald, en l'interrompant, le doux regard de Céleste, sa beauté, son amour ne le domineraient-ils pas, et n'ouvriraient-ils pas autour de lui un paradis de bonheur qui l'attacherait pour toujours au lieu de sa naissance.

— Céleste Berg? murmura le notaire avec étonnement. Espérez-vous encore qu'elle devienne l'épouse de Daniel.

— Ce mariage n'est-il pas le rêve de tous deux depuis leur enfance?

— Mais Céleste ou sa tante ne savent-elles donc pas que Daniel est presque pauvre?

— Il n'est pas nécessaire qu'elles le sachent, monsieur.

— Céleste de Berg est une jeune fille de bonne maison; elle a une fortune passable. Je ne vous comprends pas: je

n'ose supposer que votre affection pour Daniel vous rende capable de tromper une innocente et confiante jeune fille sur l'état de sa fortune?

— Si les choses en venaient aussi loin, murmura l'intendant, il y aurait peut-être moyen de décharger le Wulfhof de la plupart des hypothèques qui pèsent sur lui.

Le notaire, comme frappé par une révélation soudaine, se leva vivement et regarda le vieillard avec surprise.

— Ai-je bien compris? s'écria-t-il. Comment! vous sacrifieriez la garantie du repos de vos vieux jours, l'héritage de votre sœur? C'est impossible: ce serait une trop grande folie.

On frappe à la porte.

— Qui est là? demanda l'intendant.

— C'est moi, Barbe la vachère, répondit une voix.

— Va à ton ouvrage, Barbe, et laisse-nous en paix.

— Monsieur Willibald, voici une lettre de Paris que le facteur vient d'apporter, dit la servante.

L'intendant ouvrit la porte, prit vivement la lettre et en déchira l'enveloppe. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il commença à sourire avec joie, se frotta les yeux comme s'il doutait de la clarté de sa vue, et leva les bras au ciel en s'écriant :

— Merci, mon Dieu, ma prière est exaucée.

Et, se retournant vers le notaire, il dit, transporté de joie :

— Il vient ! il vient ! Daniel revient de Paris... dans huit jours, la semaine prochaine, jeudi !

— Pour toujours ?

— Il n'en dit rien ; sa lettre est fort courte, elle ne renferme autre chose que l'avis de son retour au Wulfhof... mais cela suffit. Ah ! que je me sens heureux ! Monsieur, pardonnez-moi ; il faut que je sorte, que je coure, que j'aille porter la nouvelle à Céleste. Comme cette bonne et aimante Céleste va être joyeuse ! *Adieu*, adieu, monsieur ! excusez-moi ! à demain !

Et il s'élança hors de la salle en criant à un maître domestique :

— Jean, donne à chacun de tes camarades une canette de vieille bière. Amusez-vous tous jusqu'à midi.

Les ouvriers et les servantes se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction et effroi. Il leur semblait certain que l'intendant était frappé de folie, d'autant plus qu'il courut vers le pont sans leur donner plus ample explication.

Arrivé à la porte, M. Willibald se retourna, fit quelques pas rapides en revenant vers la cour et dit :

— Amusez-vous, M. Daniel vient de Paris.

Alors les ouvriers comprirent la signification des

paroles de l'intendant. Tous jetèrent en l'air leurs casquettes et leurs bonnets en criant à pleine voix :

— Vive M. de Hoogeland, vive notre maître M. Daniel !

Barbe la vachère dansait et frappait des pieds près de la porte de l'écurie en s'écriant à tue-tête :

— Hourra ! vivat ! Je vais me marier, je vais me marier ; mon Josse revient !

II

PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION

Le jour que Daniel avait fixé pour son retour, une couple d'heures après le dîner, l'intendant sortit du Wulfhof et suivit avec une certaine hâte un chemin qui courait sur le dos des collines.

Le vieillard avait mis sa plus belle toilette : il portait un habit noir, une cravate blanche, une chemise garnie de dentelles et des gants glacés tout neufs.

Soit que ce costume de cérémonie rehaussât la noblesse naturelle de ses traits, soit que sous l'influence d'une joyeuse perspective, il relevât davantage la tête, il y avait en ce moment dans la personne de M. Willibald quelque chose de distingué qui inspirait le respect et attestait qu'il avait jadis fréquenté les plus hauts cercles de la société.

Il était évident que le vieil intendant, tandis qu'il poursuivait son chemin, se trouvait plongé dans une douce rêverie qui berçait son âme; car il souriait à ses propres pensées, faisait de la tête des signes d'approbation, remuait les lèvres comme s'il parlait à quelqu'un,

et se frottait les mains de temps en temps avec un extrême contentement. Il arrivait cependant aussi que son visage prenait une expression d'abattement, comme si un nuage de chagrin y descendait. Peut-être quelques-unes des paroles inquiétantes du notaire murmuraient-elles à son oreille ; mais cette émotion disparaissait de sa physionomie avec la rapidité de l'éclair, et, redressant la tête avec l'orgueil du bonheur, il continuait plus rapidement son chemin.

Après avoir, pendant un quart d'heure, suivi le dos des collines, il tourna à gauche, et se dirigea vers une petite campagne qui se montrait au milieu des arbres, au bout d'une avenue. Il ouvrit la barrière de cette campagne et disparut dans un petit sentier ombragé des deux côtés par des seringats...

Peu de temps après, il parut dans l'allée avec une vieille dame à un bras et une belle jeune fille à l'autre.

Il relevait plus haut la tête ; son regard rayonnait de bonheur et d'orgueil ; on eût dit que le vieillard enthousiaste était rajeuni de dix ans.

La vieille dame ne semblait pas moins émue de joie ; bien que sa marche fût difficile et attestât une certaine paralysie, elle s'efforçait de sautiller, et tirait l'intendant par le bras pour le forcer à presser le pas. Son visage ridé était illuminé par un doux sourire, et elle poussait de joyeuses exclamations comme une jeune

fille qui court au-devant d'un plaisir longtemps désiré.

La jeune fille, au contraire, était remarquablement réservée et silencieuse. L'expression d'une joie profonde rayonnait bien sur son gracieux visage; la rougeur de l'émotion courait bien comme un nuage sur son front d'une blancheur de lis; mais, soit que l'approche d'un instant solennel la tînt plongée dans ses bienheureuses pensées, soit que, par pudeur virginale, elle s'efforçât de cacher ce qui se passait dans son cœur, elle se taisait et marchait d'un pas presque chancelant, son brillant œil bleu perdu distraitement dans l'espace.

Tandis que l'intendant était aussi absorbé que la jeune fille, dans ses réflexions sur le bonheur attendu, personne n'avait dit un mot depuis qu'on avait gagné la grande chaussée, sinon la vieille dame qui, comme nous l'avons dit, attestait, par toutes sortes d'exclamations confuses, la joie qui gonflait son cœur.

— Mais, Céleste, mon enfant, comment est-il possible que tu ne sautes pas de joie? De mon temps les gens s'aimaient avec un peu plus d'ardeur, et on ne craignait pas de le laisser voir quand c'était en tout bien, tout honneur. Comment? tu passes cinq ans dans la solitude la plus complète, ne songeant à personne qu'à lui; tu mêles son nom à toutes tes prières; et, lorsque le doux rêve de ta vie va se réaliser, lorsque chaque

pas te rapproche de l'homme que Dieu t'a destiné pour époux, tu marches la tête baissée et tu veux te taire ?

— Mais, chère tante, murmura la jeune fille, maintenant que l'heure approche où je vais le revoir, tant de pensées inondent mon esprit, et mon cœur bat si fort que j'en perds presque la tête. Ah ! je suis bien contente ; je remercie Dieu avec ferveur d'avoir permis que Daniel revînt sain et sauf.

— Comme il sera heureux de te revoir ! s'écria la vieille dame d'un ton enthousiaste. Pauvre Daniel, je me rappelle encore, comme si c'était hier, qu'il succombait presque à la tristesse, lorsqu'il dut prononcer, pour la dernière fois, ton nom à l'heure des adieux. Comme cette séparation fut déchirante ! Il est encore devant mes yeux l'aimable jeune homme, la tête sur la poitrine, anéanti par la douleur, se tordant de désespoir, et ayant si peu conscience de la situation qu'on dut employer la force pour le séparer de toi. Les larmes me coulent encore sur les joues lorsque j'y pense...

— Ah ! taisez-vous, taisez-vous, ma bonne tante, dit la jeune fille d'une voix suppliante, ne dites pas de pareilles choses.

— Pourquoi ? Il est toujours bon, quand le bonheur vous sourit, de se rappeler les heures tristes de la vie ; cela donne plus de force et une sensibilité plus profonde pour goûter la joie.

— Un tel moyen est superflu, madame de Berg, remarqua l'intendant en souriant. Je sens bien en moi-même que mademoiselle Céleste n'a pas besoin d'évoquer de tristes souvenirs pour être joyeuse et émue par la pensée que, dans une demi-heure, peut-être, nous le serrerons dans nos bras.

Il y eut un court silence.

Mais le silence pesait à la vieille dame, son cœur avait besoin de s'épancher et elle devait donner un libre cours à sa joie.

— Oh! que je suis curieuse de le voir! s'écria-t-elle. Il sera devenu maintenant un brillant cavalier, plein d'usage du monde, d'esprit, d'expérience et émouvant par sa parole. Lorsqu'il quitta le Wulfhof c'était un beau, bon et affectueux garçon. Qui sait au devant de quel homme imposant, beau et fier nous allons? Céleste, Céleste, que tu es heureuse! je ne sais si je ne te porte pas envie. Ne ris pas, mon enfant; j'aime Daniel autant que toi. Ne l'ai-je pas porté sur mon bras et bercé sur mon sein, avant qu'il pût parler? N'ai-je pas aidé le bon Willibald à sauver l'enfant de la maladie et d'autres périls, comme si j'eusse été pour lui une seconde mère? Ne s'est-il pas montré reconnaissant de mes soins, et ne m'a-t-il pas aimée du plus profond de son cœur? Oui, je serais destinée à être sa femme que je ne serais pas plus heureuse.

Céleste pressa la main de la vieille dame en murmurant doucement :

— Bonne chère tante, merci, merci, entrelacez toujours le lien de l'amitié et de l'amour qui nous embrasse tous ! Que votre doux sourire soit la bénédiction d'une nouvelle famille, comme il a été celle de ma jeunesse.

Le vieil intendant marchait depuis quelque temps la tête penchée sur sa poitrine; il était évident qu'il était plongé dans une profonde rêverie et qu'il n'entendait plus ce qu'on disait à côté de lui.

Madame de Berg remarqua seulement alors son étrange préoccupation, et lui dit d'une voix calme :

— Qu'est-ce que cela, monsieur Willibald? Qu'est-ce qui inquiète votre esprit? Vous avez tous deux une singulière façon d'être heureux.

Le vieillard leva la tête; son visage était éclairé par l'expression d'une joie indicible, et ses yeux, humectés par l'émotion intime qui l'agitait, brillaient d'un éclat rajeuni.

— Qu'est-ce qui vous émeut si fort? répéta madame de Berg surprise.

— Une vision, répondit Willibald, un beau, un magnifique rêve. Et pouvoir, et devoir croire qu'il va être une vérité !

— Qu'avez-vous rêvé, monsieur Willibald?

— Je n'ose presque pas le dire. Mais c'est si doux et si beau que cela causerait peut-être à la sensible Céleste une émotion trop forte.

— Mon cœur est plus calme, dit la jeune fille ; les bonnes paroles de ma chère tante ont un peu détourné mes pensées. Dites franchement, monsieur Willibald, ce qui fait ainsi briller vos yeux de ravissement ?

D'une voix contenue, comme s'il voulait diminuer l'impression de ses paroles, le vieil intendant dit :

— Mon esprit était emporté par ses pensées. Je voyais dans la grande salle du Wulfhof, une jeune femme et un jeune homme assis la main dans la main. Leurs âmes semblaient s'échanger dans le regard de leurs yeux; quand ils détournaient la vue, c'était pour la faire tomber avec un éclair de bonheur d'une ineffable *douceur* sur deux petits anges, deux charmants enfants florissants de santé, qui jouaient à leurs pieds. C'était une petite fille et un petit garçon. Et je vis un vieillard, aux cheveux gris, ramper sur le parquet, et jouer et rire avec les enfants, tout comme s'il eût été enfant comme eux... Et, à un pas plus loin, je vis une vieille dame embrasser la petite fille, la caresser et la choyer, et j'entendais qu'elle apprenait à balbutier les mots sacrés *Dieu, père, mère*. Puis, la touchante scène changea soudain. Je vis un vieillard agonisant, étendu sur le lit de mort; à son chevet se tenaient les mêmes

personnes; beaucoup d'enfants pressaient et baisaient ses mains glacées; des larmes d'amour et d'amitié coulaient tout autour de lui; lui seul semblait ne pas s'affliger; avec un bienheureux sourire de reconnaissance, il tint les yeux levés vers le ciel jusqu'à ce qu'il sentit son âme déployer ses ailes. Alors il leva, par un dernier effort sa main, bénit les enfants qui sanglotaient, bénit les parents en pleurs, attira la vieille dame, sa bonne et fidèle amie, sur son cœur, et laissa, après ce tendre adieu, retomber sa tête pour toujours, tandis que son âme, en s'envolant vers le ciel, s'écriait encore : « Merci, merci, ô mon Dieu, de ce que je laisse heureux tous ceux que j'ai aimés sur *la* terre. »

L'intendant se tut et regarda le sol, comme s'il eût été honteux de l'exaltation avec laquelle il avait dépeint son espérance. Céleste, émue au plus haut point, avait couvert ses yeux de sa main, pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues. Madame de Berg seule resta maîtresse de son émotion, et elle allait probablement réprimander M. Willibald sur la triste fin de son rêve; mais son attention fut tout à coup attirée par des cris bruyants qui retentirent à l'improviste sur le côté de la chaussée.

C'était une jeune paysanne qui débouchait derrière eux d'un sentier sur le grand chemin et qui, tout

en marchant, poussait des cris de joie et chantait à gorge déployée.

Elle était très-parée et avait visiblement mis ses meilleurs habits de dimanche. Son costume éblouissait presque les yeux par ses vives couleurs; mais ce qui brillait le plus en elle, c'était son visage florissant où se lisaient la santé et la force.

Céleste la connaissait bien, car c'était elle qui, chaque jour, apportait du Wulfhof à la campagne de madame de Berg le lait nécessaire.

— Comme tu parais heureuse! Barbe, dit la jeune fille en comprimant ses larmes, lorsque, arrivée tout près, la paysanne balbutia un salut respectueux.

— Sans doute, répondit-elle en hochant la tête, comment ne serais-je pas joyeuse? mon Josse revient aujourd'hui; je vais me marier.

— Sitôt, Barbe? Quittes-tu donc le Wulfhof? Où vas-tu demeurer?

— Ah! voyez-vous, mademoiselle, cela est mon secret; mais à vous qui êtes si bonne pour moi, mademoiselle, je puis le dire. Il faut savoir que dans deux mois il y aura une petite ferme vacante; c'est encore assez loin d'ici, derrière Knocke, sous Sweveghem. Mon oncle, le forgeron, nous aidera un peu. Il a obtenu du propriétaire qu'on ne louerait la ferme en question à personne qu'à nous. Cela ne réjouira pas

peu Josse, quand il apprendra qu'une jolie petite maison et de bons champs l'attendent. Oui, oui, mademoiselle, je vais me marier. J'ai fait quelques épargnes; votre générosité y a aidé. Josse aura aussi gagné quelque chose; je suis forte et en bonne santé; nous verrons si Barbe ne sait pas labourer!

— Et tu t'es faite aussi belle que possible pour recevoir ton fiancé? demanda la vieille dame en riant.

— Ce n'est que mon devoir, madame de Berg; avec votre permission, les beaux habits ne font pas de mal à une paysanne. Josse ne m'a pas vue depuis longtemps; il va faire de grands yeux en me voyant si bien habillée. Pour l'éprouver, je n'irai pas au-devant de lui, et me tiendrai au milieu des autres filles. Je gage qu'il courra tout droit à moi!

Tout à coup elle regarda la demoiselle des pieds à la tête; et, tandis que son visage exprimait l'étonnement, elle dit :

— Mais vous, mademoiselle Céleste, vous n'avez pas mis vos plus beaux habits? Vous ne paraissez pas contente! N'allez-vous pas vous marier?

Et, se reprenant, elle s'écria :

— Ah! sotte paysanne que je suis! Vous êtes assez belle de vous-même... et, si vous n'êtes pas si joyeuse que moi, vous ne sentez pas moins de joie dans votre

cœur, n'est-ce pas? Oh! écoutez, on bat le tambour là-bas!... Vite, vite, les voilà, sans doute!

A ces mots, elle s'élança en avant, en agitant les mains en l'air.

L'intendant pria Céleste et sa tante de hâter le pas. Tous se rendirent à la hâte dans la direction que la paysanne avait suivie.

Non loin de l'endroit où ils étaient, la chaussée longeait un hameau d'une vingtaine de maisons. C'était là que le jeune Daniel devait être reçu et félicité par les paysans des environs et par une partie de la population du village voisin.

Le hameau était orné pour la circonstance. On avait planté le long de la route une vingtaine de petits arbres verts, et on y avait fixé des drapeaux tricolores en papier; au-dessus de la porte de chaque auberge, — et il y avait là beaucoup d'auberges, — brillaient des félicitations en lettres noires et rouges.

Mais ce qui attirait le plus l'attention, et ce que paysans et paysannes contemplaient comme une œuvre merveilleuse, c'était un haut arc de triomphe fait de gazon d'Espagne et de feuillage d'ifs que la confrérie de Saint-Sébastien avait élevé en l'honneur de M. de Hoogeland.

Il devait y avoir un cortége pour le recevoir, et on

était justement occupé à le disposer en ce moment devant une des auberges.

En avant se trouvait le bourgmestre du village, les reins ceints de l'écharpe aux trois couleurs, et accompagné de deux échevins et de quelques membres du conseil communal. Le garde champêtre, le sabre au côté, se tenait dans une fière attitude, à côté du bourgmestre. Puis, suivaient les membres de la confrérie de Saint-Sébastien ; d'abord la musique, consistant en une flûte traversière, une clarinette et un tambour ; puis, le porte-drapeau, en costume du moyen âge et tout étincelant de couleurs éclatantes et de clinquant; deux enfants, la figure noircie, qui devaient représenter les esclaves de la confrérie et qui portaient son blason; deux autres enfants, affublés en petits turcs, qui portaient quelques cuillers et fourchettes d'argent sur une planche décorée, — vraisemblablement les prix remportés par la confrérie, — et enfin une vingtaine de vieillards cassés, les Nemrods de la commune, armés de l'arc et de la flèche, restes vénérables de la race robuste et opiniâtre qui, jadis, sut défendre si héroïquement la Flandre opprimée sur le champ de bataille de Groningue, près de Courtrai.

On était encore en train d'organiser le cortége; le garde champêtre avait quitté sa place, pour repousser les villageois curieux à distance des petits nègres et des

petits turcs; lorsque tout à coup un coup de pistolet retentit au loin comme signal, et tous se mirent à crier :

— Le voilà ! le voilà !

Le cortége s'avança, tandis que clarinette, flûte et tambour entonnaient avec une grande force et une grande précipitation, une marche guerrière, et remplissaient l'air de sons qui excitaient d'autant plus l'enthousiasme des paysans que leur dissonance même agaçait les nerfs.

On voyait au loin, sur la chaussée, une voiture attelée de deux chevaux qui s'avançait au grand galop ; et comme il y avait au-dessus de nombreuses malles, on ne doutait pas que M. Daniel ne s'y trouvât.

Chacun dirigeait les yeux sur la voiture.

L'intendant, avec Céleste et sa tante, se tenait auprès de la chaussée, à la tête du cortége, mais à quelque distance. Non loin de là, au milieu d'un groupe de jeunes paysannes, se tenait Barbe, la vachère, qui ouvrait aussi ses yeux tout grands pour reconnaître Josse dans le conducteur de la voiture.

— Catherine, dit-elle, tremblante de crainte, à une de ses compagnes, regarde donc bien, il me semble que ce n'est pas Josse !

— Josse ? répondit l'autre. Es-tu donc aveugle,

Barbe? C'est Jean, le cocher de Courtrai; je le reconnais bien.

— En effet, Catherine, Josse sera peut-être dans la voiture?

— Innocente! Depuis quand les domestiques vont-ils dans la voiture? Je pense à quelque chose, Barbe; il y a si longtemps que tu n'as plus eu de nouvelles de Josse. S'il était mort?

Barbe donna à son imprudente compagne un violent coup de coude dans le côté et murmura d'une voix altérée :

— Ah! cela me passe dans le cœur comme un couteau!

— Je dis cela pour rire, Barbe.

Mais la jeune fille, affligée, s'éloigna d'elle sans plus parler, et courut dans la foule pour cacher l'émotion qui l'avait frappée.

La voiture allait être tout près; chacun se pressa en avant pour en voir descendre le jeune homme. La musique commença, aussi bien que possible, l'air de bienvenue :

Où peut-on être mieux, etc.

Sur un signe fait par le garde champêtre au cocher, celui-ci arrêta ses chevaux; de vives acclamations montaient dans l'air et tout le peuple battit des mains.

Le bourgmestre, prêt à souhaiter la bienvenue, se trouvait à la portière de la voiture... lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup de l'intérieur et il en sauta quelqu'un à l'improviste.

Cette personne portait une longue redingote bleue à boutons dorés. À son chapeau brillait un galon d'or. Son visage rouge et gonflé annonçait la goinfrerie et la stupidité, et ses cheveux roux, qui étaient pour ainsi dire plantés à la naissance de son front, ne contribuaient pas peu à le faire paraître grossier et lourdaud.

Il n'eut pas sitôt mis le pied sur la chaussée, qu'il s'enfonça les doigts dans les oreilles, et s'écria en faisant toutes sortes de gestes étranges :

— *Aïe! aïe! c'est pas pour souffrir! musique du diable*[1]*!* Il y a de quoi donner des crampes à tous les diables de l'enfer. Cessez! cessez!

— C'est Josse, le domestique de M. Daniel! murmurèrent quelques assistants.

— Comme il est bien habillé! dit une jeune fille.

— Quel bavardage il fait, le butor de vacher! grommela un paysan.

— Il est ivre! dit brutalement un troisième.

Comme on avait regardé dans la voiture et qu'on

[1] En français dans le texte.

n'y avait rien trouvé, le bourgmestre et les échevins regardèrent le domestique d'un air interrogateur.

— Pour l'amour de Dieu, faites cesser à cette clarinette ses affreux canards ! s'écria Josse.

Et quand, sur un signe du bourgmestre la musique eut fait silence, le domestique reprit :

— Vous me demandez où M. Daniel est resté ? A une demi-heure hors de Courtrai, il lui a pris envie de continuer son chemin à pied, et il m'a envoyé enavant avec la voiture. Faut-il pour cela me regarder comme si vous vouliez me dévorer ? Qu'y a-t-il d'étonnant en cela? Vous verrez bien d'autres caprices de M. Daniel.

Il porta la main à son front et dit :

— Il y a une vis détraquée dans son cerveau. A tout instant, c'est une nouvelle affaire avec lui, et il faudrait être un magicien pour pouvoir le servir. Il fait une figure comme si le monde entier était contre lui. Attendez, dans une demi-heure ou trois quarts d'heure, il arrivera avec Gombert son ami. Celui-là est un autre gaillard et vous apprendrez à en parler, soyez-en sûr. Celui-là ne s'inquiète ni d'enfer ni de diable, et il ne cesserait pas de rire et de railler quand même le monde entier périrait. Il mange pour quatre et boit pour six. Et de l'esprit, et de la science ? Il y en a autant dans son petit doigt, que dans tous les curés et les notaires à cinq lieues à la ronde. Eh! *cocher*, *en avant!* continue ta

route vers le Wulfhof; je veux voir le jeu d'enfants qui va se passer ici.

Tous ceux qui entendaient le domestique parler ainsi le regardaient avec une grande surprise; quelques-uns murmuraient d'un ton de désapprobation sur l'impudent bavard; un seul, c'était le maître forgeron, lui cria brusquement :

— Est-ce ainsi qu'à Paris on respecte ses maîtres? Tu es encore devenu plus stupide qu'auparavant, roux maraud que tu es!

Josse entra en colère à ce reproche, et dit un si gros mot que mainte paysanne fit en silence le signe de la croix. Il remarqua le mauvais effet de son inconvenante sortie et s'écria en riant et en se tournant vers une auberge :

— Bah! avez-vous peur que l'homme noir sorte de terre pour me tordre le cou. Rions de cela : mais j'oublie que j'ai soif du voyage. A boire! à boire!

Et il pénétra avec une brutale violence, à travers les spectateurs murmurant, jusqu'à l'intérieur de l'auberge.

Le vieil intendant avait entendu la première répartie de la déclaration du domestique, et appris ainsi que Daniel n'arriverait que plus tard. L'insolent langage et certaines paroles de mauvais augure de Josse l'avaient frappé d'une profonde anxiété, et l'avaient fait

trembler dans la crainte que Céleste n'eût compris ce que le domestique disait. Si l'attention de la jeune fille et de sa tante n'eût pas été attirée par ce qui se passait près de la voiture, elles auraient vu comme le vieillard pâlissait, et comment il reprit, en apparence du moins, sa précédente tranquillité en les entraînant en dehors de la foule avec la violence de la précipitation.

M. Willibald dit qu'il n'était pas convenable d'être ainsi poussé et écrasé par le menu peuple ; l'espoir que Daniel était arrivé lui avait, un instant, fait oublier les exigences des convenances, et il s'était souvenu tout à coup de ce qu'il devait à madame de Berg, à Céleste et à lui-même.

Tandis qu'il balbutiait cette explication, il conduisit les dames dans un sentier latéral, et s'efforça, par une conversation dégagée et par de joyeuses paroles, de dissimuler l'inquiétude qui agitait son âme. Il n'eut pas grand'peine à le faire ; car elles n'avaient rien entendu des étranges discours du domestique.

M. Willibald lui-même, consolé et encouragé par ses propres paroles, commença à croire qu'il avait eu tort de se laisser émouvoir par le vain babil d'un imbécile, qui probablement, à son retour dans le pays natal, avait trop bu et ne savait ce qu'il disait. Enfin la confiance redescendit dans l'âme du vieillard. Le sourire qui illuminait son visage perdit toute affectation,

pendant qu'il poursuivait sa promenade en s'entretenant joyeusement avec les deux dames.

Barbe, la vachère, était, le visage attristé, à côté de l'auberge, au milieu d'un groupe de paysannes. Elle semblait prête à pleurer, mais contraignait ses larmes par un sentiment de honte. Depuis que Josse était sorti de la voiture, elle avait, à quelque distance de lui, suivi tous ses mouvements, et s'était placée plusieurs fois de façon à ce que son regard tombât sur elle. N'y réussit-elle pas, ou ne l'avait-il peut-être pas reconnue ?

Comme elle exprimait sa crainte, et que Catherine lui donnait à réfléchir si elle n'avait pas eu tort de se faire si belle, parce que Josse ne l'avait jamais vue ainsi auparavant, le domestique à demi ivre sortit de l'auberge en courant, tandis qu'il faisait des grimaces d'aigreur et s'écriait :

— Brr ! *Quelle boisson de chien !* Il n'y a rien d'étonnant à ce que les porcs deviennent si gras ici. Aïe ! si je pouvais retourner tout de suite à Paris : voilà un pays. Là tout le monde, jusqu'aux mendiants, boit du vin.

Il fut interrompu par une voix qui l'appelait par son nom : c'était la vachère Barbe, qui, ne pouvant résister plus longtemps à son impatience, était sortie du groupe de ses compagnes, et, avec le sourire le plus affectueux sur le visage et des larmes d'émotion dans les yeux, s'écriait :

— Josse, Josse, ne connais-tu plus ta pauvre Barbe?

Le domestique parut surpris et regarda un instant la jeune paysanne qui, toute tremblante, attendait la reconnaissance. Il partit d'un grand éclat de rire, fit un bond fou et s'écria d'un ton railleur :

— Ah ! saprebleu ! notre vachère, aussi vrai que je vis ! Quelle séduisante trogne ! C'est comme le soleil qui luit ! Et si jolie, si bien habillée ! Tu as certainement trouvé un mari qui a des écus ? *Proficiat !*

La jeune fille si amèrement déçue dans son attente, baissa la tête, et laissa couler les larmes sur ses joues sans les cacher.

— Tiens ! elle pleure ! dit Josse surpris. Qu'est-ce que la niaise a maintenant ?

Mais la paysanne, les yeux en pleurs, lui prit la main et le tira hors de la foule en lui disant :

— Voyons, Josse, je t'en prie, je t'en supplie, viens un peu de côté avec moi. Je te dirai deux mots seulement... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, fallait-il attendre cinq ans pour cela ?

Le domestique étonné du ton navrant de Barbe, se laissa conduire hors de la cohue, et parut même curieux de savoir ce qu'elle avait à lui dire.

Lorsqu'au coin d'une maison ils se trouvèrent isolés, Barbe refoula les larmes dans ses yeux, et dit du ton d'une résolution désespérée :

— Tu oses me railler, Josse ! Oh ! c'est cruel et vilain de récompenser ainsi l'amour d'une pauvre fille. Ne ris pas, tu me déchires le cœur !

— Je n'irai certainement pas pleurer, dit le domestique d'une voix ironique. Sont-ce là les deux mots que tu avais à me dire ?

— Non, non, j'abrégerai : je veux savoir si la malheureuse Barbe est condamnée à mourir de chagrin. Josse, tu sais encore, n'est-ce pas, ce que tu m'as promis avant ton départ ? Mon oncle nous mettra dans une belle petite ferme, avec cinq bonniers de bonne terre, un cheval, trois vaches... J'ai un peu épargné, il nous avancera le reste. En travaillant bien nous en sortirons, et nous aurons la vie de deux anges dans le paradis terrestre...

— Ah ! ah ! c'est là le fin mot ? s'écria Josse : se marier, travailler du matin jusqu'au soir, pour un tas d'enfants qui vous mangent les cheveux de la tête. Oh ! cette innocente Barbe qui s'imagine que je suis venu de Paris, pour passer ma vie derrière la charrue et boire du lait de beurre. Allons, allons, mets-toi cette folie là hors de la tête, Barbe. Ce n'est pas que tu ne sois une jolie petite fillette, et, certainement, si je devais rester longtemps ici, je pourrais bien t'aimer un peu ! mais se marier ? allons donc, des hommes comme nous ne se marient jamais !

En disant ces mots, il s'éloigna d'elle et se dirigea vers le centre du hameau. Le sourire, cette fois ironique, était douteux sur son visage, et, le regard fixé vers terre, il secouait la tête, comme si les paroles de la paysanne affligée lui avaient donné à réfléchir.

Barbe resta un instant écrasée et le tablier devant les yeux; puis il lui échappa tout à coup un cri de désespoir; elle s'enfuit en gémissant par un sentier de traverse et disparut derrière un taillis d'aunes.

III

FAUST ET MÉPHISTOPHÉLÈS

Tandis que les villageois étaient réunis en groupes au milieu du hameau et parlaient de l'impudent bavardage de Josse, deux messieurs suivaient la chaussée à une demi-lieue de là.

Le plus jeune des deux pouvait avoir environ vingt-six ans. Il était de taille moyenne, svelte de corps et très-délicat de constitution. Son visage qui, sans cela, remplissait la plupart des conditions de régularité et de beauté, était en ce moment assombri, et, pour ainsi dire, contracté par une amère expression de douleur ou de désespoir. Au fond de ses yeux, bien que ceux-ci semblassent en apparence ternes et sans éclat, brillait l'étincelle cachée d'une incessante préoccupation ; le long de sa bouche couraient les sillons amers du chagrin ; au-dessus de ses sourcils abaissés s'élevaient, vers le haut du front, deux rides profondes qui parlaient de sombre rêverie et peut-être aussi de cuisants remords.

Le regard dirigé vers la terre, ce jeune homme suivait silencieusement la chaussée, sans qu'aucun autre

signe, qu'un tremblement fébrile de ses membres, qui se reproduisait de temps en temps, vînt trahir que son âme était en proie à de déchirantes pensées.

Son compagnon marchait au milieu du chemin, et sifflait distinctement un air du *Prophète*. Il avait presque une tête de plus que le premier et pouvait être plus âgé que lui de dix ans. Il était vêtu avec plus de soin, et même avec une remarquable recherche; bien qu'il ne manquât pas de quelque beauté virile, son visage inspirait la répulsion et la défiance. Il y avait de la dureté et de la présomption dans ses traits fortement accusés; ses grosses lèvres humides parlaient de désirs et d'instincts matériels; un hautain et ironique sourire semblait stéréotypé sur sa bouche, et, de temps en temps, s'échappaient de ses yeux des regards obliques, qui le faisaient soupçonner d'un méchant caractère, ou tout au moins d'une excessive duplicité.

Tandis qu'en faisant tournoyer un léger jonc, et la tête haute, il poursuivait son chemin en sifflant, il jetait de temps en temps un coup d'œil inquisiteur sur son compagnon, et haussait alors les épaules, ou témoignait de quelque autre manière une pitié ironique ou une impatience dépitée. Il y avait aussi des moments où le nuage de la réflexion venait assombrir son visage, comme si la situation du jeune homme l'inquiétait; mais cette expression était immédiatement remplacée

par un sourire moqueur, qui semblait indiquer qu'il regardait son compagnon comme un être faible et impuissant, dont le chagrin et les souffrances ne méritaient ni compassion ni respect.

Enfin, il s'approcha de plus en plus du jeune homme, et lui dit en français :

— Ah çà, Daniel, tu commences à m'ennuyer terriblement ! est-ce ainsi que nous allons nous amuser ici? c'était bien la peine de m'emmener avec toi dans ton pays. Heureusement que nous n'y resterons pas longtemps ! J'avais espéré que le changement d'air t'aurait guéri de l'incompréhensible mélancolie qui s'est emparée de toi depuis quelques mois, et voilà que tu cours la tête baissée, comme si tu avais commis un meurtre. A quoi diable penses-tu donc?

— Je n'en sais rien, répondit l'autre d'une voix sourde. Mon âme s'agite et se tourmente en moi; mille pensées assiégent mon cerveau...

— Pour l'amour de Dieu, ne va pas gagner une attaque de nerfs; tu es déjà assez amusant sans cela !

— Hélas ! dit Daniel en soupirant, à quelle profondeur le doute a desséché en moi la source du sentiment ! moi aussi j'ai cru que le changement d'air soulagerait mon esprit. Vain espoir ! l'approche du lieu qui m'a vu naître me remplit l'âme d'une terrible con-

viction. Je le sens pour la première fois bien : c'en est fait de moi, Gombert!

— Ciel! quel beau discours! dit l'autre en riant. Et pourquoi maintenant? Est-ce peut-être la vue de ces affreux peupliers, qui semblent avoir chassé d'ici tous les autres arbres, ou sont-ce peut-être les champs, qui sentent tout autre chose que les roses, qui exercent sur toi une influence si imprévue? Si nous étions en Suisse ou sur le Rhin, je le comprendrais; mais ici! Bien que le hasard t'ait fait naître dans cette contrée, tu n'oseras pas nier que tout ici soit maigre, vulgaire et mesquin?

Un pénible sourire, un ricanement d'amère ironie contracta les lèvres de Daniel, tandis qu'il répondait avec une fiévreuse émotion :

— Ah! ah! c'est vrai : tu as raison, Gombert : tout est ici sans impression, vulgaire, mesquin de dimension!... Et cependant, s'il restait dans mon âme une seule étincelle de poésie, cette contrée, pour moi du moins, devrait être belle et pleine de charmes. Ces arbres ont ombragé mes jeux d'enfant; ils m'ont vu si souvent écouter, rêveur, les sons d'une douce voix, lorsque la voix d'une femme avait encore une puissance magique sur mon âme! Ils étaient, dans le calme du soir, si souvent les confidents de ma foi dans le bien, de mon espérance dans l'avenir, de ma reconnaissance envers Dieu! Et ces champs arrosés par les sueurs de

mes compatriotes, ce colza avec sa fleur odorante, ce lin qui ondoie sur le sol, ces clochers à l'ombre desquels habitent les amis de ma belle enfance, ne devraient-ils pas évoquer magiquement mon passé sous mes yeux, me consoler par le souvenir des temps d'innocence et de bonheur. Mais non, ce n'est que mon esprit et ma tête qui évoquent ces souvenirs par la force de la mémoire : mon cœur reste impuissant et froid, et ne sent rien, rien que le dégoût de la vie, et se raille de son propre vide.

Gombert partit d'un long éclat de rire, frappa des mains et s'écria :

— Bravo, bravo, bien dit! très-fort d'expression; l'illusion est complète! De quelle tragédie as-tu appris par cœur ces vers sans rime? Tu joues très-bien ton *rôle*, mais ton auditeur ne se laisse pas tromper par ton talent. Quelle inconcevable folie! pourtant tu crois être insensible, et tu exprimes cette opinion en paroles et avec une émotion qui montrent que tu es sensible jusqu'à l'enfantillage.

— Oh ! plût à Dieu que tu dises la vérité !

L'autre adoucit le son de sa voix et dit avec une compassion apparente :

— Vraiment, mon cher Daniel, le spectacle de ta faiblesse me ferait complétement douter de l'homme, et tu sais combien, en dehors de cela, j'ai conservé peu de

foi en sa dignité. Comment! toi, l'audacieux philosophe, l'impitoyable railleur, l'aveugle poursuivant du plaisir et des jouissances de la vie matérielle, te voilà maintenant le jouet d'illusions qui toucheraient à peine le cœur d'une femme! La chute de l'énergie virile en toi me rendrait malheureux si je ne savais, Daniel, que bientôt tu échapperas à cette fièvre qui t'égare avec des forces doublées.

Les paroles demi-railleuses et demi-compatissantes de son compagnon avaient péniblement frappé le jeune homme. La rougeur de la honte sur le front, il répondit:

— Ah! je suis malade, Gombert, je ne sais ce que je dis; il fait nuit dans mon cerveau. Inexplicable énigme qui m'effraye! Mon âme s'est partagée en deux êtres distincts; l'un est sous les ordres de ma raison et de ma volonté, l'autre est indépendant de moi et pense et agit sans mon intervention. Ces deux âmes luttent en moi pour la victoire; cette lutte ardente, ces mystérieuses tempêtes dans mon cœur, me plongent dans un doute affreux, dans un sombre désespoir, dans une haine implacable de la vie! et si Dieu me donnait la mort...

Son compagnon lui mit la main sur la bouche et lui dit d'un ton dégagé :

— Encore? je m'y attendais; c'est depuis quelque temps la conclusion de tout ce que tu dis.

— Mais, s'écria le jeune homme, pourquoi vivre quand tout dans le monde nous inspire du dégoût, et qu'il ne nous reste aucune puissance de sentir et de jouir?

— Allons, allons, Daniel, ne te raille pas toi-même. Qu'un pauvre diable, accablé par la misère, recoure à la dernière lâcheté, parce qu'il n'a pas le courage d'attendre de meilleurs jours, on peut le comprendre ; mais toi, qui as peut-être encore plus de trois cent mille francs à dépenser, c'est ridicule! Tu es malade, dis-tu ; sois donc franc, et avoue que ton mal n'est rien autre chose que le chagrin d'avoir perdu, en une soirée, contre le marquis Dellatrie, tout ce que nous possédions et plus encore. Bah! bah! tu n'es pas pauvre pour cela, et ce que le sort nous a ravi, il nous le rendra dans une bonne occasion.

— Tu te trompes, Gombert, ce n'est pas là la cause de mon mal, murmura Daniel.

— Es-tu peut-être devenu malade parce que mademoiselle Aurore a disparu si soudainement de Paris, sans te dire adieu?

— Mademoiselle Aurore m'était indifférente!

— Cela semblait autrement, Daniel. Pourquoi donc la comblais-tu de cadeaux princiers?

— Mon orgueil, mon orgueil insensé! Au fond, je ne ressentais pour elle que dégoût et mépris...

— Peut-être cela t'a-t-il étonné et péniblement affecté, que nos meilleurs amis, nos flatteurs et surtout nos flatteuses, nous ont abandonnés, dès qu'ils ont pensé que les beaux oiseaux avaient perdu leurs plumes.

— C'est tout cela réuni, répondit Daniel avec une sorte de colère fiévreuse, la fausseté, l'égoïsme, la perversité des hommes : le mensonge, la ruse, l'insensibilité du monde, tout mon espoir anéanti, toutes mes croyances raillées et insultées, tous mes amours morts !

Comme si Gombert renonçait tout à coup à ses tentatives pour remonter le moral de Daniel, il tourna sur ses talons, fouetta l'air de son jonc et commença à chanter un air.

Le jeune homme regarda un instant en silence son joyeux ami, et dit avec un profond soupir :

— Gombert, Gombert, que tu es heureux ! Oh ! si je pouvais descendre la vie insoucieux et souriant comme toi !

— Tu le peux, le moyen est bien simple, répondit l'autre en ralentissant le pas. Vois le monde comme il est, et ne lui demande pas ce qu'il ne peut donner. La vérité est une guerre de tous contre tous ; c'est un jeu avec des dés pipés, où chacun trompe et est trompé, et où ceux qui sont trompés trompent à leur tour dès qu'ils le peuvent. Veux-tu savoir ceux qui sont infailliblement dévoués au rôle de victimes ? Ce sont les êtres

faibles, qui se laissent tromper par l'apparence des choses, et croient que la vertu et la noblesse consistent à être toujours dupés et à être le jouet éternel de l'égoïsme humain.

— Quel monde! murmura Daniel. Il n'y aurait donc rien qu'on pût respecter et aimer? Pas de vérité morale?

— Il n'y a, sur la terre, rien de vrai que ce qui est palpable et matériel : tout le reste est du vent et une vaine illusion.

Un cri sourd échappa à la poitrine du jeune homme; tous ses membres tressaillirent.

— Pauvre Daniel, dit Gombert, qu'il coûte de peine pour te faire accepter des vérités qui sont bien évidentes pourtant!

— *Oh!* ce n'est pas l'impitoyable vérité de tes paroles qui me jette dans le désespoir! s'écria le jeune homme. Non, c'est parce que je sens cette horrible conviction enracinée dans mon âme à ne pouvoir l'en arracher!

— S'il en était ainsi, je dirais : Réjouis-toi et sois heureux, Daniel, d'avoir vaincu tes faiblesses; mais ce qui n'est pas encore sera bientôt. Qu'est-ce que le dérangement de ton cerveau serait autre qu'une lutte suprême entre les idées fausses qui te restent de ton enfance, de ta première éducation, et la vérité qui veut prendre pour jamais possession de toi? Après la lutte,

tu auras la paix dans ton cœur; tu verras les choses comme elles sont réellement, dépouillées de toute illusion et de tout le lustre mensonger, que l'égoïsme, le préjugé et la sottise leur ont donnés; et alors, avec une inaltérable clarté d'esprit, tu te sentiras élevé au-dessus de ce lâche troupeau de moutons qu'on appelle la société, comme un géant au-dessus des nains!

Après un moment de silence, Daniel dit avec un calme surprenant :

— Parlons d'autres choses, Gombert. Probablement nous nous sommes trompés tous deux. Tous ces mouvements violents de l'âme et cet orage qui secoue mes nerfs ne sont peut-être rien que la conséquence d'une indisposition physique.

— Tu m'étonnes! s'écria Gombert. Si calme, si raisonnable tout à coup... C'est égal; puisque tu parais maintenant capable de me prêter attention, je te dirai, Daniel, que cela commence à m'ennuyer de trotter à pied. Est-ce encore loin?

— Encore une petite demi-lieue.

— Comment! une petite demi-lieue? Irions-nous en arrière par hasard?

— Mettons un grand quart de lieue.

— C'est encore diablement long. Je voudrais bien abréger le temps en parlant de nos affaires; mais tu vas encore rêver et ne pas écouter?

— Non, parle, j'écouterai; je me sens mieux, mes nerfs se calment.

— Ne sais-tu vraiment pas, Daniel, à combien peut monter la valeur de tes biens? demanda Gombert très-sérieusement.

— Je n'en sais rien; mais il est certain, en tout cas, que l'intendant m'en cache la véritable valeur; dans une bonne intention sans doute, pour m'empêcher de dissiper à Paris la plus grande partie de mon héritage.

— Tu as reçu environ cent vingt-cinq mille francs en argent, n'est-ce pas? Tes biens vaudraient-ils un *demi*-million?

— Peut-être pas autant, Gombert; mais cependant bien quatre cent mille francs, ou je devrais me tromper fort dans mon calcul.

— Voyons, partageons la différence en deux, et mettons quatre cent cinquante mille francs. Avec les soixante mille francs que nous devons encore là-bas, ta fortune est diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille francs. Il resterait donc seulement deux cent soixante-cinq mille francs; mais nous devons y ajouter au moins vingt-cinq mille francs, comme produit probable de tes biens pendant ton absence, abstraction faite des intérêts des emprunts. La conclusion du compte est donc que tu dois encore te trouver à la tête de deux cent quatre-vingt-dix mille francs: c'est-

à-dire en chiffres ronds, trois cents mille francs. Ah! ah! et tu hais la vie, et tu désespères, et tu n'aurais plus la puissance de jouir! Comment! tu ne ris pas en présence de cette magnifique perspective?

— Que m'importe l'argent, Gombert? S'il pouvait servir à acheter une nouvelle âme...

— Tu recommences déjà? Essaye de comprimer tes folles pensées ou je ne dis plus un mot... Je ne suis pas sans inquiétude, Daniel. Le vieil intendant me tracasse et me dit que nous n'aurons pas facile avec lui. Le fin gaillard est bien capable d'avoir amassé une petite fortune à ton détriment, et si le calcul que je faisais tout à l'heure n'est pas juste, ce sera le sien qui l'embrouillera. Laisse-moi faire, Daniel; je lui mettrai le pouce sur la gorge, et bon gré, mal gré, la sangsue rendra jusqu'à la dernière goutte ce qu'elle a sucé de ton héritage.

Daniel secoua la tête négativement.

— Que veux-tu dire? demanda Gombert; ne devrions-nous pas faire rendre de compte à l'intendant sur l'administration et le produit de tes biens?

— Je ne veux pas dire cela, puisque notre voyage a précisément pour but de prendre une connaissance exacte de ce compte.

— Et de procéder à la vente des biens?

— Oui, et la vente des biens; mais, je t'en prie,

Gombert, sois poli vis-à-vis de l'intendant, et ne le traite pas avec dureté ; il était l'ami de mon père, c'est lui qui m'a élevé...

— Bah ! lui ou un autre, c'est le hasard qui a décidé cela. Tu crois donc, innocent, que l'intendant, parce qu'il t'a élevé, n'est pas un homme comme les autres? Qu'il n'est pas esclave de l'avarice et de l'intérêt personnel ?

— C'est égal, je ne veux pas le voir maltraité ! s'écria le jeune homme, avec un ton d'impatience et de colère dans la voix.

— Bien, bien, nous le forcerons donc, avec toute l'urbanité possible, à nous rendre un compte clair. Combien de temps crois-tu, Daniel, que cela puisse durer dans ce pays, pour pouvoir procéder à une vente publique ?

— Trois semaines, un mois, je pense.

— C'est long : ce retard me contrarie extrêmement.

— Pourquoi donc ?

— Je ne sais pas ; j'ai une crainte vague, mystérieuse. Tout à l'heure, tu parlais d'une femme à la douce voix. Si pendant quelques semaines tu te laissais de nouveau séduire par elle?

Un sourire de doute passa sur les lèvres de Daniel.

— Ne crains pas cela, Gombert, depuis que j'ai appris à connaître les femmes, aucune n'éveillera jamais un sentiment d'amour en moi.

— Je n'en jurerais pas. D'après les lettres de ton intendant, ta Dulcinée doit être terriblement amoureuse de toi. Si je ne me trompe, elle n'a plus reçu de toi, depuis des années, que les compliments vulgaires que tu mettais à la fin de tes lettres à l'intendant ? Et elle a accepté ces compliments comme la preuve répétée de ta fidélité. Est-ce sottise ou ruse ?

— Tais-toi, tais-toi là-dessus, dit Daniel en l'interrompant d'une voix suppliante. Ne me rappelle pas qu'il y a eu un temps où j'étais capable d'un pur et fervent sentiment.

— Ah ! ah ! murmura l'autre en secouant la tête. Mes craintes seraient-elles fondées peut-être ? Ah ! ce serait une belle affaire, si je devais retourner seul à Paris, après tous les sacrifices que j'ai faits pour toi. Alors je pourrais dire qu'on ne peut pas même compter sur son ami de cœur, sur son second *moi*.

— Tu railles sans pitié, Gombert. Comment ! tu me crois assez ingrat pour trahir le seul homme qui me reste fidèle dans le malheur ?

— Quelque fort que soit un sentiment, il doit céder devant un sentiment plus fort. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je n'en pencherai pas la tête pour cela. Seulement, à Paris, je pourrais déplorer que mon malheureux ami...

— Mais que dis-tu là ? s'écria Daniel avec aigreur,

Céleste m'est indifférente. Je l'ai aimée lorsque mon cœur était simple comme le sien. Maintenant ce sentiment est éteint et mort en moi depuis longtemps. Et quand toute ma sympathie pour elle serait restée entière, quelle influence pourrait-elle exercer sur notre amitié? Gombert, nous sommes liés l'un à l'autre par le sort; rien, rien ne peut nous séparer que la mort!

— Voilà comme il faut parler, Daniel. Je sais que ton cœur est bien placé.

— Tais-toi quelques instants, je t'en prie, Gombert, dit le jeune homme en soupirant; mon cerveau est troublé; je sens que mes nerfs pourraient s'irriter de nouveau, si je ne donnais un peu de repos à mon esprit...

Ils approchaient de l'endroit où la chaussée prend une nouvelle direction et offre une autre vue. Ils n'avaient pas longtemps marché en silence lorsque Gombert s'écria tout à coup:

— Vois, vois, qu'est-ce donc là-bas? un arc de triomphe, un drapeau, des arbres ornés, et tout ce peuple? Ah! je comprends; on va te recevoir et te féliciter comme seigneur du village. C'est tout à fait moyen âge, cela! bien, très-bien, Daniel; sois grave, imposant et hautain comme un vrai baron de village... Quant à moi, si je puis m'empêcher de rire, je m'admirerai.

Daniel regarda au loin à l'endroit où les paysans

étaient réunis et quelques-uns de ceux-ci qui agitaient déjà leurs chapeaux en l'air. Il parut embarrassé et mécontent, et s'arrêta sur la chaussée comme un homme qui hésite sur ce qu'il doit faire.

— Allons, allons, s'écria Gombert lui prenant la main ; hâte-toi, nouveau seigneur du pays ; accepte la respectueuse bienvenue de tes sujets et vassaux. Tu sembles avoir peur? Allons, ne sois donc pas si enfant. Ris de ces sottes simagrées de paysans, et laisse-les faire... Écoute, il y a de la musique! Ciel! qu'est-ce que c'est que cela? Y a-t-il des nègres dans ton village, Daniel? Il me semble qu'ils jouent du tamtam. Allons, hâte ton pas; je deviens curieux...

On les avait en effet remarqués du hameau, et tandis que le laquais Josse affirmait que c'était monsieur Hoogeland et son ami Gombert qui arrivaient, les membres de la confrérie s'étaient précipitamment réunis, et on avait hissé le drapeau et fait jouer la musique.

Beaucoup d'entre les villageois, surtout les enfants et les femmes, voulaient s'avancer sur la chaussée pour voir plus tôt le jeune seigneur attendu ; mais le garde champêtre, avec son sabre brillant, les avait tous refoulés sur les côtés du cortége. Comme le bourgmestre et les échevins devaient saluer M. Daniel de Hoogeland par un discours, personne ne pouvait le félici-

ter, avant que cette importante partie de la solennité fût terminée.

L'intendant, avec Céleste et sa tante, se trouvaient un peu sur le côté, près du cortége, et hors de la foule. La jeune fille avait peine à comprimer son impatience; elle eût préféré courir en avant pour être la première à envoyer à Daniel un joyeux salut de bienvenue; mais le vieillard lui avait fait comprendre qu'il était convenable d'attendre que la cérémonie officielle fût terminée.

Le jeune homme fut reçu par les sons accélérés de la musique, l'agitation des chapeaux et des mains, accompagnés de mille cris et acclamations.

Daniel était déconcerté, honteux et irrité. Sur ses joues couraient des crispations convulsives; sur ses lèvres flottait un sourire d'ennui et d'impatience, et même il détournait la tête sur le côté, comme si le piquant sourire ironique de Gombert le mettait à la torture.

Sur un signe donné par le garde champêtre, avec son sabre, tous les bruits se turent. Le bourgmestre tira un papier de sa poche, le déploya avec des mains tremblantes et se mit à lire le discours adressé au jeune homme.

Le vieux laboureur, qui remplissait la charge de bourgmestre, était bien un homme estimable; mais ce n'était pas un grand savant, et surtout pas un orateur

éloquent; il lut avec beaucoup de peine, et avec de fréquentes interruptions, ce qui était écrit sur le papier; pendant ce temps le sentiment de son insuffisance faisait brûler son visage ridé, et perler des gouttes de sueur sur son front.

L'anxiété du vieillard, son tremblement et son bégaiement amusaient fort Gombert, bien qu'il ne pût comprendre ce que le bourgmestre disait en flamand, sa langue maternelle.

Le pire de tout, c'est que le discours durait extrêmement longtemps..

Sans attention, et visiblement distrait, le jeune homme avait écouté la première partie de la harangue de bienvenue. Les centaines d'yeux arrêtés immobiles sur lui, et qui semblaient épier ce qui se passait en lui, les traits de gens dont il se rappelait les noms, le sourire amical des jeunes gens qui avaient été ses compagnons de jeu, tout cela touchait son âme et ébranlait son système nerveux.

Quand le bourgmestre fut arrivé, dans son discours, à l'endroit où il devait parler de la mort prématurée du père de Daniel, la voix du vieillard se mit à trembler, et elle prit un ton de sentiment et de vérité qui pénétra irrésistiblement dans le cœur du jeuue homme et fit briller une larme dans ses yeux. Mais quand, en continuant, il fit l'éloge de la bienfaisance de M. de

Hoogeland, rappela sa piété, sa bonté, sa vertu, et dit au jeune homme que les bienfaits de sa mère lui avaient gagné pour toujours l'amour et la reconnaissance des habitants, alors Daniel ne put cacher plus longtemps son émotion. Peut-être se fût-il abandonné sans conscience au sentiment qui triomphait en lui; peut-être eût-il versé des larmes à la vue même de la foule des spectateurs;—mais le regard accusateur et ironique de Gombert?

Égaré par l'impatience et la honte, Daniel dit d'une voix sourde :

— Assez! assez! je vous remercie, monsieur le bourgmestre. Vous êtes bien bon; témoignez, je vous en prie, ma reconnaissance à tous les habitants; mais, excusez-moi, je ne suis pas bien; je souffre d'un cruel mal de tête. Pardonnez-moi...

A ces mots il s'éloigna et laissa là le conseil communal pétrifié de stupéfaction. Suivi de près par Gombert, il fit quelques pas à côté du cortége; mais, soudain, il parut frappé par une vue saisissante et se mit à trembler en détournant le regard et en murmurant en lui-même :

— Céleste! mon Dieu, qu'elle est belle!

— Prends garde, Daniel, tu te rends ridicule, chuchota Gombert à son oreille. Les paysans vont croire que tu t'es échappé d'une maison de fous.

Luttant avec effort contre son émotion, Daniel regarda la jeune fille fixement dans les yeux, et elle s'avança au-devant de lui avec un sourire d'une ineffable douceur... Mais ce sourire lui-même, plein de foi et de confiance dans sa fidélité à lui, le frappa d'un nouveau choc. Pour dissimuler son étrange émotion, il courut droit à l'intendant, lui saisit les deux mains, les lui pressa avec effusion et dit :

— Ah ! Willibald ! mon bon Willibald, comme je suis content de vous revoir !

— Béni soit Dieu de ce bonheur, s'écria le vieil intendant les larmes aux yeux ; merci, merci, Daniel !

— Et moi? ne connaissez-vous plus votre bonne mère ? s'écria en souriant la tante de Céleste, qui s'était placée devant le jeune homme pour se faire reconnaître.

— Ah ! excusez-moi, madame de Berg, dit-il, je n'oublierai jamais l'amour, l'affection dévouée que vous avez montrée au malheureux orphelin.

Céleste se retrouvait de nouveau sous ses yeux avec le même sourire aimant sur le visage. Dans son doux regard brillait maintenant une prière, comme si elle implorait un mot de sympathie de sa bouche.

Lui, profondément ému, prit sa main et dit, en souriant, et d'un ton calme et triste :

— Céleste ! ah ! Céleste !

Puis il laissa retomber sa main et resta silencieux, les yeux baissés vers la terre, devant la jeune fille.

— Vous êtes bien profondément ému, n'est-ce pas, Daniel ? murmura-t-elle. Votre cœur déborde de bonheur en revoyant ceux que vous aimez. Le retour dans le lieu où s'est trouvé votre berceau, où tout vous sourit par un doux souvenir, vous comble de joie? Cinq années d'absence ! je sens moi-même que votre cœur doit battre...

Il semblait que le son de la voix de Céleste sur l'âme du jeune homme produisît une impression violente et pénible ; car, à chaque mot, il tressaillait de tout son corps, et un soupir étouffé s'échappait de sa poitrine.

Ne pouvant dominer plus longtemps son émotion, il se tourna tout à coup vers l'intendant, et lui dit d'une voix suppliante et avec une fiévreuse impatience :

— Willibald, mon bon Willibald, pour l'amour de Dieu, conduisez-moi hors de ce peuple, de cette cohue ! Venez, allons au Wulfhof... De l'air, de l'air ! Le sang me monte à la tête.

En disant ces mots, il marcha d'un pas rapide en avant, sans attendre sa société. Les autres le suivirent pendant quelque temps en silence.

Des larmes brillaient dans les yeux de l'intendant ; Céleste contemplait Daniel avec un triste étonnement ; la vieille tante murmurait des paroles de pitié ; mais

tous jetaient des regards interrogateurs sur Gombert qui souriait et ne montrait pas la moindre inquiétude.

— Mais qu'a donc le pauvre Daniel? demanda madame de Berg. Vous, monsieur, qui êtes venu avec lui comme ami, vous semblez parfaitement rassuré sur son état?

— Bah! bah! ce n'est rien, répondit Gombert. Je ne sais ce que le vieux bourgmestre lui a dit, mais j'ai bien vu que la fin du long discours a très-fortement ému Daniel.

— Ah! ce serait là la cause de son émotion! s'écria l'intendant avec joie. Le bourgmestre lui parlait de sa mère et du souvenir reconnaissant qu'a laissé sa bienfaisance dans la contrée...

— Ce sera cela, dit Gombert d'un ton légèrement railleur, et en interrompant l'intendant. Puis revoir ses anciens et surtout certaine belle jeune fille, cela peut bien avoir contribué à agiter ses nerfs. Mais ne soyez pas inquiet, je connais Daniel. Laissez-lui quelques instants pour débrouiller ses idées et pour laisser se refroidir son sang. Ce sera fini comme si rien n'était arrivé.

— Mais il est donc malade? demanda Céleste.

— Malade? il n'est pas malade, répondit Gombert. Ce sont des caprices. Daniel est très-sensible.

En ce moment Daniel s'arrêta, comme s'il voulait attendre la société, et bientôt il se retourna tout à fait.

— Voyez, c'est déjà fini, dit Gombert en riant. Maintenant du moins il aura sa raison. Si j'ai un conseil à vous donner, ne lui parlez pas trop ; le silence, le repos seuls peuvent calmer son âme. Tout ce que vous pouvez lui dire aujourd'hui, tout ce que mademoiselle surtout peut lui dire fera infailliblement une profonde impression sur son cœur. C'est pourquoi, soyez indulgents et montrez-lui aussi peu de joie que possible, et, surtout, pas de pitié. Demain il sera calme.

Soit que l'émotion du jeune homme fût réellement calmée ou que l'éloignement de la foule des villageois lui eût soulagé l'esprit, il semblait beaucoup plus calme. On eût même pu penser qu'il était revenu à sa disposition d'esprit naturelle, si l'étrange et inexplicable expression de son visage n'en eût fait douter. Les rides de son front avaient disparu ; ses yeux semblaient exprimer un sentiment d'amitié, et il s'efforçait, par un sourire ouvert, de faire comprendre que la paix était rentrée dans son cœur ; mais il restait, dans son regard et sur ses lèvres, je ne sais quoi de pénible, une contraction qui accusait le chagrin et le découragement.

Il dit d'un ton triste, et avec beaucoup de douceur dans la voix, tandis qu'il reprenait sa marche entre Céleste et l'intendant :

— O mes bons amis, excusez-moi ! Je suis impoli, n'est-ce pas ? Vous me croyez ingrat, peut-être ? Non,

non, je sais ce que vous avez fait pour moi, Willibald; je sais, madame de Berg, que vous avez affectueusement rempli la place de ma mère; je sais, Céleste, je sais... Oh! ces souvenirs tourbillonnent dans ma tête comme une tempête. Si je pouvais les oublier... un instant seulement!

— Restez calme, Daniel, dit la jeune fille d'une voix douce et basse. Ne parlez pas, cela vous excite. Demain, nous remercierons Dieu ensemble de votre heureux retour au pays.

Probablement le jeune homme n'entendit pas ce que la douce voix murmurait à son oreille, car il marchait lentement, profondément préoccupé, et sans donner le moindre signe d'attention.

Pendant quelque temps régna le silence le plus complet. Tous, le cœur palpitant et ému d'une sincère pitié, tenaient les yeux fixés sur le jeune homme rêveur; mais, suivant le conseil donné par l'ami de Daniel, ils cachaient, autant que possible, leur émotion, et ne parlaient pas. Gombert seul souriait et secouait la tête par intervalles. Lui aussi était plus calme et plus silencieux que son caractère ne le comportait. Il avait à coup sûr remarqué des choses qui l'inquiétaient et lui donnaient matière à penser.

Tout à coup Daniel releva la tête et dit en murmurant à Céleste, bien qu'il ne sût à qui il parlait :

— L'homme est un singulier instrument, n'est-ce pas? un petit monde qui a aussi sa lumière et ses ténèbres, ses jours sereins et ses tempêtes destructives? mais si compliqué, si fragile, que le moindre ressort qui se dérange dans son intérieur, compromet tout le système. Une simple petite blessure au cœur suffit à le tuer; une seule petite tache sur le cerveau le frappe d'une folie complète. Pauvre âme, qui est condamnée à rester éternellement l'esclave du corps! Homme, être vide et orgueilleux qui se croit un géant de volonté, de courage et de puissance et qui, hélas! est le jouet des filets matériels qu'on nomme les nerfs.

Bien que Céleste n'eût rien compris de cette tirade, sinon qu'il se plaignait de l'agitation de ses nerfs, le ton sombre de sa voix fit une si profonde impression sur elle qu'elle ne put contenir plus longtemps son émotion et dut détourner la tête pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux. Le jeune homme ne le remarqua pas.

Ils étaient arrivés assez loin pour voir, à une courte distance du chemin, la campagne de madame de Berg.

La vieille dame regarda silencieusement sa nièce et sembla lui demander, par un triste regard, pourquoi elle s'était mise tout à coup à pleurer.

— Ah! chère tante, dit-elle d'une voix étouffée, il est si malade! notre présence l'émeut encore plus.

Voici notre demeure; n'allons pas jusqu'au Wulfhof; donnons-lui, par pitié, le repos, le calme jusqu'à demain.

— Tu as raison, Céleste... Dans quel état nous le revoyons!

Et, s'arrêtant au milieu du chemin, madame de Berg dit à haute voix :

— Monsieur Daniel nous vous quittons ici. Vous connaissez la campagne fleurie où chaque arbre a conservé un doux souvenir de votre présence. N'oubliez pas trop longtemps que là habitent toujours des gens qui ont été vos bons amis. Nous espérons que vous voudrez bien nous honorer de votre visite...

— Je viendrai, je viendrai, répondit le jeune homme.

— Adieu, Daniel, adieu jusqu'à demain! dit la jeune fille en soupirant.

— Quoi! des larmes? des larmes dans vos yeux, Céleste? s'écria le jeune homme ému. La folie, la dureté de mes paroles vous a-t-elle blessée? malheureux que je suis.

— Non, non, murmura-t-elle, c'est parce que vous êtes souffrant, Daniel. Je n'ai rien à vous reprocher. Soyez sans inquiétude et donnez à votre esprit le repos nécessaire. Peudant ce temps-là vos amis prieront pour vous. A demain.

— A demain! répéta Daniel d'un ton presque inin-

telligible. Daniel resta un instant rêveur à suivre du regard la jeune fille, jusqu'à ce que Gombert lui frappât sur l'épaule et lui dit d'une voix impatiente et pleine de dépit :

— La tragédie est à sa fin ! A demain la seconde représentation. Nous verrons pourtant... Et maintenant à des affaires plus sérieuses !

Et, se tournant vers l'intendant, il demanda :

— Sommes-nous encore loin du château ?

Mais le vieillard semblait plongé dans une préoccupation qui l'absorbait complétement. On eût dit qu'il avait perdu la conscience du lieu où il se trouvait, et de ce qui s'était passé.

— J'ai eu l'honneur de vous demander, monsieur l'intendant, si nous sommes encore loin du château ? répéta Gombert.

— Dix minutes ! répondit distraitement le vieillard.

— C'est assez pour vous dire ce que nous venons faire ici. Va en avant, Daniel ; nous ferons, tout en marchant, comprendre notre but à M. l'intendant. Ah çà, monsieur Willibald, — vous vous nommez Willibald, je crois, — je vous dirai d'abord que je suis le caissier de mon ami Daniel, ou plutôt de nous deux et que j'ai ses pleins pouvoirs. Quant à lui, il n'a pas la moindre connaissance des affaires matérielles ; mais moi qui, de bonne heure, me suis occupé de la tenue

d'une banque, je m'entends parfaitement en chiffres, et il faudrait un compte terriblement obscur pour que je n'y visse pas clair. Comprenez-vous ?

— Non, monsieur, je ne vous comprends pas, répondit le vieillard un peu étonné. Pourquoi me dites-vous cela ?

— C'est, dit-il, pour que vous ne tentiez pas d'inutiles moyens de cacher la vérité.

— Moi, cacher la vérité? Pourquoi?

— Allons, j'abrége et je parle plus clairement. Dites-moi, monsieur l'intendant, comment il se fait que vous osiez écrire à M. Daniel que son héritage paternel ne s'élève qu'à deux cent mille francs environ ?

Le vieillard regarda Gombert avec une singulière stupéfaction.

— Comment j'ai osé écrire cela? répéta-t-il. Parce que c'est la vérité.

— Allons, allons, faites accroire cela à d'autres, dit Gombert en riant. Ne faites pas d'efforts pour nous tromper; ils sont parfaitement inutiles.

Un éclair d'indignation brilla dans les yeux de Willibald; il releva la tête avec fierté et s'écria tout tremblant d'émotion :

— Ce langage? à moi! Qui êtes-vous donc, monsieur, qui vous croyez le droit d'insulter ainsi à mes cheveux blancs?

— Voyons, n'évitez pas la réponse ; il serait beaucoup plus simple de nous dire à combien monte en réalité la fortune de M. Daniel.

— Il n'y a qu'une personne ici à qui je reconnaisse le droit de m'interroger là-dessus, dit le vieillard d'une voix ferme. Quant à vous, monsieur, je suis encore prêt à vous répondre par politesse si vous-même n'oubliez pas les lois de celle-ci.

Cette leçon prononcée avec une grande dignité blessa très-profondément Gombert dans son orgueil. Pour cacher son émotion, il conserva néanmoins son ton railleur et s'écria en riant :

— Ah ! ah ! c'est ainsi que vous entendez la chose ! Nous allons voir. Viens un peu ici, Daniel ! Plus près : ce n'est plus le temps de rêver maintenant, et mets une fin à tes folies, sinon je me sauve d'ici.

— Que veux-tu ? demanda le jeune homme très-calme en apparence.

— Déclare d'abord à ton intendant que j'ai tes pleins pouvoirs, que je puis commander ici en ton nom et que chacun doit m'y respecter et m'y obéir comme à toi-même.

— Il en est en effet ainsi, mon bon Willibald, confirma Daniel. Entre M. Gombert et moi, tout est commun. Je vous serai reconnaissant de tout ce que vous ferez pour lui plaire.

— Demande maintenant à M. l'intendant s'il a bien écrit la vérité en te faisant croire à diverses reprises que ton héritage ne s'élève qu'à deux cent mille francs.

— J'avoue que, comme mon ami, je doute de l'exactitude de cette donnée, balbutia le jeune homme.

— Ne vous laissez donc pas induire à de tels soupçons, Daniel, dit le vieillard d'une voix suppliante.

— Mais il n'y a rien d'insultant pour vous dans cette opinion, mon brave Willibald. Au contraire, je vous suis reconnaissant de la paternelle sollicitude avec laquelle vous avez essayé de me cacher le montant de ma fortune.

— Vous vous trompez, Daniel; ne restez pas dans cette fatale erreur, dit l'intendant. La preuve de ce que je dis est si facile ! Toutes les terres qui constituaient votre héritage paternel sont situées autour du Wulfhof; je vous les montrerai demain et vous éclairerai sur leur valeur. Alors, vous serez convaincu que je ne vous ai écrit que la vérité.

— Ainsi, je serais pauvre ? murmura Daniel avec un amer sourire sur les lèvres.

— Pauvre ! Comment cela ? Il vous reste encore au moins cent mille francs, Daniel. Je veillerai à ce que vous ne vous aperceviez jamais de la diminution de votre fortune, et toujours...

— Mais, monsieur Willibald, dit le jeune homme

d'une voix très-franche et très-calme, lorsque feu mon père vivait, chacun le croyait passablement riche; beaucoup de gens graves, qui devaient bien savoir à quoi s'en tenir, estimaient sa fortune en biens mobiliers et immobiliers à un demi-million.

— Et qu'est devenu ce qui manque? demanda Gombert.

Le vieux Willibald ne répondit pas. Il regarda avec stupéfaction le jeune homme qui, d'une voix naturelle et avec une suite dans les idées impossible à méconnaître, venait de lui parler. Durant ce court instant de réflexion un torrent d'idées de toutes sortes passa par la tête du vieillard. Daniel était-il frappé d'égarement intellectuel? Était-ce peut-être la présence de Céleste qui l'avait ému au point de troubler ses pensées? Devait-il penser que Daniel était ingrat envers lui parce qu'il avait douté de la loyauté de ses lettres? Cela n'était-il pas naturel, puisqu'il croyait qu'il l'avait trompé dans une intention généreuse! Quoi qu'il en soit, les yeux de l'intendant brillaient de larmes contenues avec peine.

— La question de M. Daniel semble vous mettre dans l'embarras? dit Gombert d'un ton railleur. Dites, qu'est devenu ce qui manque?

— Il ne manque rien, monsieur, répondit Willibald. Je vous en prie, épargnez ma sensibilité et ne me

soupçonnez pas avant d'avoir examiné les affaires.

— En effet, remarqua Daniel, ce serait injuste. Ne parlons plus de cela aujourd'hui.

— Y a-t-il au moins des livres ? demanda Gombert.

— Il y a des livres, monsieur.

— Des livres clairs, sincères?

— Des livres clairs et sincères ! répéta l'intendant d'une voix altérée.

— Vous nous les montrerez ?

— Je vous les montrerai quand M. Daniel me l'ordonnera ou m'en priera.

— Eh bien, demain. N'est-ce pas Daniel, demain?

— Oui, monsieur Willibald, dit le jeune homme, il me serait extrêmement agréable de savoir dès demain clairement dans quel état sont mes affaires, si cette obligation n'est pas difficile ou pénible à remplir pour vous ?

— Demain, je vous montrerai mes livres, dit l'intendant. A quelle heure monsieur Daniel désire-t-il que je me présente ?

— Oh ! dit Gombert, pas trop tôt. Nous sommes fatigués ; j'aime assez à faire la grasse matinée. Mettons dix heures.

— Soit ! à dix heures, monsieur !

Ils apercevaient le Wulfhof, à quelques portées d'arbalète du bout du chemin. A l'entrée se trouvaient les

ouvriers du château, qui avaient orné la grande porte de verdoyantes guirlandes de feuillage et de fleurs. Il s'y trouvait en même temps une multitude d'habitants des fermes voisines, et tous faisaient tourner leurs chapeaux à la fois pour souhaiter la bienvenue au jeune homme à son entrée dans le manoir paternel.

Cette vue parut ne pas plaire à Daniel; il fit entendre un murmure de mécontentement et ses lèvres se contractèrent sous une grimace d'impatience.

Mais il fut bien plus vivement ému lorsqu'il approcha de la porte du Wulfhof et entendit les ouvriers et les paysans lui souhaiter à tue tête la bienvenue.

— Bienvenue à monsieur de Hoogeland! Vive notre maître! vive monsieur Daniel. Hourra! hourra!

Les cris joyeux retentissaient des côtés de la colline et allaient retentir jusqu'au fond du vallon.

Mais Daniel marchait tête baissée au milieu de ces gens en liesse, et traversait la cour d'un pas si rapide que ses deux compagnons avaient peine à le suivre.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'escalier de la maison il saisit la main de l'intendant et dit:

— Ce bruit, ces cris me bouleversent. J'ai besoin de repos; il faut que je cherche le calme dans la solitude. Où est ma chambre?

— Tout est resté tel que cela était lors de votre départ, balbutia le vieillard.

INST.-OXFORD-TAYLOR

— Eh bien, bon Willibald, pardonnez-moi; je dois être seul. A demain, à demain !

Et à ces mots, il ouvrit une porte et disparut, suivi de son ami Gombert, dans le fond de la maison. L'intendant resta un instant pétrifié sur la place et se frotta le front de la main pour rappeler son esprit à l'idée de ce qui était arrivé.

Puis il traversa à pas lents et tout rêveur le corridor jusqu'à ce qu'il se trouvât sur l'éminence en maçonnerie construite derrière la maison et d'où, comme le sait le lecteur, on embrasse toute la contrée à plusieurs lieues à la ronde. Il resta là quelque temps, immobile, à regarder dans l'espace. Mais bientôt son courage sembla succomber sous une amère conviction. Il posa la tête sur le bord du balcon et se mit à pleurer abondamment, ses larmes silencieuses tombaient comme de brillantes perles dans les profondeurs de la vallée.

IV

SOUVENIRS D'ENFANCE

La nuit ne devait pas avoir donné beaucoup de repos au pauvre Daniel, car les premières lueurs du matin le surprirent tout vêtu, assis dans un fauteuil, à côté de son lit et l'œil immobile, perdu dans la demi-obscurité de la chambre.

Sur son visage se succédaient diverses expressions de dépit et de tristesse et parfois il secouait la tête d'un air de doute et de découragement... Peu à peu cependant son visage se rasséréna et un doux sourire l'illumina pendant longtemps; mais enfin ses traits s'assombrirent de nouveau, et, comme si ses pensées avaient pris une forme plus précise, il dit d'un ton rêveur :

— Que faut-il donc pour pouvoir croire? Douter encore quand l'âme d'une jeune fille, dans sa plus naïve pureté, nous sourit sur un visage angélique? Cruelle expérience de la vie! J'ai rencontré bien d'autres visages qui paraissaient ornés de tous les charmes de la beauté et du sentiment, et qui n'étaient que des

masques pour séduire et tromper ! Calomnie ! calomnie ! Comparer Céleste à de tels êtres venus sur la terre pour tuer tout amour, toute foi, toute espérance ! Cette étincelle dans son regard, ce sourire d'une sérénité céleste, plein de pitié pour ma douleur, plein d'excuse pour ma folie, ce ne serait rien qu'un sentiment allumé par l'égoïsme ? Gombert, Gombert, si tu te trompais, quel horrible meurtre d'une âme tu aurais commis en moi !... Pauvre Willibald, quel amour inquiet ses yeux exprimaient pour moi ! Le vieil ami de mon père, l'excellent guide de mon enfance, il ne serait mu que par l'intérêt personnel ?

Il se tut un instant et poursuivit ses réflexions *en* silence ; bientôt un amer ricanement courut sur ses lèvres et ce fut d'un ton railleur qu'il dit :

— Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que l'erreur ? Qui dira où la réalité finit et où l'illusion commence ? Impitoyable doute qui tiens mon âme plongée dans un abîme d'idées indécises. Et où est, hélas ! l'étoile qui peut illuminer la nuit de mon esprit ?

— Oui, oui, je le sais bien, s'écria-t-il après une pause, simplicité de cœur, confiance, foi dans le bien, dons célestes que nous recevons à notre naissance comme de magiques talismans contre l'haleine empoisonnée de la froide réalité... ou faiblesses qui sont propres à l'enfant, à l'homme qui n'a pas pris tout son

développement, à l'être qui ne s'est pas encore trouvé aux prises avec l'impitoyable vérité... Ah ! si mon âme possédait encore quelque chose de ces salutaires faiblesses ! Si je pouvais encore croire aveuglément, comme je serais heureux ! Au lieu de sentir un enfer en moi, où d'orageuses pensées se disputent le triomphe comme des démons, j'accepterais, des larmes de reconnaissance dans les yeux, la main de la jeune fille qui n'a connu d'autre espoir que mon amour ; je presserais dans mes bras le vieil ami de mon père dont le cœur déborde de tendre sympathie pour moi. Oh oui ! je réchaufferais mon cœur glacé au feu de leur affection, j'apprendrais de nouveau à aimer le monde, je me réconcilierais avec l'homme et avec les choses, et je m'élancerais avec joie au-devant d'un avenir plein d'espoir...

Le ricanement triste reparut sur son visage.

— Simplicité, confiance, foi dans le bien, reprit-il, fragiles et délicates fleurs qui vous épanouissez dans le printemps du cœur, comme le souffle de l'expérience vous brise tôt ! Et quand vous gisez flétries, rien ne peut redresser votre tige ; le doute s'attache à vous jusqu'à ce que toute vie y soit desséchée. Je voudrais me réconcilier avec l'homme et avec le monde : croire aveuglément à tout ce qui paraît bon au dehors... Impossible ! l'œil qui s'est un jour ouvert sur la réalité ne

se referme jamais, quand même cette réalité ferait reculer l'âme humaine devant le gouffre menaçant de l'universelle désillusion... Qu'est-ce que la volonté et le désir, là où manque la puissance? Hélas! j'ai perdu, perdu pour toujours la force d'aimer!

Il se promena pendant quelques instants dans la chambre, puis s'arrêta, les bras croisés sur la poitrine, le regard fixé sur le parquet. Il s'écria alors avec une certaine indignation dans la voix :

— Mais l'ignorance, l'erreur volontaire, la servitude de l'esprit, tout cela serait-il l'unique condition du bonheur sur la terre? N'étais-je pas naïf et croyant lorsque je suis entré dans le monde? Tout ne m'a-t-*il* pas trompé? N'ai-je pas été le jouet et la victime de l'égoïsme général? C'est la surface des hommes et des choses qui brille : au dedans, il n'y a que ténèbres, intérêt personnel, vice, perversité... Et maintenant, je voudrais recommencer cette douloureuse expérience? Je me livrerais avec une aveugle confiance à la chance de recevoir les plus cruelles blessures par la dernière des déceptions?

Après un court silence, il reprit d'une voix sourde :

— Mais si c'était moi qui me trompasse? Si la clarté que je crois découvrir n'était rien que la fausse lueur de l'orgueil?

Il se laissa tomber découragé sur un siége et resta

longtemps sans mouvement, égaré dans ses pensées. Son ricanement amer fit peu à peu place à une expression plus douce tandis que, dans un plein oubli des idées sombres qui venaient de le préoccuper, il prononçait d'un ton étrange des paroles où le nom de Céleste était seul compréhensible.

On commençait à entendre dans la cour les premiers bruits du travail; les vaches beuglaient, les moutons bêlaient, les chevaux frappaient du pied pour demander leur repas du matin...

Soit que ces bruits troublassent le jeune homme dans sa rêverie, soit qu'un nouveau flot de pénsées la poussât au mouvement, il quitta la chambre, descendit l'escalier et entra dans la cour.

Les ouvriers le saluèrent avec des témoignages de respect; mais lui, sans regarder personne, franchit la porte et prit un sentier qui devait le conduire derrière le Wulfhof sur le point le plus élevé de la chaîne des collines.

Arrivé là, il s'assit contre un arbre solitaire, croisa ses bras sur sa poitrine, et contempla le paysage qui s'étendait sous ses yeux jusqu'au majestueux horizon sans bornes.

Le soleil s'est dégagé depuis une demi-heure des brumes nocturnes, et inonde en ce moment le ciel serein d'un torrent de lumière. Là-bas, tout au loin, au

delà de l'Escaut, le mont de l'Ermitage se montre aussi au-dessus du brouillard bleuâtre; son flanc oriental semble en feu et brille d'une teinte jaune d'or, tandis que sa pente, du côté du couchant, reste encore plongée dans une demi-obscurité. Ainsi brillent aussi, sous la plus splendide lumière, les cimes des arbres sur les collines; mais, au fond des vallées, du côté qui reste privé des premiers rayons du soleil, la brume pourprée du matin est encore suspendue sur la terre comme un transparent vêtement de nuit... Les oiseaux, sous l'influence du mois de mai, — temps de doux amour et d'énergie vitale, — folâtrent sous le frais feuillage et envoient à gorge déployée une hymne de reconnaissance au Seigneur des dons duquel ils jouissent, le colza tardif déploie ses fleurs embaumées comme des tapis de drap d'or; le gracieux lin commence à ondoyer sous la fraîche haleine de la brise du matin; le blé secoue ses premières fleurs et charge l'air d'une agréable odeur de safran. Le long des chemins brillent des fleurs; sur le sol fourmillent les insectes qui s'éveillent; dans l'air voltigent déjà quelques papillons et bourdonnent de laborieuses abeilles : partout joie de vivre, confiance, poésie, excepté peut-être dans le cœur plein de doute de celui qui du haut de la colline contemple ce magnifique et riant tableau...

Cependant, il fallait que Daniel fût quelque peu

frappé par toutes ces beautés de la nature renaissante ; car, tandis qu'il laisse errer lentement son œil sur les collines et les vallées, peu à peu se peint sur ses traits une sereine expression d'admiration et de jouissance. A mesure qu'il était plus longtemps sous l'influence du grandiose spectacle, il semblait de plus en plus tomber dans l'oubli de sa situation et souriait parfois aux doux souvenirs qui affluaient dans son âme. Pas d'arbre, pas de sentier, pas de colline qui ne lui parlent de sa vie antérieure, vie de simplicité, d'amour et de bonheur!

Il voyait au loin l'humble église où des milliers de fois il s'était agenouillé avec une douce foi en la bonté de Dieu ; la croix de bois et la chapelle élevées par sa mère au fond de la vallée ; le ruisseau au bord duquel il aimait tant à jouer, au bord duquel, plus tard, il aimait tant à rêver... et, non loin de là, le vieux tilleul, unique témoin de son premier aveu d'amour!

Probablement son esprit se serait laissé entraîner longtemps sans conscience par le torrent des souvenirs; mais les accents d'une joyeuse voix d'homme et le claquement d'un fouet vinrent le troubler dans sa rêverie. Il vit de loin un jeune laboureur sur une charrette qui, suivant le chemin du dos des collines, devait passer devant l'arbre isolé au pied duquel il était assis.

Daniel descendit lentement la pente méridionale de

la colline sans autre but apparent que d'éviter la rencontre du laboureur.

Très-souvent il s'arrêtait dans le sentier qu'il suivait, écoutait avec plaisir le chant des oiseaux, cueillait çà et là une fleur sans savoir ce qu'il faisait, saluait d'un sourire épanoui les vallées qui se déployaient devant lui et qu'il embrassait d'un large regard, et errait ainsi plongé dans un rêveur oubli de lui-même... jusqu'à ce qu'enfin le rapide tic-tac d'un métier de tisserand frappât son oreille et éveillât son attention d'une façon toute particulière.

Il s'arrêta ému et dirigea les yeux vers une maisonnette qui se trouvait à une portée d'arbalète plus loin, au bord du sentier, et d'où venait le bruit de travail.

— Ah ! dit-il avec une sorte de joyeuse surprise, la maisonnette de Jean le tisserand ! Combien de fois j'ai été là, avec mon enfantine curiosité, près de son métier, suivant la rapide navette dans sa promenade sans repos ! Combien ne m'étonnais-je pas de voir grandir sous sa main la toile où on devait couper pour moi de fines petites chemises ! Avec quelle rapidité la bonne Lisbeth faisait passer le lin entre ses doigts... et combien de fois j'ai brisé son fil et embrouillé son lin !

Cette fois, tout à fait dominé par ses souvenirs, il marcha droit vers la maison de Jean le tisserand. Cependant, lorsqu'il arriva près de la chaumière et qu'il

put y jeter les yeux par la porte ouverte, il s'arrêta avec une expression de triste surprise sur le visage.

Derrière la fenêtre, et d'un côté de la chaumière, il voyait bien le métier connu de Jean à la même place qu'autrefois, et le tic-tac ne résonnait pas moins vite et moins fort; mais c'était une femme encore jeune qui y était assise, et c'était elle qui, sous l'effort de deux bras musculeux, faisait voler comme un éclair la rapide navette. Sur son visage, florissant de santé, brillait un sentiment de courage et de joyeuse ardeur au travail, et il flottait même sur ses lèvres un sourire indécis, tandis que, dans un complet oubli, elle renouvelait les bobines épuisées et poursuivait en toute hâte son travail.

Enfin, à côté du métier, un jeune garçon d'environ douze ans, avec de grands yeux bleus et une tête couverte de cheveux blonds bouclés, était occupé à dévider du fil d'un dévidoir et à préparer les bobines que la femme devait mettre en œuvre.

La vue de cette femme parut frapper Daniel de tristesse; il entra cependant dans la maisonnette et promena silencieusement autour de lui des regards interrogateurs.

Dès que la femme, surprise par son arrivée, l'eut regardé en face, elle se leva vivement derrière son métier et s'écria avec un élan de joie :

— Vous, vous, monsieur Daniel, dans notre pauvre chaumière ! Ah ! comme j'ai souvent montré à nos enfants, avec orgueil, la place sur ce plancher où vous aviez coutume de vous tenir pendant des heures ! Karel, c'est le jeune monsieur dont je te parlais toujours. Oh ! Dieu soit béni, monsieur Daniel, d'avoir permis que vous reveniez sain et sauf au pays !

Le jeune homme regardait avec émotion la femme qui lui souhaitait la bienvenue si cordialement et l'enfant qui lui souriait affectueusement.

— Mais, femme, murmura-t-il, je ne vous connais pas.

— C'est possible, monsieur, répondit-elle, vous étiez si jeune ! Ne vous rappelez-vous plus de la servante du fermier Lambert... qui venait le dimanche ici chez Jean le tisserand, son frère, passer l'après-dînée et qui racontait des histoires et chantait des chansons, pour vous amuser, quand vous y étiez ?

— Ah ! êtes-vous la bonne grosse Rosalie ? s'écria le jeune homme. Oui, je vous reconnais ! Donnez-moi la main, femme. Merci : cela me fait du bien au cœur.

Comme s'il eût eu honte de son émotion, il détourna le visage et murmura d'une voix douloureuse :

— Temps de foi et de bonheur, de confiance et de poésie ! Oh ! si l'homme pouvait rester toujours enfant et ne jamais soulever le voile fatal sous lequel se cache la vérité !

La femme le regarda avec surprise, mais il ne lui laissa pas le temps de la réflexion, et, tournant de nouveau son regard vers elle, il lui dit d'une voix calme en apparence :

— Dites-moi, Rosalie, où est Jean le tisserand? Comment se porte sa femme Lisbeth? Comment se fait-il que vous ayez pris sa place à son métier?

Une expression de profonde tristesse contracta le visage de la jeune femme, tandis qu'elle sortait de derrière son métier et se rapprochait de Daniel.

— Ah! monsieur, dit-elle, ce sont de tristes choses! mon pauvre frère a, durant les mauvaises années de la famine, gâté sa santé. Il n'y avait pas d'ouvrage, tout était hors de prix, et la femme et les enfants devaient cependant manger. Avec le petit morceau de pain qu'il pouvait gagner encore, et qu'il s'arrachait de sa bouche, cela ne faisait que traîner ; mais il était devenu si maigre et si pâle ! et sa pauvre femme avait gagné, de chagrin et de misère, une mauvaise toux sur la poitrine. Lorsqu'il revint de l'ouvrage pour le tisserand, et que de meilleurs temps se trouvaient à la porte, le typhus est venu pour emporter les malheureux dont le sang avait été trop tourné en eau par la famine. Oh! monsieur, le typhus est un cruel fléau! Ma belle-sœur est morte d'abord ; huit jours après mon frère est aussi tombé malade. Je les ai soignés tous deux, nuit et jour,

assise seule près de leur lit; car la terreur était si grande, parmi les gens, qu'il y avait peu de secours à espérer des voisins et des amis. Mon pauvre frère! il ne parlait de rien d'autre, dans son délire, que de ses quatre malheureux enfants; il se plaignait amèrement du ciel qui allait les laisser seuls et abandonnés sans appui dans le monde. Moi, pour le consoler, pour adoucir son agonie, je lui promis que je serais la mère de ses enfants, que je travaillerais pour eux, que je les élèverais comme ma propre chair et mon propre sang, que jamais je ne les abandonnerais. Il mourut dans cette certitude, consolé et bénissant Dieu...

La voix de la femme avait, en prononçant ces derniers mots, tremblé d'émotion et une larme brillante était tombée de chacun de ses yeux.

Daniel la regarda avec une indéfinissable expression. Ses yeux brillaient aussi; mais ce devait être de joie ou d'admiration, car un doux et radieux sourire illumait son visage.

Après un court silence, il demanda :

— Et vous, Rosalie, vous remplissez votre sainte promesse, n'est-ce pas? C'est pour cela que, de si bon matin, si heureuse de cœur, vous êtes assise devant le métier? Mais trouvez-vous par votre travail d'affectueux dévouement gagner assez pour faire ce que vous avez promis à votre frère mourant?

— D'abord, cela alla difficilement, répondit Rosalie, je n'étais pas très-adroite à tisser; mais nous sommes de père en fils, tous originaires de tisserands; au bout de peu de temps, je gagnai un bon salaire. La navette volante, voyez-vous, monsieur, c'est une invention du bon Dieu pour le pauvre ouvrier des Flandres. Maintenant il y a du travail en abondance; les fabricants me confient leur ouvrage le plus avantageux; je gagne une jolie somme à mon métier. Voyez ma maisonnette, monsieur; n'est-elle pas propre et nette? et le bon Dieu en soit béni, ces enfants ne manquent de rien non plus: si seulement ils voulaient, je les ferais gros comme des blaireaux.

— Excellente femme que vous êtes, dit le jeune homme, comme vous devez être heureuse.

— Oui, oui, vous le voyez bien, monsieur, reprit Rosalie, avec contentement d'elle-même. Voyez ce petit vaurien-là, avec sa tête bouclée. Cela va le matin à l'école, cela apprend à lire et à écrire. Et ses deux sœurs et son petit frère, quand ils seront assez âgés, iront à leur tour à l'école, je ne le négligerai pas: dussé-je m'imposer quelques privations, mon pauvre frère pourra voir du haut du ciel que je remplis la promesse que je lui ai faite.

Le jeune homme paraissait profondément ému. Il ne disait rien, bien que la femme eût cessé de parler; mais

il la regardait d'un air d'attente, comme s'il voulait tirer de sa bouche de nouvelles paroles.

— Ils sont si beaux et si bons, mes enfants ! reprit Rosalie, avec un joyeux orgueil dans le regard. Ils dorment là, derrière la porte, dans la petite chambre au-dessus de la cave. Je ne veux pas les éveiller, un enfant doit dormir son soûl : il en grandit mieux et en gagne du sang plus rouge. Venez, monsieur, venez, je vais vous faire voir mes trois petits anges.

Daniel était tellement dominé par l'admiration du généreux amour de cette femme qu'il la suivit silencieusement.

A la porte de la chambre, Rosalie mit le doigt sur *la* bouche et murmura :

— Je vous en prie, monsieur, ne les éveillez pas, ils pourraient s'effrayer.

Et alors, ouvrant la porte avec une précaution infinie, elle lui montra, les yeux rayonnants d'une maternelle fierté, un propre et petit lit où trois enfants dormaient l'un à côté de l'autre ; sur les petits visages flottait un sourire indécis ; le soleil lançait un rayon oblique sur leur lit, et dorait leurs têtes blondes et bouclées ; ils étaient dans les bras les uns des autres comme s'ils s'étaient endormis avec des paroles d'amour sur leurs lèvres roses.

Ce spectacle alla au cœur du jeune homme, comme

si on lui avait permis de jeter un regard dans le ciel : il tremblait d'émotion, et des larmes d'admiration jaillirent sur ses joues.

Par un mouvement auquel sa volonté semblait ne pas avoir de part, il tira une brillante bourse de sa poche et la déposa silencieusement sur le lit aux pieds des enfants ; mais la femme prit le riche objet et avec des témoignages de reconnaissance voulut le lui faire reprendre.

Daniel sortit de la chambre et voulut quitter la chaumière ; la femme le suivit en renouvelant ses efforts.

— Ah ! je vous en supplie, dit le jeune homme, permettez-moi de vous aider dans votre œuvre d'amour. C'est moi qui suis reconnaissant envers vous. Adieu, adieu, que Dieu vous bénisse, femme !

A ces mots, Daniel ému se précipita hors de la maisonnette de Jean le tisserand, et courut pendant quelques instants dans un sentier, sans conscience du lieu où il se trouvait.

Il s'arrêta enfin, se frotta les yeux et regarda avec une étrange expression la larme qui brillait sur sa main.

— J'ai pleuré, murmura-t-il. C'est bien une larme qui brille à mes doigts. Il y a donc encore de la simplicité dans mon cœur ? Tout sentiment n'est donc pas mort en moi ? Ah ! j'ai cru à la générosité, à l'amour, au sacrifice de cette femme !

Après un instant de réflexion il reprit :

— Et pourquoi pas ! de l'intérêt personnel ? Quel intérêt pourrait l'engager à remplir une pareille tâche ? Elle est belle, forte, courageuse ; elle peut encore inspirer de l'amour, avoir une famille à elle... Mais non, elle verse sa sueur pour les pauvres orphelins. Elle renonce à tout pour abriter de son amour les malheureux enfants de son frère. Oh ! ce n'est qu'une paysanne, un être bien humble sur la terre... et cependant elle est l'image de la plus sublime abnégation de soi-même !... Et cependant, qui sait ? les ressorts et les mobiles de nos actions sont souvent si profondément cachés... Arrière, doute maudit !

Sous le coup de douloureux mouvements de l'âme, il poursuivit son chemin, se passant la main sur le front, murmurant en lui-même, haussant les épaules, et paraissant lutter contre une idée qui l'attristait. Au bout de quelque temps son âme s'apaisa ; une expression calme et rêveuse flotta sur son visage et ses yeux brillèrent de nouveau d'une sorte de joie naïve.

Il avait presque atteint le fond de la vallée et vit, à une couple de portées d'arbalète de lui, une chapelle et à côté une grande croix au pied de laquelle une jeune paysanne priait, la tête baissée.

— La croix plantée par ma mère ! murmura-t-il. Combien de fois ai-je sur ce banc envoyé mes inno-

centes prières au ciel ! Comme la paysanne que voilà épanche en silence ses vœux ou ses actions de grâces devant l'image du Sauveur ; j'y priais, les mains jointes, pour les âmes de mes parents. Ah ! je sais encore combien, chaque fois que je me levais de ce banc, mon cœur battait d'espoir et de confiance ! Maintenant je vois trop bien que l'image a été mutilée ; cette sombre couleur rouge est tout à fait contre nature ; et quelle barbe et quels yeux impossibles on y a peints ! Pour l'homme raffiné la forme doit s'accorder avec le but... pour ces innocents campagnards, l'intention suffit... N'en sera-t-il pas de même devant Dieu ?

Il vit la paysanne qui priait, la tête baissée devant la croix, se lever et essuyer les larmes de ses yeux. C'était une jeune fille, dont le visage florissant et les traits doux, ne parurent pas tout à fait étrangers à Daniel. Au moins fit-il un effort pour se rappeler les souvenirs qui pouvaient les lui faire reconnaître.

Comme la jeune fille suivait le sentier où il se trouvait, et devait, par conséquent, passer devant lui, elle ne tarda pas à se rapprocher ; elle le salua avec un muet respect, en baissant les yeux, pour ne pas laisser voir qu'elle avait pleuré.

Mais Daniel s'avança vers elle et lui dit en souriant avec affabilité :

— N'êtes-vous pas la petite Barbe ? Barbe, la petite

gardeuse de vaches du Wulfhof? O mon Dieu! comme cinq ou six ans changent les gens! Vous voilà une femme toute faite!

— Oui! monsieur Daniel, répondit la paysanne, je suis Barbe, votre servante.

— Eh! eh! s'écria le jeune homme, en s'abandonnant tout à fait à son sentiment, vous rappelez-vous encore comme j'aimais à aller avec vous dans la prairie? comme nous cuisions en cachette des pommes de terre sur un petit feu? Personne ne devait le savoir; mais nous étions bienheureux de notre gentille cuisine, n'est-ce pas?

— C'est une bonté de monsieur de se rappeler ces temps-là, dit Barbe d'une voix respectueuse. Nous étions enfants, monsieur; alors on ne sait pas bien la place qu'on occupe dans le monde. Maintenant vous êtes le maître de Vulfhof et Barbe est votre humble vachère.

— Oui! vous demeurez encore au Vulfhof? cela me fait plaisir. En vous voyant je me rappelle les plus belles années de ma vie. Dites donc, Barbe, vous avez pleuré, je crois? Vous n'avez pourtant pas de chagrin, n'est-ce pas?

— Pas de chagrin? répéta la jeune fille d'une voix sourde avec de nouvelles larmes dans les yeux. Pas de chagrin? On ne peut pas désirer la mort; mais si je pouvais mourir!...

— Pauvre Barbe ! dit Daniel d'un ton de pitié. Qu'est-ce qu'il y a ? dites-le moi ; je serai heureux si je puis vous venir en aide.

— Vous ne le pouvez pas, monsieur, répondit la jeune fille d'une voix découragée.

— Est-ce peut-être une affaire d'amour ? En effet, je me rappelle : il y avait quelque connaissance entre toi et mon domestique Josse ; mais il y a cinq ans de cela.

— Oui, oui, c'est Josse qui me rend malheureuse, dit Barbe d'une voix plaintive, mais il y a quelque chose là-dedans que vous ne connaissez pas, monsieur. Lorsqu'il allait partir pour Paris, nous nous sommes promis l'un à l'autre de nous marier aussitôt que vous reviendriez. Ce que Josse me dit alors, et comment il me supplia de lui rester fidèle, je ne le répéterai pas. Pendant cinq longues années je ne suis allée à aucune kermesse ; je suis toujours restée à la maison en mémoire de lui, et tous les jeudis, comme maintenant, je suis venue devant la croix prier Dieu de le garder de tout mal. Je n'ai pensé qu'à lui seul. J'ai épargné et amassé ainsi une assez belle somme ; mon oncle veut venir à notre aide, louer pour nous une petite ferme sous Sweveghem et nous mettre en ménage. J'étais si heureuse, lorsque j'ai appris que vous alliez revenir, monsieur ; je rêvais nuit et jour de ma ferme, et il me

semblait que j'aurais pu travailler pour vingt ; je voyais devant mes yeux des vaches grasses, des champs verts, la bénédiction de Dieu, et le bonheur enfin dans ma petite ferme, et, au milieu de tout cela, Josse.

Elle se mit à pleurer tout haut et porta son tablier à ses yeux pour essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

Daniel, ému à la vue de la sincère douleur de la jeune fille, lui prit la main et dit :

— Calmez-vous, Barbe ; dites-moi la cause de votre chagrin : peut-être pourrai-je faire quelque chose pour vous aider.

— Ah ! vous êtes bien bon, monsieur, dit la paysanne en soupirant, de vouloir bien avoir pitié d'une vachère ! Pensez un peu, j'ai attendu cinq ans... et lorsque je cours au-devant de lui, dans la pensée qu'il va me revoir avec des larmes,... voilà qu'il se met à se moquer de moi, à m'appeler sotte paysanne, et à crier qu'il ne se mariera jamais ! Oui, il a osé dire qu'à Paris il n'avait pas pensé une seule fois à moi ! ainsi sont les hommes ; ils partent, ils s'amusent, ils vivent bien, et, quand ils reviennent, ils ont oublié ceux qu'ils ont laissés la tristesse dans le cœur, et, pour toute récompense, ils ne leur rapportent que l'insensibilité et la moquerie !

Daniel parut embarrassé, ou honteux, des paroles de la jeune paysanne, comme s'il eût été le coupable

qu'elle accusait. Peut-être une réflexion relative à sa propre situation lui passait-elle par l'esprit; peut-être reconnaissait-il entre Barbe et certaine autre jeune fille une ressemblance qui témoignait contre lui.

Quoi qu'il en fût, il chassa cette pensée de son esprit et dit avec une douce affabilité :

— Retournez consolée à la maison, Barbe. Je ramènerai Josse à de meilleurs sentiments, rien n'est perdu.

— Non, monsieur, c'est inutile, répondit la jeune fille, je n'en veux plus.

— Pourquoi, s'il veut tenir sa promesse?

— Non, non, ce n'est plus le Josse que j'ai aimé pour mon malheur. Il était bon, simple, pieux; maintenant il est fier, il boit, il jure et il ose se moquer des choses qu'un chrétien doit respecter. Non, je n'en veux plus!

— Ce n'est pas tout à fait comme vous le dites, Barbe, dit le jeune homme d'un ton de douce plaisanterie. Vous avez prié trop ardemment au pied de la croix. Je sais bien ce que vous demandiez à Dieu.

— Peut-être, monsieur, répondit la jeune fille. Je ne veux plus de Josse pour mon mari; mais le véritable amour ne s'éteint pas en un jour. J'étais venue ici prier Dieu pour Josse, et le supplier de ne pas permettre que l'âme de celui que j'ai aimé soit perdue. Je vous remercie mille fois de votre bonté; mon chagrin se passera et se dissipera peu à peu.

En disant ces mots la paysanne affligée reprit le sentier et s'éloigna de Daniel.

— Mais Barbe, lui cria celui-ci, si Josse revenait à vous? s'il promettait d'être brave et bon et de vous aimer loyalement.

La jeune fille s'arrêta, leva les yeux au ciel, et répondit avec un profond soupir :

— Ah ! il me semble que je pourrais encore tout lui pardonner !

Et, sans prendre garde davantage aux encourageantes paroles du jeune homme, et, sans doute honteuse de l'aveu qu'elle lui avait fait, elle poursuivit son chemin d'un pas rapide.

Daniel la suivit un instant des yeux et murmura en lui-même :

— Pure image de l'amour désintéressé ! l'aimer cinq ans ! avoir vécu dans la solitude, esclave d'un sentiment ; se voir trompée, raillée, insultée ; et prier pour l'infidèle qui lui a déchiré le cœur? être déjà prête à tout pardonner à la première bonne parole. Quel trésor d'attachement renferme le cœur de cette naïve paysanne ! Nous, hommes du grand monde, qui nous estimons doués de sentiments délicats et raffinés, de science, de sens de la poésie, comme nous sommes impuissants en comparaison de cette innocente enfant des champs ! serait-ce peut-être que le vide se fait dans

notre âme, à mesure que notre tête se remplit? mais pourquoi toujours raisonner, demander, examiner? Depuis une heure il coule du baume sur mon cœur; à tort ou à raison, j'ai cru un instant au bien. Si c'est une illusion, pourquoi la repousser puisqu'elle agit sur moi comme une consolante visite?

Il fut tout à coup tiré de sa préoccupation par une voix qui, de loin, l'appelait par son nom. C'était son ami Gombert qui se hâta de le joindre et murmura d'un ton à demi-mécontent.

— Ah! çà, je croyais que tu t'étais enfui seul à Paris! Depuis une demi-heure, je suis à ta recherche. As-tu bien dormi, Daniel? Quant à moi, je n'ai pour ainsi dire pu fermer l'œil de toute la nuit. Je crois que le vieux coquin a voulu se venger: j'ai entendu des vaches beugler, des cochons grogner et des chevaux frapper du pied, comme si j'eusse été couché au milieu d'une écurie... Mais, tu n'écoutes pas, je crois? Pour l'amour de Dieu, sois un peu plus homme aujourd'hui. Sur ma parole, si tu continues ainsi, tu rentreras en enfance ou tu deviendras fou!

— Non, non, je me sens parfaitement bien, répondit le jeune homme; je ne donnerais ma promenade du matin pour rien au monde.

— Comment! qu'est-ce? dit Gombert en le regardant dans les yeux et en riant. J'ai rencontré là une

petite paysanne. Lorsque je lui demandai si elle ne t'avait pas vu, elle me regarda bouche béante et les yeux effarés, et se sauva de moi comme si j'allais la dévorer ? Elle avait pleuré, pourquoi ?

— Cesse ces plaisanteries, dit Daniel. Voyons, promenons-nous un peu ; je te raconterai, chemin faisant, ce qui a ranimé mon âme comme par une force magique et rempli mon cœur d'un doux contentement.

— Mais je venais te prendre pour recevoir les comptes de l'intendant ; pour la forme, naturellement : c'est moi qui les recevrai et les examinerai.

— Cela ne presse pas ; nous reviendrons là, par derrière, au Wulfhof.

Tout en marchant, le jeune homme commença à raconter à Gombert sa visite à la maisonnette de Jean le tisserand et à peindre et à vanter, l'émotion dans la voix, le noble courage de la pauvre femme.

Son compagnon avait, de temps en temps, fait entendre un incrédule : — Ah bah ! ou lâché un plaisanterie. Son penchant à railler parut encore grandir quand Daniel lui raconta son aventure avec la jeune paysanne, en peignant, sous de sombres couleurs, la cruauté de son domestique Josse.

A la fin de son récit le jeune homme dit :

— Il est possible, Gombert, que les vertus désintéressées et les sentiments purs ne se rencontrent que

chez les gens simples et naïfs ; mais il suffit qu'ils existent quelque part pour consoler l'homme et lui permettre d'espérer. Tu ris ? Doutes-tu donc de la loyale sincérité de ces pauvres gens innocents ?

— Tu en doutes toi-même, dit Gombert d'un ton railleur.

— Pourquoi me tromperaient-ils ?

— Peut-être était-ce en effet leur secrète intention ; mais, en tout cas, ils se trompent eux-mêmes.

— Et la preuve ?

— Tu dois être aveugle, Daniel, pour ne pas le comprendre. La femme qui tissait à la place de son frère, *elle* était servante chez un fermier ; elle devait obéir comme une esclave et travailler du matin au soir pour un morceau de pain amer. Arrive un accident, elle y voit le moyen d'entrer, comme maîtresse, dans une maisonnette où tout est prêt et qui lui offre, porte ouverte, la liberté et l'indépendance. Pourquoi refuserait-elle ? Travailler ? N'a-t-elle pas travaillé toute sa vie ; et que ce soit au bénéfice d'un fermier ou de ses neveux, cela ne revient-il pas au même ? ne gagne-t-elle pas au change la qualité de maîtresse et l'indépendance ?

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi, murmura Daniel. Si je me suis trompé, laisse-moi ma consolante erreur !

— Encore plus beau! maintenant tu voudrais être aveugle pour ne plus voir la lumière. Il est peut-être triste de ne pouvoir trouver le monde enchanté qu'on a rêvé dans ses années d'enfance; cependant, si on ne pouvait le rencontrer que chez les paysans, des rustres grossiers et des vachères, elle perdrait, j'imagine, bientôt le faux lustre dont la décore notre imagination. Allons, allons, il serait par trop étrange que le bon ne pût exister que là où habitent la stupidité et l'ignorance.

Daniel hocha la tête avec un triste doute; et, soit qu'il ne sût rien répondre aux vives raisons de son ami, soit qu'il fût courbé sous le découragement, *il ne* dit pas un mot.

— Et la jeune fille aux joues rouges? reprit Gombert. Cette question est plus simple encore. Toutes les jeunes filles veulent se marier; c'est un désir qui dure jusqu'à ce qu'il soit satisfait, dussent-elles attendre jusqu'à *ce* que leurs cheveux grisonnent sur leur tête. La vachère a cru que son vœu de cinq ans allait se réaliser; elle pleure parce qu'elle s'est trompée et qu'elle devra attendre de nouveau, Dieu sait combien de temps. Qu'elle aime notre domestique roux et stupide, cela n'a rien d'étonnant: les femmes ont une prédilection particulière pour les hommes imbéciles et faibles. C'est par un secret égoïsme, dont elles-mêmes n'ont souvent

pas conscience, mais qui parle dans leur cœur humain. Rien ne flatte plus la vanité des femmes que de pouvoir régner sur un homme. La vachère n'est pas si sotte, et elle a senti, dans ce sens, qu'elle ne pouvait avoir de meilleur mari que Josse; et elle l'a aimé parce que l'amour était tout à son avantage... Pourquoi soupirer, Daniel? Que te fait la vachère et sa déception?

— Ne parlons plus de ces choses! dit Daniel du ton d'un douloureux découragement. Je ne sais, Gombert, mais il me semble que ta parole me verse du poison dans l'âme; et tu ne pourrais assurément mieux remplir ta mission quand même tu serais le démon du désenchantement lui-même.

— Ah! ah! dit Gombert en riant, c'est là une amicale comparaison. J'aime cependant mieux te voir faire de l'esprit à mes dépens que livré à une attaque de *nerfs*. Le désires-tu, Daniel? Par condescendance pour *toi*, je me laisserai aussi tromper par chaque apparence. Mais cela m'ennuierait cependant de devoir courber volontairement la tête sous l'erreur, comme si j'étais trop lâche pour regarder en face la vérité de la vie.

Gombert devait exercer une domination sans bornes sur l'esprit de Daniel; car, sous l'influence de ses paroles, il s'était fait un revirement complet dans l'expression du visage du jeune homme et dans toute son attitude. Ses yeux étaient devenus ternes et sans éclat,

sur ses lèvres grimaçait le ricanement ironique du désespoir, sa tête était penchée sur sa poitrine, et, de temps en temps, un mystérieux frisson parcourait ses membres.

Son ami jeta sur lui un regard d'espion et dit :

— Pauvre philosophe, qui assure chercher la réalité et la vérité et qui tremble au moindre rayon qui essaye d'éclairer la nuit de ses illusions !... Il me semble que tu commences de nouveau à te tordre les bras et à avoir des frissons. Parlons d'autres choses. J'ai vu tout à l'heure l'intendant. Ses livres sont prêts, et il nous attend pour nous exposer ses comptes. Vois à ne pas me contrarier dans mes efforts par une sensibilité *mal* placée. Il va de soi que le vieil avare tiendra les deux mains sur le sac. Laisse-moi faire, je le forcerai bien à la loyauté ; il croit nous tromper, mais il a compté sans son hôte. J'ai jeté un regard aux alentours et me suis fait montrer les propriétés par Josse du haut du balcon. Sois certain, Daniel, que le tout pris ensemble doit valoir quatre ou cinq cent mille francs. Quand les lettres de change que nous avons signées à Paris seront payées, il nous restera encore deux cent cinquante à trois cent mille francs ; avec cela nous pourrons reprendre sans souci notre ancien train de vie. J'ai un projet en tête. Si nous cherchions à fonder une maison de banque ? C'est un commerce dans lequel je n'étais pas inexpéri !

menté autrefois. Je serais le directeur, nous pourrions en même temps jouer dans les fonds. Il y en a de bien plus sots que nous qui ont trouvé à la Bourse une mine d'or; et ce ne serait assurément pas un miracle si nos trois cent mille francs se multipliaient jusqu'à quelques millions...

Il était évident que Daniel n'avait pas prêté la moindre attention aux paroles de son ami. Dans une sorte d'inconscience, le jeune homme avançait, et ne semblait pas même remarquer que Gombert avait cessé de parler.

Celui-ci tint un instant en silence sur lui un regard inquisiteur, lui frappa sur l'épaule avec violence, et dit en plaisantant :

— Quel rêve enchanteur, n'est-ce pas, qui te ravit au troisième ciel? Comme tu me regardes, bouche béante. Tu ressembles à un homme qui s'éveille en sursaut d'un profond sommeil. Et, cependant, je parie que je sais à qui ou à quoi tu penses.

— Impossible, murmura Daniel.

— Impossible? Ah! ah! tu penses à Céleste!

Le rouge de l'embarras colora le front de Daniel, et il resta muet comme un accusé qu'on a contraint à l'aveu d'un crime.

Gombert parut accueillir cette révélation avec un sentiment de dépit et de colère; mais il comprima son

émotion, s'approcha plus près de son ami et dit en marchant avec un calme remarquable dans la voix :

— En effet, Daniel, cette Céleste n'est pas laide, elle a de beaux yeux bleus et un front qu'on dirait taillé dans l'albâtre. C'est dommage que l'ensemble de ses traits soit immobile comme le visage d'un spectre et que cela fasse présumer que son cœur doit être froid et insensible comme un bloc de glace. Je ne voudrais pas me voir condamné à passer ma vie avec une telle statue de marbre.

Un soupir étouffé échappa au jeune homme. Son ami sourit mystérieusement et reprit :

— Il paraît que mes paroles t'attristent, Daniel? Il est si doux de croire qu'on est aimé, n'est-ce pas, même quand on ne sent pas d'amour réciproque? Pauvre rêveur, ne vois-tu pas que cet amour n'est qu'un piége que l'intendant a tendu sous tes pas? Une duperie toute fondée sur l'égoïsme?

— Gombert, Gombert, tu calomnies! s'écria le jeune homme. Je n'aime pas Céleste, mais je rends hommage à la loyauté, à la naïveté, au désintéressement de son penchant pour moi.

— Soit, Daniel, tu es bien heureux que Dieu ait permis un miracle en ta faveur, et ait créé pour toi une femme qui ne soit pas comme les autres, une fille de notre égoïste mère Ève. Et cette précieuse perle serait

perdue dans ce désert ? Allons, allons, élève ton esprit au-dessus de ce puéril espoir. Si tu n'avais que tes qualités personnelles, assurément une demoiselle Céleste n'aurait pas gardé pendant cinq ans son cœur à ton service. La femme voit plus profondément que nous, et, quelque innocente et ignorante qu'elle soit en apparence, elle soupçonne avec une merveilleuse clarté, ce qui peut blesser son orgueil ou son intérêt. Mademoiselle Céleste a par conséquent su ou pressenti pourquoi tu l'as presque oubliée à Paris. Elle se comporte cependant comme si elle te croyait incapable du moindre faux pas. Les raisons de sa conduite en cette affaire sont très-faciles à deviner, tu es d'une vieille et noble race : cela flatte son ambition. Pour une contrée aussi écartée tu es riche et elle te croit plus riche encore : cela aiguillonne son avidité. Elle s'ennuie de cette solitaire vie de fille, et elle pense que toi, qui es habitué à fréquenter le grand monde, tu lui donneras occasion d'échapper à ce désert ; cela flatte son goût des plaisirs. Et l'amour décrit dans ses lettres par le vieux renard avec tant d'efforts pour le faire atteindre à la poésie et avec tant d'astuce, qu'est-il autre chose qu'un intérêt personnel habilement déguisé ? Si tu penses autrement, convaincs-moi que j'ai tort : la vérité doit être facile à prouver.

— Tout, tout en ce monde est intérêt personnel,

murmura Daniel avec désespoir. Que m'importe que l'affection de Céleste soit désintéressée ou non ? Et pourquoi me dis-tu de telles choses ? Ton impitoyable raison n'est pas nécessaire pour étouffer dans mon cœur la dernière étincelle de confiance. C'est fait depuis longtemps; je n'ai plus de foi en l'homme... Cet entretien doit cependant finir, Gombert ; et si tu ne veux pas me convaincre que tu trouves un cruel plaisir à me tourmenter, ne me parle plus jamais de Céleste. Viens, gagnons vite la maison ; je me sens très-las d'esprit et de corps. Dieu sait ce qui m'attend encore là-bas! Quel jour ! Ah ! s'il pouvait être le dernier ! Viens ! viens !

Il hâta le pas tellement que son ami pouvait à peine le suivre.

Gombert le suivait avec un triomphant sourire d'ironie sur le visage. Tous deux disparurent dans le chemin creux qui monte vers le Wulfhof.

V

LA REDDITION DES COMPTES

Dans une chambre du Wulfhof, M. Willibald était assis devant un secrétaire à pupitre saillant. A côté de lui, sur une table, gisaient de grands livres entassés les uns sur les autres ; toutes les chaises étaient chargées de liasses de papiers et de feuilles détachées : le parquet de la chambre lui-même en était en partie couvert.

Au-dessus du secrétaire étaient suspendus quelques fusils et pistolets au milieu de toutes sortes de pièces d'attirail de chasse. Deux portraits ornaient les murailles vis-à-vis l'un de l'autre. L'un était un portrait de femme au visage calme et doux, l'autre représentait un homme dont les traits étaient visiblement flétris et amaigris par le chagrin.

Le coude appuyé sur le pupitre, le vieillard était assis plongé dans ses pensées. Il secouait parfois la tête avec une triste expression de doute, et remuait les lèvres sans que cependant aucun son sortît de sa bouche. Seulement, de temps en temps, sa poitrine se gon-

flait, pour se rétrécir ensuite par l'expiration d'un profond soupir.

Les portraits tenaient leurs yeux fixes dirigés sur lui et semblaient l'interroger. Soit que l'intendant rêveur sentît la mystérieuse influence de ce regard, ou qu'une nouvelle pensée passât dans son esprit, il leva lentement la tête et contempla les deux portraits pendant quelques instants. Peu à peu, cette vue l'émut de plus en plus jusqu'à ce qu'en poussant un cri d'anxiété, il laissât tomber sa tête sur la main et murmura en frissonnant :

— Ils me demandent ce que j'ai fait de leur enfant! Et moi, hélas! je ne puis, je n'ose leur répondre.

Après cette plainte, ce vieillard ému resta longtemps silencieux et immobile, les yeux fixés sur le parquet. Cependant, son visage se resséréna par degrés; une sorte de sourire plein d'espoir flotta même sur ses lèvres, et il murmura :

— Qu'est-ce donc qui m'inquiète ainsi? Pourquoi trembler devant un mal incertain? Mon esprit attristé se crée des fantômes, peut-être... La parole de Daniel, le ton de sa voix, n'est-il pas aussi affectueux qu'autrefois? N'ai-je pas vu son âme aimante me sourire du fond de ses yeux? C'est inconcevable! Me laisser insulter en sa présence, me laisser accuser de fausseté et de tromperie! Et nommer son ami celui qui jette ainsi la

calomnie sur mes cheveux blancs ! Mais Daniel est malade ; il est plus digne de pitié que de blâme... Ah ! si le ver du froid égoïsme, de l'orgueil, du doute, avait jamais trouvé le chemin de son cœur ? Ce même ver qui jadis a déchiré mon cœur ! Non, non, comment alors le regard de Céleste pourrait-il l'émouvoir jusqu'au fond du cœur ? Sa maladie semble au contraire la conséquence d'une surexcitation de la sensibilité. Que dois-je craindre ? Que dois-je espérer ? Gombert ne serait-il pas le démon qui assiége l'âme de Daniel ? Les explications que Josse m'a données me le font croire. Peut-être le mal de Daniel n'est-il pas autre chose que le chagrin de savoir sa fortune si diminuée ? Si je lui donnais l'héritage de ma sœur ! cela l'arracherait peut-être au désespoir qui l'accable... Non, il ne faut pas briser cette dernière planche de salut ! S'il retourne à Paris avec son ami, il dépensera tout ce qui lui appartient. Si c'est une fatalité et qu'elle doive s'accomplir, eh bien, il trouvera toujours ici un cœur pour l'aimer et un petit trésor pour le sauver de la détresse et de l'humiliation. Je dois parler à Daniel seul, lui ouvrir les yeux sur son dangereux ami ; mais ce Gombert ne l'a pas quitté hier un instant. Puissé-je être plus heureux aujourd'hui ! J'entends leurs pas en bas. Au compte maintenant, quel nouvel outrage me réserve cet impudent étranger ? Outrage, calomnie, que m'im-

porte! Mais mon pauvre malheureux Daniel, que Dieu le protége!

Le domestique Josse frappa à la porte, et dit après qu'on lui eût ouvert, que M. Daniel attendait l'intendant pour la reddition des comptes.

Le vieillard chargea les grands livres sur les bras du domestique, et descendit l'escalier avec lui.

Willibald entra dans la salle en saluant. Il dirigea d'abord les yeux sur Daniel avec un éclair de joie mêlée de tristesse; mais, lorsqu'il vit Gombert s'avancer, il releva la tête et regarda l'étranger avec une expression froide et hautaine.

Josse, haletant de fatigue, déposa le tas de livres sur la table et quitta la salle.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela? s'écria Gombert étonné. Vous n'espérez pas que nous allons examiner tous ces livres, n'est-ce pas? il faudrait plus d'une semaine.

— Ce sont les comptes de mon administration, répondit Willibald. Dans le registre au-dessus sont inscrites les dépenses pour l'entretien et l'amélioration des bâtiments; le second renferme les dépenses pour le ménage et la nourriture des domestiques et ouvriers. Ceci est le livre des recettes et des dépenses relatives à la culture des terres et à la vente des fruits. De ces deux lourds registres, l'un est mon Journal, où toutes

les dépenses et les recettes, sans exception, sont inscrites au moment même où elles ont lieu ; le second est le Grand-Livre, où les dépenses et les recettes sont réunies, et où, à la fin de chaque année, la clôture du compte général est faite. J'ai au moins trois fois autant de livres encore, qui se rapportent aux premières années de mon administration. J'irai les chercher, si vous le désirez. Mais, dans ces derniers registres, vous trouverez le résumé et la conclusion de tout.

En murmurant quelques paroles de dépit, Gomber avait pris le livre supérieur et l'avait ouvert sur la table. Daniel s'était levé et s'était approché de son ami.

— Parbleu ! s'écria Gombert, voilà une bonne manière de faire les comptes où le diable lui-même ne verrait pas clair ! Quatre livres de clous de grenier à *vingt-cinq* centimes, *un* franc ; *six* livres de couleur verte à *quatre-vingt quinze centimes;* une brosse... Si nous devions chercher ainsi la justification d'une dépense de cent mille francs, il y aurait moyen d'y passer six mois !

— C'est possible, répondit le vieux Willibald très-froidement ; mais, puisque monsieur a l'expérience de semblables affaires, ce ne sera pas la première fois qu'il aura reconnu que ce n'est pas dans ces annotations particulières qu'on peut trouver la conclusion des comptes. Voilà le Grand-Livre.

Gombert ouvrait le registre indiqué et resta longtemps à en contempler les pages.

— En effet, cela devient plus clair, dit-il. Je trouve ici consignées des sommes beaucoup plus fortes ; mais qui dit que cela a été réellement dépensé ?

L'intendant frissonna, et le rouge de la colère lui monta au front. Il ne répondit pas à la question de Gombert, mais le regarda dans les yeux avec une expression de fierté blessée.

— Vous pouvez le prendre comme vous voulez, dit Gombert. Je le répète : tout cela est bel et bon et les livres sont écrits avec soin ; mais qui me dit que ces sommes sont vraiment dépensées ?

— Ainsi, monsieur, s'écria Willibald avec un sourire amer, vous osez me croire capable de falsification ? C'est un outrage que je ne supporterais pas si mon respect et mon attachement pour une autre personne ne me retenaient.

— Quel ton prenez-vous là ? dit Gombert d'un ton railleur. Êtes-vous peut-être plus qu'un domestique ?

Le vieux Willibald eut peine à contenir son indignation ; il tremblait visiblement, et des larmes jaillirent sur ses joues.

A cette vue, Daniel courut à lui, le prit par la main, et, tendant le poing vers Gombert, il s'écria :

— Ah ! c'en est trop ! Non, non, je ne laisserai pas

insulter le vieil ami de mon père. Gombert, respecte ses cheveux gris ou je fais jeter ces livres au feu et ne veux plus entendre parler de compte. Ne ris pas, pour l'amour de Dieu, ne raille pas. Ce que tu fais est une odieuse méchanceté !

Le visage de Daniel était pâle comme celui d'un mort et il vacillait sur ses jambes sous le poids de l'émotion violente qui l'accablait.

— Merci, merci, Daniel, murmura l'intendant ému, avec de nouvelles larmes dans les yeux, larmes de joie et de doux bonheur.

— Je ne comprends plus ce qui arrive, murmura Gombert, avec une véritable surprise et un remarquable sang-froid. Si nous devons accepter sans examen ce que les livres disent, alors, je vous demande à quoi les livres servent? En tous cas, puisque mon ami *Daniel* se montre si tendre à votre égard, il vaut mieux, monsieur l'intendant, que nous mettions fin à cette scène ridicule. Je vous dis adieu à tous deux, et vais faire mes malles. Imbécile que je suis! Venir de si loin pour être ici victime de la duplicité et de la lâcheté.

Ces mots effrayèrent Daniel, d'autant plus qu'il vit son ami se diriger vers la porte. Il se plaça devant lui, le ramena par la main dans la salle, et dit du ton du commandement :

— Allons, Gombert, il faut être indulgent. Je faciliterai l'affaire. Aie un peu de respect pour un vieillard.

Gombert se laissa conduire à la table en grommelant, il y avait cependant une grimace ironique sur ses lèvres comme si ce qui se passait lui faisait pitié.

— Monsieur Willibald, dit le jeune homme, nous ne pouvons rien comprendre à ces livres de comptes, sans votre secours; le temps nous manque pour un examen approfondi. Ayez la bonté de nous apprendre ce que nous désirons savoir. Vous m'obligerez, et je vous en serai reconnaissant, Willibald.

La voix suppliante de Daniel dut faire une profonde impression sur le vieillard, car, sur son visage parut un calme sourire qui témoignait que tout ressentiment avait disparu de son cœur.

— Pour vous, Daniel, dit-il, je veux tout faire, tout supporter, répondit-il.

Et, se tournant vers Gombert, il dit avec une certaine affabilité :

— Eh bien, monsieur, puisque Daniel le désire, oublions les paroles désagréables échangées entre nous. J'apporterai ici les quittances de toutes les dépenses; il y en a cependant assez pour couvrir toute cette table.

— Non, non, les quittances ne sont pas nécessaires, dit Daniel en l'interrompant.

— Soit! Je ferai seulement chercher plus tard celles qui auraient trait à des dépenses au sujet desquelles M. Gombert voudrait un supplément de certitude. Veuillez m'écouter, je veux, en peu de mots, vous faire connaître l'état de vos affaires et suis prêt, à la moindre question, à vous donner les explications les plus précises. Permettez-moi de m'asseoir, je parlerai plus facilement.

Les autres suivirent son exemple, et, quand tous trois furent assis à la table, l'intendant dit, tandis qu'il ouvrait le Grand-Livre et y prenait quelques papiers :

— Du temps où vos parents vivaient encore, Daniel, votre maison avait, en effet, le renom d'être passablement riche, on estimait alors la fortune de votre père, comme vous le disiez hier, à environ un demi-million, mais c'était à tort, soyez-en sûr. Les causes de cette surestimation étaient l'inépuisable bienfaisance de votre mère et la circonstance particulière que la plus grande partie de la fortune de votre père consistait en rentes sur l'État et en actions dans des entreprises industrielles. On fonda, à cette époque, à Anvers quelques sociétés d'assurances contre les sinistres de mer. Ces entreprises donnèrent d'abord des bénéfices si surprenants, que les capitaux s'offrirent à l'envi pour y prendre part, et qu'on augmenta encore le nombre de

ces sociétés. Votre père se laissa séduire par l'espoir d'un intérêt triple, et s'engagea vis-à-vis de ces sociétés pour une somme qui dépassait la valeur de sa fortune mobilière. Il arriva alors une saison qui causa un grand nombre de sinistres maritimes importants. Les sociétés dont votre père était actionnaire, perdirent non-seulement leurs fonds de réserve, mais aussi le montant total des capitaux souscrits. Beaucoup de bruits étranges couraient sur la façon dont ces entreprises avaient été administrées. Quoi qu'il en fût, votre père perdit la plus grande partie de sa fortune. Ce coup le frappa si profondément que depuis lors il commença à languir, et, courbé sous le poids d'un chagrin *qui le* rongeait sourdement, marcha d'un pas rapide vers une mort prématurée. Je vous donne ces explications pénibles pour vous et pour moi, Daniel, pour vous faire comprendre comment il se fait que ceux-là se trompent qui croient qu'à sa mort la fortune de votre père était encore ce qu'elle avait été auparavant.

Daniel écoutait, immobile et avec une grande attention, les paroles de l'intendant, peut-être plutôt parce qu'il lui parlait de ses parents morts, que par le désir de connaître le véritable état de sa fortune.

Les explications du vieillard produisirent une impression plus forte sur Gombert. Il s'agitait sur son siége et secouait la tête d'un air de doute; sur son

visage il y avait une expression de mécontentement et aussi de crainte. La pensée que lui-même avait pu se tromper, commençait à l'inquiéter sérieusement.

— Maintenant que je vous ai donné ces explications préliminaires, reprit l'intendant d'un ton franc et sûr de lui, qui inspirait le respect, maintenant, je vais vous faire connaître en peu de mots, Daniel, l'état présent de votre fortune. Voici une feuille sur laquelle le calcul est fait avec la plus grande précision; mais, pour être plus clair, je négligerai les sommes inégales dans mon exposé ; elles se retrouveront, en tout cas, dans le compte exact. Veuillez m'écouter avec attention, messieurs. Après la mort de M. de Hoogeland, ses biens-fonds furent estimés par des hommes experts dans la matière, à cent trente-cinq mille francs.

— Comment? vous vous trompez, monsieur Willibald? balbutia Daniel.

— Comment? seulement cent trente-cinq mille francs! s'écria Gombert effrayé.

— C'est comme je vous le dis, répliqua le vieillard. L'original de la pièce qui constate l'estimation est devant vous avec la valeur de chaque parcelle de terrain et des bâtiments.

— Ah! ah! dit Gombert avec un rire convulsif, si on en déduit les sommes que nous avons reçues à Paris, il ne resterait donc que quinze mille francs? Pas même

de quoi vivre misérablement pendant trois mois! Assurément, vous voulez vous moquer de nous!

— Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas possible! s'écria Daniel, comme pétrifié de ce résultat.

— Vous jugez trop vite, messieurs; je vous prie de me laisser continuer, reprit l'intendant; les affaires ne sont pas dans un si mauvais état que vous le croyez.

— Et l'argent, et les actions industrielles qu'on a trouvés dans la maison mortuaire? dit vivement Gombert en l'interrompant.

— On n'a pas trouvé d'actions ni de papiers de valeur, par la raison bien simple, qu'il n'y en avait plus, répondit Willibald. Quant au peu d'argent comptant, il fut à peine suffisant pour payer les frais de sépulture et les services de l'église. Ne soyez pas impatients, messieurs, et écoutez-moi avec calme. Durant mon administration, j'ai pu épargner des sommes assez considérables; et, selon l'occasion, j'ai acheté çà et là des pièces de terre autour de Wulfhof. La valeur des terrains dont j'ai accru, de cette manière, la propriété de M. Daniel s'élève à quatre-vingt-trois mille francs. Le total des biens-fonds représente donc à l'heure qu'il est environ deux cent dix-huit mille francs, et en y ajoutant les biens mobiliers, les meubles meublants, le bétail, le matériel agricole, etc., de la valeur de quinze mille francs, nous arrivons au chiffre de deux

cent trente-trois mille francs. Soustrayez de cette somme les cent vingt mille francs que madame van Everdael a prêtés en hypothèque sur le Wulfhof, et vous reconnaîtrez que le résultat définitif, c'est-à-dire la fortune présente de M. Daniel, s'élève à cent trente mille francs, quelque chose de plus ou de moins.

Le jeune homme baissa les yeux et murmura quelques paroles inintelligibles.

Gombert, surpris et écrasé par l'annonce du chiffre fatal, resta un instant absorbé dans d'amères pensées; mais il releva bientôt la tête et, croisant les bras sur la poitrine, il regarda l'intendant fixement dans les yeux comme s'il voulait, par l'impudence de son regard, l'accuser de fausseté et de tromperie.

Le vieillard supporta cette muette interrogation avec un calme fier qui embarrassa Gombert lui-même et le força de baisser les yeux. Blessé dans son orgueil, il s'élança de son siége et dit avec un sourire amer :

— Nous verrons si les comptes au sujet des dépenses et des recettes sont bien comme vous le dites, j'examinerai aujourd'hui les livres à mon aise. En tout cas, je sais, monsieur l'intendant, sous quelle pierre gît l'anguille. C'est dans l'estimation des immeubles que nous retrouverons ce qui manque. A moins qu'il n'y ait une déloyale coalition entre les enchérisseurs, la vente fera mieux connaître que ce chiffon de papier

la véritable valeur des biens. Combien de temps faut-il dans ce pays, monsieur l'intendant, pour pouvoir procéder à la vente publique d'immeubles?

— Comment? Que dites-vous? Une vente publique! s'écria l'intendant : vendre le Wulfhof, ô ciel!

Il regarda Daniel d'un air d'anxieuse interrogation; et, quand il eut reçu de la bouche du jeune homme la confirmation du projet redouté, il s'écria :

— Mais, Daniel, il n'est pas possible que vous ayez résolu un pareil acte. Le berceau de votre père et le vôtre ont reposé sur cette propriété. Tous les souvenirs de votre race, tous les souvenirs de votre enfance s'y rattachent. Aussi longtemps qu'elle reste votre propriété, quelque obérée qu'elle soit, elle peut être un refuge final pour vous, un lieu où vous trouverez la paix et le repos après les orages de la jeunesse. Vous le vendriez, vous le changeriez en une somme d'argent qui aurait disparu en peu de temps! O Daniel, songez à votre père, à votre mère! Songez au nom que vous portez, à l'avenir qui vous menace.

— Assez, assez de ce sermon! s'écria Gombert. Que signifient ces lamentations? On comprend, monsieur l'intendant, que vous ne perdiez pas volontiers votre place ici; mais ne vous appuyez donc pas sur des raisons ridicules. Si chacun devait conserver les biens de ses parents, il n'y aurait jamais de vente possible.

Et puis, voyez-vous, je pourrais vous demander qui vous donne le droit de parler à votre maître comme à un enfant insensé et en tutelle.

Un sourire amer crispa les lèvres du vieillard ; et ce fut avec une aigreur qui ne lui était pas habituelle qu'il répondit :

—Mon droit ? C'est mon attachement à la famille des Hoogeland, prouvé par vingt-sept années de sacrifices et de fidélité. L'action à laquelle vous poussez mon jeune maître m'attriste et m'effraye, comme si je voyais mon propre fils se précipiter à sa perte. Ah ! j'aime Daniel ; mon affection est désintéressée et pure. Plût à Dieu que tous ses conseillers pussent en dire autant !

— Cela n'est plus supportable, s'écria Gombert d'une voix tonnante en menaçant du poing. Si vous n'étiez pas un vieillard, un domestique, vous auriez à me rendre compte de votre impudence !

Et, se tournant furieux vers Daniel, il dit :

— Et toi, Daniel, tu laisses insulter ainsi ton ami par tes domestiques ? Tu n'as pas un mot pour le défendre ? Décide entre nous à l'instant ; venge-moi, je l'exige ; sinon laisse-moi partir... et que la vie te soit douce et agréable dans ce désert ! Eh bien ?

Le jeune homme ainsi violemment appelé à appuyer les paroles de son ami, se leva. Son visage était pâle,

il tremblait et des mouvements nerveux couraient sur ses joues.

Ce fut cependant d'un ton presque suppliant qu'il dit:

— Non, non, calmez-vous tous deux, pour l'amour de Dieu. Monsieur Willibald, vous avez tort de soupçonner la bonne foi de mon ami Gombert; toi, Gombert, sois indulgent pour un homme qui a consacré toute sa vie au service de mon père et au mien... Écoutez, Willibald, je vais vous dire quelle est ma volonté et mon désir; et je vous prie de vous abstenir de conseils à ce sujet : ils n'empêcheraient jamais la réalisation d'une mesure irrévocablement arrêtée. Je ne puis plus habiter au Wulfhof, j'y périrais d'impatience et d'ennui. C'est en France, à Paris seul, que je puis et veux vivre; et comme pour cela j'ai besoin d'argent, je désire très-expressément que ces biens qui forment mon héritage paternel soient vendus le plus tôt possible.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire à cela? demanda Gombert triomphant.

Les mains jointes et des larmes dans la voix, le vieillard dit en soupirant :

— Daniel, Daniel, ah! je vous en supplie, ne me faites pas vendre le Wulfhof!

— Je vous l'ordonne, Willibald! dit le jeune homme frissonnant sous l'effort qu'il se faisait en donnant cet ordre sévère pour complaire à son ami.

L'intendant pencha la tête sur la poitrine et resta, comme anéanti, les yeux fixés sur le parquet. La vue de sa douleur frappa tellement Daniel qu'il s'approcha du vieillard et lui dit avec compassion :

— Allons, mon bon Willibald, que ma résolution ne vous afflige pas autant. Je sais quel est votre attachement pour moi, et que vous verriez avec peine le Wulfhof passer dans les mains de nouveaux propriétaires; mais cela est irrévocablement décidé et rien ne peut empêcher que cela ne se réalise. Consolez-vous pourtant, je ne vous laisserai pas sans secours. Si je ne me trompe, vous avez oublié dans votre compte un traitement ou quelque autre récompense de vos services. Il ne me reste pas beaucoup, hélas ! vous le savez; mais je ferai cependant ce que je puis; et, si la vente réalise quelque peu l'espoir de mon ami Gombert, je vous ferai un don suffisant pour mettre au moins vos vieux jours à l'abri du besoin. Soyez assez bon et assez complaisant maintenant pour prêter la main à la prompte vente des biens.

Gombert trépignait d'impatience et de dépit.

— Willibald, puis-je attendre cette dernière manque de votre sympathie, de votre loyale affection? demanda le jeune homme.

L'intendant se leva. Bien que ses yeux brillassent encore de larmes contenues, une expression de réso-

lution s'était cependant peinte sur son visage. Il répondit d'une voix ferme :

— Vous le voulez, monsieur Daniel ? Rien ne peut l'empêcher ? Vous demandez mon aide ? Eh bien, je suis prêt, quand désirez-vous que la vente ait lieu ?

— Aussitôt que possible. Si tout pouvait être fait en peu de temps, vous m'obligeriez plus que vous ne pouvez penser.

— Le pire de tout, c'est que nous devons encore rester des semaines ici ! grommela Gombert.

L'intendant resta quelques instants à réfléchir, la main sur le front, puis il dit :

— Rester encore ici des semaines ? Il y a un *moyen* de finir l'affaire en quelques jours, et avec cela, de sauver le nom de Hoogeland du scandale d'une vente publique.

— Ah ! s'écria Gombert, voilà ce qui s'appelle parler ? Et quel est cet heureux moyen, s'il vous plaît ?

— Le moyen est très-simple, répondit le vieillard. Madame van Everdael, qui a déjà prêté sur nos propriétés un somme considérable, m'a exprimé plusieurs fois le désir de posséder tout le Wulfhof en propriété. M. Daniel pourrait le vendre de la main à la main...

— Oui, mais en offrira-t-elle la véritable valeur ? demanda Gombert en l'interrompant.

— Certainement, je ne crois pas que personne en offre plus que madame van Everdael. Laissez-moi, en tout cas, essayer. Je vous ferai connaître son offre ; et si elle ne vous paraît pas suffisante, ce ne sera qu'une couple de jours perdus.

— Oui, oui, essayez ce moyen, mon bon Willibald, dit Daniel; mais puisque nous ne sommes pas sûrs que cela réussira, il faudrait vous hâter.

— Je me rends à l'instant chez le notaire. Je vais appeler le domestique pour emporter ces livres.

— Emporter ces livres ? s'écria Gombert. Non, non ; je veux, en plein repos et seul, les examiner attentivement. Il n'y a pas de raison pour vous en formaliser, monsieur l'intendant ; les bons comptes font les bons amis, dit le proverbe.

— Faites comme vous voudrez, monsieur, dit l'intendant. Et il sortit de la salle.

Daniel le suivit jusqu'à la porte et lui prenant encore une fois la main, lui dit :

— Willibald, vous m'accusez de folie, de déraison, de prodigalité, n'est-ce pas? Peut-être avez-vous raison; mais ne m'accusez jamais d'ingratitude. Quoi qu'il arrive, je garderai toujours avec reconnaissance le souvenir de ce que vous avez fait pour mon père et pour moi.

L'intendant attira doucement le jeune homme hors de la porte, et lui dit.

— Daniel, accordez-moi une grâce; permettez-moi de vous parler à vous seul; que la personne qui se dit votre ami, ne soit pas présente...

— Ah! ah! je ne puis être présent! s'écria Gombert, qui par méfiance s'était approché de la porte. Bien, bien, intendant, la guerre est déclarée entre nous, et vous voulez combattre avec des armes secrètes? Bah! vous pouvez parler à votre maître seul, tant que cela vous plaira. Le croyez-vous assez stupide ou assez faible pour changer à chaque instant de résolution? Il doit savoir s'il veut justifier une idée aussi honorable...

Déjà l'intendant s'était éloigné dans le corridor, lorsque Gombert prononça ces dernières paroles et rentra dans la salle suivi par le jeune homme.

— Gombert, Gombert, s'écria Daniel, d'un ton de reproche irrité, ta conduite ne témoigne pas toujours de ton amitié pour moi. Tu vois que je respecte le vieil ami de mon père; pourquoi ne le respectes-tu pas pour l'amour de moi? Bien que je ne puisse ni ne veuille suivre le conseil qu'il me donne, il témoigne cependant de la loyale affection de Willibald pour moi. Ne l'outrage plus, Gombert, ou je serais capable d'en venir à des extrémités imprévues!

Soit que le jeune homme, en prononçant ces paroles, eût fait un pénible effort sur lui-même, que l'émotion

de ses nerfs le vainquit, il se laissa, à la fin de cette sortie, tomber sur une chaise, tandis qu'il disait d'un ton découragé et en soupirant :

— O mon Dieu, combien ce martyre durera-t-il encore? Si nous partions aujourd'hui pour Paris, Gombert? On pourrait faire la vente en notre absence...

— Tu es fou, vraiment, répliqua son compagnon; je croyais avoir le droit d'être furieux de ta pitoyable conduite vis-à-vis du vieux renard qui nous trompe, et voilà que tu tombes sur moi, comme si j'étais le coupable. Et voilà que tu parles de partir pour Paris et d'abandonner tout au pillage !

— Gombert, Gombert, que faire? dit le jeune homme surexcité par d'autres pensées. Lorsque notre dette, lorsque les lettres de change de Paris seront payées, il ne nous restera plus que cinquante-trois mille francs !

— Je croyais que l'argent n'avait pas d'intérêt pour toi ?

— Oh ! qui pouvait s'attendre à un pareil résultat? Je perds la tête, l'avenir m'effraye. Cinquante-trois mille francs ! Et puis, et puis ?

— Allons, allons, je te prouverai que je suis plus ton ami que ceux qui veulent te séduire ici. Je vois que tu es terriblement ému ; tu as besoin de repos et de calme. Va dans ta chambre. En attendant que tes

sens reprennent leur assiette, je vais examiner les livres ici dans la solitude; et sois-en sûr, je découvrirai le nœud. L'intendant n'en a pas encore fini avec moi.

Daniel ne bougea pas et parut absorbé dans une douloureuse préoccupation.

L'autre lui prit la main et lui dit en l'excitant à se lever :

— Va à ta chambre, Daniel; il faut que tu sois seul pour calmer ton esprit; moi, de mon côté, je dois être seul pour pouvoir examiner les comptes sans être troublé. Je t'appellerai lorsque j'aurai fini mon examen; alors seulement, je pourrai te dire comment sont les choses; sois sûr que j'aurai de bonnes nouvelles à te donner.

Le jeune homme murmura quelques mots de doute et, suivant le conseil de son ami, ouvrit une porte au fond de la salle et disparut.

Gombert ferma la porte derrière lui, écouta quelque temps le bruit toujours faiblissant de ses pas; puis il s'approcha de la table, croisa les bras sur sa poitrine et murmura d'un ton irrité :

— Damnation! Quelle amère déception! Cent treize mille francs! et soixante mille francs de dettes! Moi qui croyais qu'il y aurait quatre cent mille francs à râfler. Ah! ah! je dois encore rire malgré mon cha-

grin. La belle Flore qui est maintenant à rêver à Paris que nous allons lui apporter un bijou de vingt mille francs. Allons, allons, l'homme propose et le sort dispose.

Il allait prendre un des livres, mais il retomba dans ses pensées et murmura :

— Et ces maigres cent treize mille francs, — ou combien sera-ce en définitive, — qui me garantit que j'en aurai ma part? L'intendant est un ennemi sérieux! Bah! bah! Daniel est en mon pouvoir; il peut bien hésiter un peu; mais, à la fin, il doit céder à mon influence. C'est un singulier garçon; je commence à croire qu'une maison de fous sera sa dernière demeure. C'est ridicule! Cela est savant, cela veut parler de tout, examiner tout, savoir la cause de tout, et, pauvre esprit, un enfant verrait plus clair que lui dans les affaires! Cela est plein d'orgueil, cela se croit philosophe, et, hélas! une femme le ferait rougir par sa force d'âme! Qu'est-ce que l'intelligent personnage fera quand ce peu d'argent sera dépensé? Il y en a qui, après avoir été trompés, ont assez d'esprit pour tromper à leur tour. Daniel est trop stupide pour cela; il n'a pas même assez de raison pour jouir de son argent, alors qu'il le gaspille. Il se jette à l'aveugle et avec une sorte de rage dans le torrent des plaisirs, pour s'oublier lui-même, et pour échapper à Dieu sait quelles sottes

idées, et à quel remords imaginaire! Et ce sentiment puéril qui le fait tomber d'une sottise dans l'autre, il l'appelle un ver qui gît dans son cœur. Le ver est dans son cerveau, misérable rêveur! Examinons attentivement ces livres. Si je pouvais y trouver un trésor caché? Qui sait?

Il approcha une chaise de la table, ouvrit un livre de comptes, posa la tête dans ses mains, et resta immobile, enfoncé dans son examen.

VI

L'ÉPREUVE DE L'AMOUR

A une dixaine de minutes de Wulfhof, à côté du chemin qui conduisait au village, se trouvait une petite campagne qui attirait l'attention du passant par la fraîcheur de ses buissons fleuris et de ses arbres verdoyants et lui souriait par l'atmosphère de joie et de bien-être qui semblait l'envelopper.

Ce petit château moderne, quelque soit le nom qu'on lui donne, devait être une agréable demeure. La maison qui se trouvait au fond du jardin n'était ni très-haute ni très-large, mais elle était peinte à l'huile et resplendissante de coquette propreté.

Du balcon au-dessus de la porte et des deux fenêtres situées aux extrémités du premier étage, de vertes plantes grimpantes descendaient en gracieuses guirlandes; la plupart des appuis des autres fenêtres étaient garnis de pots de fleurs et de cages peintes en toutes couleurs. A la droite du bâtiment brillaient les vitres d'une serre destinée à abriter pendant l'hiver les plantes des climats plus chauds; au côté gauche s'éle-

vait une volière en fil de laiton, et l'on pouvait entendre, aux gazouillements et aux sifflements perpétuels qui en sortaient qu'un grand nombre de chantres ailés y étaient captifs.

Devant la maison, et jusqu'à l'entrée de la campagne, s'étendait un moëlleux tapis de gazon, où on avait ménagé certaines places vides pour les remplir de corbeilles des fleurs les plus magnifiques. Un jet d'eau, scintillant comme de l'argent liquide, jaillissait du sein de l'herbe et montrait sous la lumière oblique du soleil toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Malgré le chant retentissant des oiseaux, un remarquable silence régnait sur la verte campagne, car pas un bruit ne venait y trahir la présence des habitants. Le seul signe qu'il s'y trouvât quelqu'un en ce moment, était une tête de femme qui, de temps en temps, se montrait à travers la verdure d'un lointain bosquet de seringats, regardait avec une mystérieuse curiosité vers l'entrée du jardin et puis disparaissait.

Cette femme était Céleste de Berg. Elle était assise à coudre à une petite table, et avait probablement choisi cette place en plein air, pour jouir de la douce brise de mai et du beau temps. Sur la table, devant un siége plus large, se trouvait un tricot, comme si une autre femme venait de le quitter.

La jeune fille devait attendre quelque chose ou quel-

qu'un, car elle semblait surexcitée par l'impatience et le désir, et chaque fois qu'elle avait regardé vers la barrière du jardin et qu'elle retournait son visage vers sa couture, un nuage de tristesse descendait sur son doux visage.

Elle resta longtemps assise ainsi, rêveuse et pensive, tantôt dirigeant les yeux vers l'entrée de la campagne, tantôt adressant au soleil un regard interrogateur, comme si elle eût voulu mesurer à quel degré d'avancement le jour était; puis encore elle secouait la tête avec doute, comme si elle eût désespéré de la réalisation du désir qui faisait battre son cœur.

Une dame âgée sortit de la maison, et, étant venue s'asseoir près de la jeune fille rêveuse, elle dit :

— Il faut t'en consoler, mon enfant, il ne viendra pas aujourd'hui.

— Il l'a promis pourtant, dit l'autre en soupirant.

— Mais, Céleste, tu dois être raisonnable. Qu'est-ce qu'un jour dans la vie des hommes? Daniel a besoin de repos, tu le sais. Et s'il ne venait ni aujourd'hui ni demain, je n'irais pas pour cela l'accuser d'indifférence.

— Ah! je ne l'accuse pas, chère tante, répondi Céleste, mais s'il ne vient pas, s'il ne remplit pas sa promesse, que dois-je penser? Que son indisposition est aggravée, n'est-ce pas? Pauvre Daniel!

— Non, ce n'est pas pour cela. L'intendant n'a-t-il

pas dit à notre servante que son jeune maître allait un peu mieux?

— Mais les yeux de Willibald n'étaient-ils pas remplis de larmes, lorsqu'il a donné à notre servante ce renseignement douteux?

— Que cela ne t'étonne pas, Hélène : nous aussi nous avons versé des larmes. Willibald ne l'aime pas mieux que nous. Le bon vieillard croyait aussi que Daniel allait revenir en pleine santé, et il le voit souffrant d'un mal incompréhensible. Cette déception de notre espérance nous a péniblement frappés; mais ce n'est pas une raison pour croire que l'indisposition de Daniel soit très-sérieuse.

La jeune fille entendit quelque bruit et passa la tête avec une hâte fiévreuse à travers le feuillage des seringats, pour voir du côté de la barrière; mais, lorsqu'elle remarqua que c'était une charrette qui passait sur la chaussée, elle reprit sa première attitude. Tandis que les mots : Ce n'est pas lui, s'échappaient de sa poitrine avec un profond soupir.

— Ne l'attends plus aujourd'hui, Céleste, dit la vieille dame, sans doute il n'aura pu venir dans la crainte que ta présence ne l'émeuve trop. Je ne puis lui donner tort, mon enfant; car tu dois avouer que ton regard seul a fait sur lui une impression bien profonde. Chaque fois qu'il levait les yeux sur toi, il pâlissait d'émotion

et tressaillait de tout son corps. — Entre ma compassion et le chagrin de le voir malade, cela m'a pourtant réjoui, parce que cela m'a dit combien le sensible Daniel t'aime toujours d'un amour profond. Cette bienheureuse conviction n'est-elle pas aussi descendue dans ton cœur, Céleste?

Le rouge d'une virginale pudeur et d'une douce émotion peut-être, colora le front de Céleste, comme si elle voulait éviter de répondre à la question de sa tante, elle dit, après un instant de silence :

— Mais quel mal mystérieux a frappé le pauvre Daniel? Elles étaient bien terribles ses paroles incompréhensibles : le ton de sa voix était si étrange, si souffrant, si désespéré! Chaque fois que j'entends encore sa plainte amère, murmurer à mon oreille, mon cœur se serre d'anxiété.

— Ce sont les nerfs, mon enfant. Tu ne sais pas encore ce que ce mot signifie; peut-être l'apprendras-tu aussi quand tu seras plus âgée. C'est une maladie des âmes sensibles; elle prend les formes les plus singulières et fait dire et faire à l'homme les choses les plus étranges, sans que lui-même le sache; mais c'est un mal qui trouble peu la santé et qui se passe et disparaît avec le repos de l'âme; Daniel, dans cette calme et paisible contrée, sera bientôt guéri.

Comme frappée par un coup invisible, Céleste tourna

la tête, regarda à travers le massif de seringats et bondit debout, en s'écriant d'une voix tremblante :

— Ah ! le voilà ! Daniel !

La vieille dame se leva aussi et fit un pas sur le côté, pour pouvoir voir vers le sentier jusqu'à l'entrée dans la campagne.

Daniel avait franchi la barrière ; mais, dès qu'il eut mis le pied dans le riant jardin, où il avait passé en partie les plus belles années de sa vie, où tout ce qu'il voyait lui parlait de son heureux passé, où chaque objet lui envoyait un doux souvenir, il s'arrêta tout saisi, et, dans une sorte d'inconscience, promenant les yeux autour de lui, il commença à relire une à une ces *pages* du livre de son enfance et de sa jeunesse.

— Voyons, ne te laisse pas emporter par la joie, Céleste, dit madame de Berg. Daniel est là-bas près de la barrière ; il regarde la volière, la serre, le jet d'eau, tous ses vieux amis. Comme son sourire est cordial et heureux ! Il est déjà guéri. Viens, allons au-devant de lui.

Céleste s'avança avec sa tante dans le sentier.

Un instant après elles tenaient chacune une des mains de Daniel, et toutes deux l'accablaient de témoignages de joie sur son prompt rétablissement et sur sa visite.

Le jeune homme sembla d'abord embarrassé ; mais

les douces paroles de Céleste firent cette fois une impression favorable sur son âme ; il leva bientôt le regard sur elle, et murmura avec une douce expression de bonheur sur le visage :

— Ah ! je vous remercie pour tant de sympathie. Mes nerfs sont en effet un peu calmés ; mais je ne vais cependant pas bien pour cela.

— Prenez courage, Daniel, dit la jeune fille. Le changement d'air, la calme nature, la paix, l'amitié vous guériront bientôt. La vie est si belle et si douce ici ! Et maintenant que vous y êtes, Daniel...

Le jeune homme, comme poussé par une autre pensée, marcha en avant sur le tapis de gazon, et se dirigea en souriant vers la volière. Il s'arrêta, contempla l'un après l'autre les chanteurs ailés qui, à la vue de Céleste qui s'approchait, commencèrent tous ensemble à gazouiller, à siffler et à se suspendre au treillage de cuivre, comme pour recevoir des mains de la jeune fille leurs friandises accoutumées.

Trompé dans son attente et secouant la tête, Daniel dit aux deux femmes qui l'avaient suivi :

— Je ne les reconnais plus. Mes pauvres oiseaux sont morts, n'est-ce pas ?

— De quel temps parlez-vous aussi? s'écria madame de Berg avec un feint sourire, comme si elle s'efforçait de détruire la triste impression des paroles de Daniel.

Alors vous étiez enfant, les oiseaux ne vivent pas si longtemps.

Céleste prit le bras du jeune homme, et, l'entraînant avec une joie bruyante vers la serre, elle lui dit :

— Ah ! il y a encore ici un oiseau qui vous connaît, Daniel. Venez, venez, je vais vous le montrer.

Elle ouvrit la porte de la serre, montra du doigt une grande cage suspendue sous le feuillage rampant d'une passiflore et cria de loin à l'oiseau :

— Annette, Annette, Annette, qui attends-tu ?

Une grosse voix rauque répondit de la cage.

— Daniel, Daniel.

Son nom prononcé par la pie dut frapper profondément le jeune homme, car il resta un instant plongé dans ses pensées.

— Ne vous rappelez-vous plus Annette ? demanda Céleste avec une joie triomphante. Pour la prendre dans son nid, vous avez monté sur le plus haut arbre qu'il y ait dans le pays. M. Willibald vous enferma pour quatre jours dans une chambre du Wulfhof pour vous punir de votre audace.

— Oh ! si je m'en souviens, reprit le jeune homme avec un certain enthousiasme contenu dans la voix. Je sais encore, comme si c'était hier, comment je courais des jours entiers, parcourant les bois et regardant dans le feuillage de tous les arbres, pour trouver les

nids des oiseaux les plus rares. Rien ne pouvait me retenir, ni les remontrances paternelles de M. Willibald, ni même le danger imminent de perdre la vie. La chasse aux nids était devenue pour moi comme une fièvre, comme une folie...

— Ah ! je vous vois encore accourir avec le nid à la main, dit madame de Berg. Je vois encore la joie et le bonheur briller dans vos yeux, tandis que, le cœur palpitant et haletant de fatigue, vous déposiez la jeune couvée sur les genoux de Céleste enchantée.

— Et moi, innocente enfant, murmura Céleste, j'étais aussi contente du cadeau que si chaque nid d'oiseau eût été un précieux trésor.

— Enfant, remarqua la tante. C'est-à-dire que Daniel était déjà presque un homme, qu'il venait encore toujours t'apporter des oiseaux ou des fleurs.

— C'est vrai, dit le jeune homme, je suis resté si longtemps simple de cœur. Heureux temps qui, hélas! ne peut revenir!

— Pourquoi ? dit la vieille dame. C'était, dans l'enfance, des fleurs et des nids d'oiseaux. Maintenant ce seront des cadeaux plus sérieux; mais en quoi consiste le changement, si le sentiment et les intentions sont restés les mêmes.

Céleste montra un rosier qui se trouvait tout seul près de la porte de la serre, et qui déployait en ce mo-

ment dans toute sa luxuriance sa première verdure de printemps.

Le rouge de la pudeur sur les joues, elle demanda :

— Connaissez-vous encore ce beau rosier? Savez-vous encore, Daniel, qui l'a planté?

— Vous n'étiez plus des enfants alors, du moins, ajouta la vieille dame.

Le jeune homme fixa un instant son regard sur le rosier et fit, en gardant un silence rêveur, un signe affirmatif de la tête. Dans ses yeux brilla une larme.

— Oui, oui, dit-il, c'était un joyeux et heureux jour! Vous alliez atteindre votre quinzième année, Céleste. J'étais allé à Courtrai et j'y avais acheté le plus beau rosier que j'eusse pu trouver; il était cultivé avec un art et un soin extraordinaires; sa cime était couronnée d'au moins vingt fleurs. Nous l'avons tiré de son pot et placé ensemble ici : chacun de nous le tenait d'une main. Il devait être un emblème de notre constance et de notre espoir... Je fis des vers à cette occasion; je crois que je m'en rappelle encore quelques-uns...

Oh! puisse ce rosier fleurir longues années,
Et braver les hivers, la tempête et le temps;
Mais plus longtemps encore vivront les sentiments
A Céleste voués.....

Il s'interrompit, et un sourire amer contracta ses lèvres. Il murmura ensuite avec une triste ironie :

— Hélas ! le rosier vit encore, et le sentiment dont il devait être l'emblème...

Céleste ne comprit pas le sens de ces paroles désespérées; elle crut voir que le rosier, souvenir d'un des jours les plus marquants de sa vie, l'émouvait profondément. Pour détourner son attention de ce symbole de sa sympathie, elle lui prit la main et, l'entraînant de là, dit :

— Venez, Daniel, les plantes vivent plus longtemps que les oiseaux. Je vous en montrerai beaucoup qui ne seraient pas ici, si votre amitié pour Céleste ne les y avait apportées. Voyez-vous ces deux camélias à haute tige ? Lorsque vous me les avez donnés, c'étaient de petites plantes que vous aviez achetées à Gand. Je les ai soignés comme des enfants bien-aimés. Maintenant ce sont presque des arbres. Là, en bas, se trouvent encore dans leur écorce les deux lettres que vous y avez gravées, en souriant, comme souvenir. Et ces deux yuccas panachés, et ces azalées, et ces mimosées... et toutes ces belles plantes autour de nous, qui me les a apportées ? Là-bas, dans le coin, contre le mur, se trouve encore la grotte que vous avez construite en galets, de vos propres mains, pour y mettre mes plantes grasses. Ciel ! quel plaisir, quand la jolie grotte commença à montrer des formes ! Comme l'affectueux maçon travaillait avec ardeur ! Quelle fête

lorsque nous dûmes placer les plantes dans les creux des pierres, et que nous nous disputions à l'envi comme si nous étions occupés à décorer un autel!

Ainsi la confiante Céleste continuait de montrer au jeune homme tout ce qui, dans la campagne, était resté de son enfance et de sa jeunesse. Elle le conduisit autour de la maison, le guida dans le jardin, lui prit affectueusement la main, et semblait vraiment reportée aux années de simplicité et de bonheur dont elle parlait avec tant d'effusion. A mesure qu'elle acquérait la conviction que ces souvenirs ne causaient pas à Daniel une émotion pénible, elle donnait pleine carrière à la joie qui débordait de son cœur : sa voix prit un *ton* pénétrant de douceur et d'amour, à la puissante influence duquel le jeune homme ne put résister, quoiqu'il luttât en lui-même, pour ne pas être entraîné tout à fait dans le monde de la foi et des doux rêves.

Il ne disait presque rien ou ne répondait que par de courtes phrases; mais sur son visage brillait un radieux sourire et dans ses yeux une étincelle de bonheur tranquille. Il était rare qu'une pensée soudaine vînt jeter un nuage sur son front et assombrît ses traits; et alors encore un nouvel épanchement de la joie de Céleste ramenait immédiatement le confiant sourire sur ses lèvres.

Quand pendant un temps passablement long on eut

ainsi montré à Daniel ce qu'on avait religieusement conservé comme les souvenirs de sa présence, l'entretien prit une tournure moins favorable. Les deux dames peignirent, avec un enthousiasme enfantin, les jouissances de la vie tranquille des champs, sous le ciel bleu, au milieu d'une riante nature, loin des orages du monde et seul avec tout ce que l'on aime.

Le jeune homme pouvait presque comprendre, par chacune de leurs paroles, qu'elles ne doutaient pas qu'il n'eût l'intention de rester jusqu'à la fin de sa vie au Wulfhof. Son départ immédiat était donc un secret pour elles? et il était venu pour leur dire un éternel adieu! Comment annoncer cela à Céleste? Irait-il briser ce cœur si pur, si plein de foi, si débordant de pur amour? et pourtant il ne pouvait échapper à cette fatalité cruelle. Il était bien résolu à quitter un lieu où tout l'accusait, le troublait et lui criait qu'il ne pouvait plus y avoir de repos pour lui, au milieu d'une nature qui était devenue hostile à l'homme désenchanté et privé de sentiment. Gombert se trouvait devant ses yeux, se raillant de sa faiblesse...

Ces réflexions assombrirent son esprit et émurent ses nerfs. Le sourire avait disparu de son visage, et il poussait de temps en temps un soupir comme si quelque chose lui pesait sur le cœur.

Céleste remarqua cet inexplicable changement dans

la disposition d'esprit du jeune homme et ne dit plus grand'chose; mais madame de Berg, devenue tout à fait de bonne humeur, continuait le développement de ses joyeuses perspectives. Elle était occupée à faire une esquisse du Wulfhof, comme elle croyait qu'il devait être disposé pour rappeler à Céleste la riante campagne où elle avait passé ses jeunes années. Elle parlait d'un séjour d'hiver à Bruxelles, de voitures et de chevaux, et faisait le calcul de la fortune présumée de Daniel avec la dot de Céleste, pour prouver que leurs revenus seraient suffisants pour leur permettre une vie moins retirée et plus variée. Elle fit allusion à la noce en mots peu couverts, au plaisir d'avoir une famille, et elle alla enfin si loin qu'elle parla d'enfants, de baptême et d'être marraine.

Alors un violent saisissement frappa tout à coup le jeune homme; tous ses membres se mirent à trembler et un cri étouffé de désespoir s'échappa de son sein.

Céleste murmura des plaintes de pitié pleines d'angoisses; et, comme on s'approchait de la petite table à ouvrage, elle le conduisit à une chaise. Il s'y affaissa, et voulut répondre aux questions de madame de Berg, mais la parole mourut sur ses lèvres.

La vieille dame remarqua qu'il voulait dire quelque chose, qu'un secret errait sur ses lèvres. Elle crut que sa présence empêchait le jeune homme de parler. Elle

jeta encore un triste regard sur lui, s'éloigna et dit à haute voix en se dirigeant vers la maison : — Je viens, Thérèse, je viens, pour faire croire qu'on l'avait appelée.

La jeune fille, se voyant seule avec Daniel, ne savait si elle devait lui parler ou laisser à son émotion le temps de se calmer. Au bout d'un instant, elle murmura d'une voix presque distincte et d'un ton de profonde compassion et d'inquiet amour :

— Daniel, pauvre Daniel, tenez-vous tranquille ; cela se passera.

Le jeune homme releva la tête, promena autour de lui un regard égaré, puis, joignant les mains comme pour une prière, il dit, surexcité par la fièvre :

— O Céleste, pardon, pardon! Je dois frapper votre cœur sensible d'une sanglante blessure ; mais une implacable fatalité me domine. Ame innocente et aimante, toute votre vie vous avez rêvé un avenir qui, pour nous, tranformerait la terre en un paradis de paix et d'amour. Vous avez cru que l'homme peut être destiné à tant de bonheur. Hélas ! Céleste, vos rêves étaient vains... Ma bouche se refuse à la cruelle révélation, et cependant je ne puis me soustraire à l'impitoyable nécessité. Céleste, je suis venu ici pour vous dire un éternel adieu, je quitte pour toujours la terre paternelle ; mes yeux ne vous reverront jamais !

La jeune fille le regarda toute tremblante; mais elle semblait ne pas comprendre ses sinistres paroles.

Il reprit d'un ton sourd et avec des larmes dans la voix :

— Et cependant, je donnerais tout le reste de ma vie, Céleste, pour pouvoir jouir une seule année de cette félicité que vous avez rêvée pour nous deux, et pouvoir habiter ici une seule année, sous votre doux, regard avec une pleine foi dans la réalité du bonheur... mais mon cœur est vide, le doute seul y règne, le doute, le désespoir, le dégoût...

Céleste poussa un cri perçant, se mit les mains sur les yeux et s'écria du ton d'un douloureux effroi :

— Mon Dieu, mon Dieu, protégez-le ! malheureux Daniel !

— Vous ne pouvez croire à de si tristes choses ? dit le jeune homme avec une sorte de sourire convulsif, ce qui prouvait qu'il était presque égaré jusqu'à la folie. Vous me croyez incapable d'une aussi affreuse cruauté? Vous m'accusez d'ingratitude, de perfidie? Mais, Céleste, si j'acceptais le sacrifice de votre vie, de votre être, avec l'espoir que votre cœur pur et croyant pourrait réchauffer mon âme glacée par le doute... alors vous auriez le droit de vous plaindre de moi à Dieu, comme d'un monstre d'égoïsme. Si je ne puis plus vous aimer comme autrefois, votre pur sentiment,

votre douce vertu, votre angélique confiance m'inspirent encore assez de respect pour me faire reculer d'effroi devant un crime. Non, je ne ferai pas de vous la martyre de mon désenchantement; vous ne vivrez pas à côté d'un époux, qui n'a plus pour vous payer votre amour que l'ennui, le dégoût de la vie et un incurable découragement!

— Taisez-vous, taisez-vous, Daniel, vous me faites mourir! s'écria la jeune fille, d'une voix faible, altérée, dont le ton navrant fit frémir le jeune homme.

Il regarda longtemps Céleste en silence; elle tenait toujours les mains devant son visage et haletait en sanglotant sous le poids de sa douleur. Il vit une à une des larmes brillantes rouler entre ses doigts... Il baissa lentement la tête, et de ses yeux aussi coulèrent des larmes muettes.

Déjà le soir était près de tomber; le soleil allait descendre derrière l'horizon, l'ombre des arbres s'allongeait indéfiniment.

La vieille dame, peut-être inquiétée par le cri de Céleste, sortit de la maison et s'approcha des deux jeunes gens. En les trouvant en pleurs, elle s'écria effrayée :

— Ciel! qu'est-il arrivé? Pourquoi ces larmes?

Céleste, à la voix de sa tante, se leva vivement et se jeta à son cou.

— Ah! je me sens défaillir! s'écria-t-elle. Daniel dit

qu'il va partir pour toujours ; que mes yeux ne le verront plus jamais. Ses terribles paroles ont accablé mon cœur ; ma vie est brisée !

— Allons, allons, calme-toi, murmura la dame à son oreille, ce sont les nerfs ; il ne sait ce qu'il dit ; vois, il n'entend même pas tes plaintes, le malheureux jeune homme !

Daniel, comme s'il sortait d'un abîme de pensées, se leva avec une énergie fébrile et marcha droit à la jeune fille en pleurs. Il tremblait sur ses jambes et était pâle comme un mort : on eût dit qu'il avait pris une grave et douloureuse résolution. Mais quand son regard rencontra les yeux en pleurs de Céleste, il comprima violemment son émotion et dit :

— Je m'égare, ma raison se trouble. Céleste, que vous ai-je dit ? Ah ! je le sais. Que j'allais quitter le Wulfhof pour toujours, n'est-ce pas ? La nouvelle vous perce le cœur ? Vous m'accusez d'inhumanité ? Daniel est-il le bourreau qui devait donner le coup de mort à Céleste ? Non, non, puisque vous voulez sacrifier votre belle âme, eh bien ! eh bien ! soyez tranquille. Céleste, ne désespérez pas ; peut-être accepterai-je le sacrifice ; mais, maintenant, j'ai un crêpe devant les yeux. Mes pensées sont sombres et indistinctes comme la nuit. Oh ! je vous en prie, laissez-moi m'en aller ; laissez-moi partir ! Ayez encore confiance ; attendez,

attendez, tout espoir n'est pas perdu ! A demain ! à demain !

Il se retourna et marcha en chancelant comme un homme ivre, dans le sentier qui conduisait à l'entrée de la campagne.

— Daniel, ah ! mon pauvre Daniel ! s'écria la jeune fille en tendant les mains, comme si elle voulait courir après lui.

Mais sa tante la retint, et, bien que d'abondantes larmes tombassent aussi de ses yeux, elle s'efforça de faire comprendre à Céleste que ce qui venait de se passer n'était qu'une conséquence de la maladie du jeune homme. Que Daniel l'aimât encore comme auparavant et même avec une ardeur extraordinaire, cela lui était démontré sans contestation possible par tout ce qui s'était passé ce jour-là.

Ainsi, consolant sa nièce et plaignant le triste sort de Daniel, la bonne dame reconduisit la malheureuse jeune fille à la maison.

Daniel s'était mis à courir sur le chemin du Wulfhof. Il murmurait, grommelait, s'arrachait les cheveux, et fouillait avec ses ongles dans la chair de sa poitrine.

Fouetté par ses orageuses pensées, il prit le premier sentier qui se présenta à lui et disparut sous les arbres qui descendaient sur la pente méridionale de la colline, jusqu'au fond des vallées.

VII

L'ORGIE

Dans une salle brillamment éclairée du Wulfhof, M. Gombert était assis devant une table encore couverte des restes d'un souper. Devant lui scintillaient quelques bouteilles demi-vides de différentes formes. En ce moment, son verre était rempli d'un vin jaune qui, sous la lumière oblique des lampes, brillait comme une topaze taillée à facettes; et il fallait que la généreuse liqueur eût déjà versé l'exaltation et la gaieté dans son cœur, car ses joues étaient hautes en couleur, et un sourire ouvert et plein de contentement flottait continuellement sur ses lèvres.

Non loin de lui, contre le mur de la salle, gisaient sur deux ou trois chaises, les livres de comptes qu'il avait examinés ce jour-là. De temps en temps il dirigeait son regard de ce côté, et haussait les épaules ou murmurait d'ironiques paroles. Sur ces entrefaites, il vidait son verre à mainte reprise, et croquait distraitement quelques bribes du dessert.

Il tourna de nouveau les yeux vers les livres et se dit à part lui :

— Maudit intendant! il a si bien établi et embrouillé ses comptes, que je me suis rendu fou et aveugle à les examiner, sans y pouvoir rien comprendre. Allons, allons, soyons franc : j'y ai bien compris quelque chose, mais cela n'est pas du tout consolant. Cent treize mille francs; d'où il faut déduire soixante mille francs pour le payement des lettres de change de Paris, restent cinquante-trois mille francs! Quelques mois, et puis!... Mais à quoi bon raisonner? Je serais bien sot si j'allais me désoler pour si peu. Ce sera la sixième fois que je verrai le fond de ma bourse. Et comme les autres fois, le sort, le hasard sera mon banquier. Jusqu'ici je n'ai pas à me plaindre de la Providence.

Il reporta son regard sur la table et murmura après un instant de réflexion :

— En attendant, je ne dois pas me laisser vaincre par l'intendant. Cinquante mille francs, ce n'est pas beaucoup; mais le sort est un banquier qui ne paye pas à jours fixes les lettres de change qu'on tire sur lui. Avec cinquante mille francs on peut attendre le jour inconnu de l'échéance. Je dois avoir l'œil à la voile; il y a péril à bord. L'air de ce pays exerce une influence nuisible sur Daniel. Si je ne l'arrache pas bientôt d'ici,

il pourrait bien gagner envie d'y rester éternellement. Où serait-il maintenant? Il est sorti, disait-il, pour se promener solitairement aux environs du Wulfhof. Il n'est pas avec l'intendant, car j'ai vu celui-ci deux ou trois fois dans la cour. Il est donc près de Céleste, une autre ennemie qui m'offre le combat! L'affaire devient grave, très-grave...

Il secoua la tête avec inquiétude; mais immédiatement après, il éclata de rire et dit :

— N'ai-je pas ressenti là comme un frisson? La ridicule maladie de nerfs me saisirait-elle aussi? Gombert craindre? Quelle ironie! Bah! bah! Daniel est mon esclave; le démon ne tiendrait pas mieux une âme perdue que moi la sienne; je puis pétrir son cœur entre mes mains comme un morceau de cire ; il me suivra jusqu'au bout.

Il saisit la bouteille pour remplir son verre; mais, la trouvant vide, il fit retentir la sonnette de table et dit au domestique qui, à cet appel, entra dans la salle :

— Josse, apporte-moi encore une bouteille du dernier vin. Comment s'appelle ce vin?

— Je n'en sais rien, répondit le domestique. L'intendant semblait fâché lorsque, selon vos ordres, j'allais à différentes reprises lui redemander du vin. Il m'a donné la clef, et j'ai pris ce qui m'a paru le meilleur.

— Dis ce que tu as trouvé de meilleur, goinfre ! dit Gombert en plaisantant. Tu as la face encore plus rouge qu'à l'ordinaire. Prends garde de faire des sottises... Ah çà, as-tu fait ta paix avec la vachère, comme M. Daniel te l'a ordonné ?

— Plus souvent ! dit le domestique en riant, elle ne veut entendre parler d'autre paix que de mariage. Je devrais devenir paysan et courir derrière la charrue. Non, non, je retourne avec vous à Paris, M. Daniel a aussi une vieille connaissance ici : il la quitte bien.

— Au fond, tu as raison, Josse; le mariage, c'est la fin fatale de toute liberté, de tout plaisir de la vie. Va me chercher encore une bouteille; apportes-en deux; cela t'épargnera une course.

Un instant après, le domestique apporta les deux bouteilles demandées et quitta de nouveau la salle.

— C'est du vin d'Espagne, sans doute; de vieux vin d'Espagne; un peu doux, mais chaud et généreux. Il y a longtemps que je ne me suis senti bien gai. J'ai grande envie ce soir de me venger de ce long jeûne... Qui ouvre la porte de la maison? C'est le pas de Daniel !

Le jeune homme entra et s'approcha silencieusement de la table. Son air était étrange et incompréhensible; ses cheveux étaient ébouriffés, ses vêtements en désordre, ses joues pâles. Cependant, sur son visage,

il y avait un sourire de contentement de lui-même, et s'il n'y avait pas eu quelque chose de maladif dans son expression, on eût pu penser qu'il sortait d'une lutte violente et qu'il savourait le plaisir d'être resté vainqueur.

Gombert se méprit sur l'état de l'âme de Daniel, et, posant un verre plein devant lui, il s'écria :

— Ciel ! qu'est-il encore arrivé ? Tu t'échapperais d'une caverne de voleurs que tu n'aurais pas plus mauvaise mine. Tiens, bois vite ce verre de vin; cela te rafraîchira. Tu refuses ?

Sans prendre garde à cette invitation, le jeune homme prit une chaise, et, s'asseyant non loin de *son* ami, dit avec un calme surprenant dans la voix :

— Gombert, je dois te dire une chose qui t'étonnera sans doute. J'ai résolu de rester ici et de ne pas quitter le Wulfhof, avant d'avoir acquis la conviction que je ne puis y trouver le bonheur ni la paix.

— Tiens, tiens ! quel nouveau caprice est-ce là ? grommela Gombert, surpris du ton de ferme résolution avec lequel le jeune homme déclarait son dessein.

— Ne plaisante pas, Gombert; cette fois, ce n'est pas un caprice. Je sors d'une lutte de l'esprit, d'une fièvre des nerfs, comme je n'en ai jamais subies; mais du désordre même de mes sens a jailli un rayon de lumière, qui a rempli mon cerveau de clarté. J'ai com-

pris que la vie orageuse et dissipée de Paris n'offre que des plaisirs mensongers; c'est une fièvre qui dévore les forces de l'âme, la source qui dessèche tout sentiment vrai, et ne laisse que le doute, le remords et le dégoût de la vie. Il y a peut-être encore en moi quelques germes de foi et de simplicité de cœur qui ne sont pas tout à fait étouffés. Qui sait si le séjour dans cette paisible contrée ne les réveillerait pas? Je veux l'essayer.

— Ah! ah! voilà l'arbre qui montre ses fruits! dit ironiquement Gombert avec un ricanement de colère et de mépris sur les lèvres. Je te remercie du congé que tu me donnes. Pourquoi tourner autour du pot, Daniel? Tu pouvais me dire plus brièvement : — Je n'ai plus besoin de toi, va-t'en au diable, Gombert! — Oh! naïf imbécile que j'étais! avoir été assez stupide pour croire du moins à ton amitié!

Les paroles acerbes de son ami firent une pénible impression sur le jeune homme, et ce fut avec dépit qu'il dit :

— Non, Gombert, tu ne t'es pas trompé sur la sincérité de mon amitié. Cela m'attriste profondément de devoir entendre que tu me crois capable d'ingratitude envers le seul homme qui me soit resté fidèle dans le malheur. Si j'ai adopté le projet de ne pas quitter tout de suite le Wulfhof, c'est parce que je pensais pouvoir espérer que, par sympathie pour moi, tu consentirais à

rester ici quelques mois. Cela peut me guérir du trouble qui afflige mon cerveau; cela peut me rendre la paix de l'âme que j'ai perdue. Pourquoi me refuserais-tu ce sacrifice, si je te conjurais au nom de notre amitié même de le faire pour mon bien?

Bien que Gombert fût intérieurement inquiet, et que la demande du jeune homme le mît dans l'embarras, il éclata de rire et s'écria :

— Encore plus beau ! Tu es fou sur ma parole ! moi, Gombert, j'irais m'ensevelir dans cette vaste tombe? Ne plus entendre que le grognement des porcs et le beuglement des bœufs? Ne plus rien voir que de stupides paysans et d'affreux peupliers ? Et j'irais sacrifier ainsi le peu d'années de force et de jeunesse qui me restent à je ne sais quel sot remords et quelle ridicule espérance. Pour te plaire, je devrais me consoler en t'aidant à te guérir de ta soi-disant maladie de nerfs; mais je ferais tout, excepté te fortifier dans une erreur qui te coûterait probablement la raison et la vie.

— Tu te trompes, Gombert, sois-en sûr, répliqua le jeune homme d'un ton de conviction. La vie à Paris nous a rendus insensibles aux beautés de cette paisible nature; mais, c'est une sensibilité de l'âme qui revient bientôt. Sous l'influence de l'œuvre infinie de Dieu, le cœur fatigué retrouve de nouvelles forces, une nouvelle faculté d'aimer et de jouir. Peu à peu, notre âme

se met en harmonie avec la création; bientôt nous découvrons, dans ces choses qui vivent et croissent autour de nous, des beautés cachées et de merveilleux secrets, et, enfin, il s'établit entre nous et la nature une sorte de communauté de tendance et d'amour qui devient, pour nous, une source abondante de doux bonheur, d'inaltérable paix de cœur et de poétique enthousiasme.

— Ah! quelle émouvante idylle! Les larmes m'en viennent aux yeux! s'écria l'autre.

Daniel secoua la tête avec tristesse en entendant l'ironique plaisanterie de son ami; mais il resta calme et reprit :

— La vie ne serait pas ici aussi monotone que tu te l'imagines. Nous irions souvent à la chasse, il y a beaucoup de gibier dans ce pays. Il y a aussi de belles promenades, nous nous entretiendrions de notre vie passée, de questions de philosophie, ou des secrets et des merveilles de la nature. Nous ferions des connaissances dans les villages et les châteaux voisins et à Courtrai. C'est une belle ville où on trouve bonne société et des gens affectueux, et qui savent bien vivre. Maintenant qu'on croit au Wulfhof que j'y resterais pour toujours, si tu n'étais pas avec moi, on semble un peu fâché contre toi, mais, dès qu'on saura que nous ne partons pas, chacun te respectera et t'aimera. Et ne crains pas,

Gombert, de m'être jamais à charge. Si l'épreuve nous réussissait et que tu consentisses à demeurer définitivement ici, sois assuré que tu serais estimé et respecté par moi et par tous les miens, comme un membre de ma famille.

Gombert regardait le parquet et murmurait, à part lui, des paroles inintelligibles.

— Une famille! pensait-il. Le mariage lui trotte en tête, il veut se marier! Diable! cela devient menaçant; nos affaires prennent une dangereuse tournure.

— Eh bien, que dis-tu? demanda le jeune homme avec une pleine confiance, comme s'il croyait pouvoir voir dans le silence de Gombert le précurseur de son consentement.

— Ce que je dis? Je ne sais que dire, je ne sais que penser, répondit Gombert avec une feinte surprise. Parles-tu sérieusement, Daniel? Comment, tu veux que je passe ma vie dans ce désert?

— Non, non, quelques mois seulement. Ah! je t'en prie, fais-le par amour pour moi!

— Par amour, par amitié pour toi, je devrais m'opposer avec colère à ton inconcevable projet; mais je n'en trouve pas la force. Bien que depuis quelque temps tu sois devenu capable des plus grandes folies, il m'est cependant impossible de croire que tu puisses être décidé à un anéantissement aussi décisif de toi-même.

— Reste au moins quelques semaines! dit Daniel d'une voix suppliante.

— Jusqu'à ce que les biens soient vendus; pas plus longtemps.

— Jusqu'à ce que les biens soient vendus! répéta le jeune homme en soupirant, comme si ce souvenir d'une décision antérieure l'effrayât. Mais il chassa cette idée de son esprit et dit :

— Allons, Gombert, je t'en conjure, donne-moi cette preuve d'amitié.

L'autre haussa les épaules, et répondit :

— Daniel, Daniel, j'ai pitié de l'égarement de ta raison. L'air n'est pas bon ici pour toi ; pour m'acquitter de mon devoir, je devrais, dès aujourd'hui, t'arracher, même par la force, de ce lieu fatal.

— Ainsi, tu refuses mon offre? Tu rejettes ma prière? demanda le jeune homme avec une profonde tristesse dans la voix. Tu restes inexorable?

— Inexorable, oui!

Daniel baissa les yeux et secoua la tête, douloureusement préoccupé.

— Je perdrais l'ami éprouvé que j'espérais voir à côté de moi jusqu'à la fin de ma vie! murmura-t-il. Combien m'effraye la pensée de cette séparation. Quel nouveau vide dans mon cœur... Quel pénible sacrifice!

Gombert regardait, muet et chagrin, le jeune homme

rêveur; mais, lorsqu'il remarqua qu'il commençait à se tordre les bras, et que de légers frissonnements nerveux parcouraient ses membres, un sourire réprimé parut sur son visage, et dans ses yeux brillèrent une étincelle d'espoir triomphant.

Daniel se leva tout à coup; ses lèvres tremblaient, son visage montrait une expression de terreur, comme s'il avait pris une résolution dont la nécessité lui navrait le cœur.

— Gombert, tu le veux? Tu me refuses la faveur que j'implore de ta bonté? s'écria-t-il. Eh bien, tu peux rester avec moi au Wulfhof, ou tu peux partir, tu es libre!

Et, comme si toute l'énergie de son âme lui échappait avec ces mots, il se laissa retomber sur sa chaise, tandis qu'il disait en soupirant :

— Il pèse une malédiction sur moi. Quoi que je fasse ou ne fasse pas, je dois être le malheur de ceux qui m'aiment. Implacable fatalité! quand me donneras-tu le repos? Dans la tombe, dans les bras de la mort, dans l'éternelle...

La parole mourut sur sa bouche, et, bien que ses lèvres remuassent encore, elles ne formaient plus de sons.

Gombert avait frémi de dépit et de rage, lorsque son ami lui avait dit d'un ton si décidé : — Tu es libre. Et

il répéta ces mots avec une sombre ironie. Il songea à donner l'essor à sa colère par une vive sortie, et à accuser le jeune homme de fausse amitié et d'ingratitude ; mais une secrète réflexion le retint. Au bout d'un instant de silence, il s'efforça de donner à son visage une expression de tristesse, et dit, du ton d'une douloureuse émotion :

— C'est bien, je partirai. Perdre un ami, et un ami sur la fidélité duquel on comptait, c'est un rude coup, même quand on sait que cet ami sera heureux sans nous ; mais le quitter et rester convaincu que la douleur et le malheur seront infailliblement son partage, c'est une blessure qui doit éternellement saigner au cœur. Demain, Daniel, demain je te serrerais pour la dernière fois la main ? Oh ! cette idée m'accable. Ce n'est pas possible. Dis-moi, Daniel, que je n'ai pas bien compris, que je me trompe, que tu n'es pas assez cruel pour chasser ton ami !

— Ah ! aie pitié de moi ! dit le jeune homme en soupirant et sans lever les yeux.

— Eh bien, dis que tu ne veux pas mourir d'ennui au Wulfhof.

— Je dois... je dois rester.

De nouveau un ricanement de colère crispa les lèvres de Gombert ; mais il fit bientôt place à l'expression d'une profonde réflexion. Il régna un instant de silence ;

après quoi Gombert, d'un ton triste et avec une énergie calculée, parla au jeune homme tandis qu'il fixait sur lui ses yeux immobiles, comme pour mesurer l'impression produite par ses paroles.

— Soit ; je me soumets au sort qui nous frappe tous deux, toi d'égarement, moi du plus douloureux désenchantement que j'aie jamais eu à subir. Ce que tu vas faire, Daniel, me rappelle la triste histoire d'un homme qui m'était aussi cher que toi. Puisse cette histoire ne pas devenir la tienne ! C'était un jeune homme doué de sentiment, de science et d'énergie morale. Il vivait dans le grand monde, et comme, à la noblesse et à la beauté du visage, il joignait un esprit plein d'éclat, il était attiré et fêté partout. Les hommes lui portaient envie, les femmes semaient sur son chemin des fleurs toujours nouvelles. Sa vie n'était qu'une seule partie de plaisir, un long triomphe. Il va de soi qn'un tel enfant gâté de la fortune devait considérer la première petite contrariété comme le plus affreux malheur. Il lui survint une adversité, une de ces vicissitudes ordinaires des choses de ce monde ; au lieu de se raidir contre le sort, et d'aller en riant au-devant d'une meilleure chance, il se laissa complétement abattre, et s'enfuit de Paris dans un vieux château situé dans une province éloignée ; là, il rencontra une jeune fille qu'il avait connue auparavant ; il se laissa séduire par

la belle solitaire, et, dans l'opinion qu'il avait découvert un trésor de candeur et d'amour, il accepta la chaîne dorée du mariage. Trois années après, le hasard me conduisit dans la province où mon ami demeurait. J'allai le chercher et le trouvai dans un château en ruines, dans une contrée insignifiante, comme celle-ci. Lorsqu'il parut en ma présence, j'eus peine à le reconnaître ; il était devenu maigre comme un homme miné par une fièvre lente ; ses yeux étaient vagues et sans vie, sa tête penchait sur son épaule ; en un mot, il était la véritable image du découragement et du désespoir. Lorsque je lui demandai la cause de sa maladie, — car je croyais qu'une grave maladie menaçait sa vie, — deux larmes tombèrent sur ses joues, et il me confia des choses qui empoisonnent la vie de beaucoup d'hommes, mais qui ne servent de leçon à personne. Pauvre jeune homme ! il avait cru que le sentiment de l'amour est durable et qu'il suffisait toujours au bonheur de la vie. L'illusion ne dura que quelques mois. Alors il remarqua le vide qui régnait autour de lui. Le visage de sa femme n'était pas sans beauté ; mais il était toujours le même, et comme c'était le miroir d'une âme calme, endormie, une expression nouvelle venait si rarement le vivifier, que le mari, en le voyant tous les jours, finit par le trouver insignifiant et insensible. Sa femme, élevée dans la solitude, n'avait pas d'expé-

rience du monde ; elle ne pouvait prendre part à une conversation spirituelle ou intéressante, et savait dire peu de chose de plus que les phrases vulgaires sur le bon et le mauvais temps, de l'hiver qui s'approche ou de l'été qui vient, à ce point que les deux époux prirent l'habitude de s'endormir tout en bâillant sur leurs siéges, longtemps avant que l'heure du repos n'eût sonné. Le mari rêvait de la brillante vie de Paris, de joyeux amis, de conversation spirituelle, de radieuses femmes ; sa moitié endormie pleurait, dans son rêve, sur la terrible déception qu'elle subissait. Au lieu du féal chevalier, l'époux éternellement aimant que son imagination solitaire lui avait promis, elle était liée pour la vie à un homme qui bâillait à côté d'elle. L'infortunée femme accusait son mari d'indifférence et s'efforçait, par ses larmes et ses gémissements, d'éveiller en lui un sentiment qui était déjà mort dans son propre cœur. De là, pour tous deux, encore plus d'ennui et enfin de l'aversion et une haine secrète. Que dirai-je encore ? Le mari chercha des distractions et fit connaissance avec des gens que sa femme n'avait pas choisis pour amis. La jalousie alluma les cerveaux des époux qui se négligeaient, et cette innocente et douce tourterelle devint une cruelle et inquiète harpie qui le poursuivait partout, se vengeait de ses moindres paroles, et l'assaillait chaque jour de scènes de colère et

de désespoir. Il restait encore une étincelle d'énergie morale en lui; il se révolta contre ce qu'il appelait sa servitude. Alors vinrent le beau-père, la belle-mère, la tante, les frères, les sœurs, qui l'accusèrent de vouloir faire mourir sa femme de la mort du martyre, — et lui, doutant enfin de lui-même, vaincu et découragé, courba la tête, feignit la sympathie et le contentement, et fut dévoré vivant par l'affreuse maladie qui se nomme l'ennui. Il est mort, mon pauvre ami. Hélas! et devoir craindre un tel sort pour toi, Daniel!

Durant le récit de cette histoire habilement combinée, le jeune homme n'avait pas dit un mot, ni levé les yeux sur Gombert; mais il était visible que ce récit avait fait sur lui une impression profonde, car il s'était agité continuellement sur son siége et s'était de temps en temps tordu convulsivement les bras.

Maintenant que son compagnon l'interpellait directement par son nom, il leva la tête et dit en soupirant et d'un ton d'ironie fiévreuse :

— Et cette histoire deviendrait la mienne? Ah! non, non, tu ne connais pas Céleste!

— Ainsi je ne me suis pas trompé? dit Gombert. C'est mademoiselle Céleste qui t'a mis sur les yeux le bandeau qui t'aveugle! Je ne la connais pas, crois-tu? Son portrait n'est-il pas ressemblant dans l'histoire de mon malheureux ami? Qu'y manque-t-il?

— Céleste est un ange de sentiment, de bonté et d'amour.

— Eh ! bien, oui, elles sont toutes des anges, tant que l'illusion dure. Mais parlons un peu raison, Daniel ; il me semble que tu perds de vue une considération importante. L'histoire de mon ami peut, en effet, n'être pas la tienne. Un destin pire t'attend ; l'humiliation doit se joindre à l'ennui pour te faire dépérir plus tôt. Mademoiselle Céleste sait-elle que ton héritage paternel s'est fondu jusqu'à ne plus valoir que cinquante mille francs ?

Un soudain frémissement nerveux saisit le jeune homme, comme si la question de son ami avait jeté un douloureux rayon de lumière dans son esprit.

— Tu te tais, reprit Gombert ; je dois donc croire que ni elle ni ses parents ne connaissent la véritable situation de tes affaires pécuniaires. Ce sera agréable pour toi, quand tu devras faire ta confession et implorer pardon, sans savoir si on repoussera le dissipateur ou non.

Daniel parut accablé d'effroi et de tristesse.

— Mais supposons que tout aille selon ton désir, poursuivit Gombert. Tu deviens l'époux d'une femme dont la fortune, en apparence au moins, est devenue la tienne. Tu vivras de son argent ; tout ce dont tu jouiras sera une faveur d'elle. Tu consulteras ses yeux

pour deviner son moindre désir ; à la promenade, tu porteras son parasol ; en société, on te traitera comme appartenant à la suite de ta femme. Es-tu assez naïf, Daniel, pour croire que l'amour durera longtemps, là où les rôles sont intervertis contre nature, et où le mari se voit abaissé à la condition de serviteur ou de valet de pied de sa femme ? Je ne parle pas de la lâcheté qu'il peut y avoir à renier ainsi sa grandeur d'homme et à consentir à être jusqu'à la fin de sa vie un être sans mission et sans dignité ? Tu ne dis rien ? Toutes ces prédictions sont impuissantes sur ton âme.

— Mon Dieu, mon Dieu, quelles ténèbres dans mon cerveau ! dit Daniel du ton du plus profond désespoir.

— Allons, dit Gombert d'un ton dégagé, ne décide pas encore. Bois quelques verres de vin ; tu sentiras ton cœur se gonfler, et la clarté se fera dans ton esprit...

Daniel, ému, saisit son verre en poussant un cri étrange, le vida, le remplit de nouveau, le but encore et ainsi trois fois de suite. Il eût encore bu davantage si la bouteille n'eût été vide. Comme saisi par la fièvre, il tendit sa main tremblante vers Gombert, et s'écria :

— Donne ! encore, encore ! Étouffons le feu du doute dans notre cœur ! Si la raison me refuse sa clarté, que l'éclair de l'ivresse illumine la nuit de mon esprit ! Du vin, du vin !

Gombert, un sourire de triomphe sur le visage, saisit la sonnette de table et la fit retentir.

— Apporte encore deux bouteilles, dit-il au domestique qui entra en chancelant dans la salle. Encore deux bouteilles du même vin d'Espagne. Et vois dans la cave si tu ne trouveras pas une bouteille de cognac. Nous en aurons besoin plus tard. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Au moment où Daniel succombait à la séduction de son perfide ami, le vieil intendant était occupé à écrire dans sa chambre. Il était assis, courbé sur une table, à côté d'une petite lampe économique, et alignait en murmurant des colonnes de chiffres sur une feuille de papier ; il devait s'occuper de dresser un compte compliqué.

Il ne se bougeait pas du reste, et était si profondément enfoncé dans ses additions, qu'il ne se laissait pas même troubler par un certain bruit et certains cris qui, par intervalles, montaient vers lui.

Quelque peu de lumière que reçussent les murailles de la chambre, les portraits semblaient avoir les yeux fixés sur le vieillard ; il y avait dans leur regard immobile, dans le silence qui régnait dans la pièce, et même

dans la laborieuse préoccupation de l'intendant, une teinte de sombre solennité.

Longtemps encore, Willibald poursuivit le résultat de son calcul. Puis le bruit s'accrut en bas et des cris plus forts retentirent jusqu'à l'étage. Déjà, plus d'une fois, il avait interrompu son travail, et, secouant la tête avec tristesse, écouté ces cris étranges. Enfin, il entendit les voix s'élever à un diapason si haut et si sauvage, qu'elles semblaient retentir dans tout le Wulfhof. Le vieillard déposa sa plume, jeta un triste regard sur les portraits et quitta la chambre à pas lents. Il descendit les escaliers et traversa un corridor obscur pour arriver derrière le bâtiment dans le petit jardin du Wulfhof. Chemin faisant, il devait traverser une chambre, qui communiquait par une porte avec la salle où le souper de Daniel et de son compagnon avait été servi. Il entendit Gombert parler à Daniel sur un étrange ton d'orgueil et d'ironie. Ce que le vieillard comprit de ses paroles le fit frissonner d'effroi, et, comme cloué au sol, il écouta le cœur palpitant.

— Ah! ah! s'écriait Gombert, élève ton esprit au-dessus de toute faiblesse. Sois un géant au milieu des nains, et regarde avec mépris, surtout ce que l'homme égoïste a inventé pour régner sur l'homme ignorant ou moins fort, comme sur un esclave. Qu'est-ce que l'amour? Un instinct de notre nature animale dissimulé

sous l'hypocrite manteau d'une inclination morale. Qu'est-ce que la loyauté? Un masque pour tromper plus sûrement. Qu'est-ce que la générosité? L'orgueil qui triomphe de l'humiliation du prochain. Qu'est-ce que la simplicité de cœur? La reconnaissance de sa faiblesse et la conviction qu'on est né pour vivre en agneau au milieu des loups. Qu'est-ce que la prudence? De la lâcheté et de la duplicité... Et que sont toutes les vertus tant vantées, sinon des inventions de l'égoïsme, de l'avidité et de l'ambition?...

— Oui, oui, des inventions de l'égoïsme et de la fausseté! s'écria Daniel d'une voix bégayante. A boire! à boire!

Un douloureux soupir échappa à l'intendant; tremblant d'anxiété et d'indignation, il quitta la chambre, ouvrit une porte et entra dans le jardin, qu'il traversa dans les ténèbres jusqu'à un berceau où se trouvaient une table et un banc de jardin.

Le vieillard accablé s'y assit et dirigea la vue vers les fenêtres brillamment illuminées de la salle. Les rideaux étaient baissés; mais on pouvait, sur leur surface transparente, voir flotter de çà et de là deux ombres les bras en l'air, avec le verre et la bouteille à la main, et se mouvant avec des bonds sauvages et désordonnés; on pouvait entendre les cris et les hurlements retentir; on pouvait même percevoir en partie

les chants insensés que les convives faisaient retentir à plein gosier jusqu'au fond du jardin.

Anéanti par cette vue si terrible pour son cœur aimant, l'intendant avait essuyé deux larmes qui mouillaient ses joues et avait baissé la tête.

— Hélas! c'en est fait, dit-il en soupirant, plus d'espoir. S'il est venu ici avec l'intention de vendre son patrimoine paternel, comment pourrait-il y rester après un pareil scandale? Quel rayon peut illuminer son esprit, aussi longtemps que le démon du doute, aussi longtemps que le perfide Gombert est à son côté? Encore un seul remède. La misère! L'ennemi de son repos et de sa foi ne le lâchera pas avant qu'il n'ait tout dissipé; et ainsi l'heure de la pauvreté pourrait être pour Daniel l'heure de la délivrance. Quelle situation! devoir espérer de l'excès du mal!

Soudain un éclat étrange, comme celui d'un incendie, vint interrompre sa triste rêverie. Il bondit en jetant un cri et allait se précipiter à travers les ténèbres; mais il remarqua ce que c'était et se laissa de nouveau retomber sur le banc.

A travers les rideaux on pouvait voir, sur la table, une large coupe où des flammes vertes, bleues et jaunes montaient en l'air en serpentant, et, avec cela deux ombres qui, avec un fou rire, remuaient et attisaient le feu liquide avec de longues cuillers. Le

punch et le cognac flambaient sur la table : dans le bol bouillonnait le poison mortel.

Si l'intendant n'eût pas été saisi, jusqu'à la stupéfaction, par cet affreux spectacle, il eût en cet instant entendu que, dans la cour, les voix des ouvriers et des servantes se mêlaient aux hurlements des ombres et même les surpassaient parfois ; mais il avait l'œil si fixement arrêté sur le foyer ardent, et toute son intelligence était en proie à un tel sentiment d'angoisse et de chagrin, que ses sens étaient comme paralysés.

Après avoir serpenté et ondoyé pendant longtemps, les flammes diminuèrent sur la table; bientôt elles perdirent leurs tons colorés et leur éclat se changea en une lueur violette, comme la lumière mourante d'une lampe funéraire.

L'intendant vit une longue ombre humaine, qui prenait sous le bras une ombre de moindre taille, et semblait vouloir l'entraîner de force vers la porte... Les ombres disparurent de la salle et un morne silence remplaça les sauvages hurlements.

Alors l'intendant entendit un bruit de voix dans la cour et en même temps les gémissements d'une femme. Il se leva et suivit, dans l'obscurité, le même chemin par lequel il avait gagné le jardin.

Dans l'escalier de la maison il s'arrêta et écouta avec douleur les plaintes d'une jeune fille qui, à quelques

pas de lui, semblait agenouillée devant la porte de la salle.

— O Seigneur! ô mon Dieu! s'écria-t-elle, il va mourir! mon pauvre Josse! mon pauvre Josse! Au secours! au secours! Voyez comme il se débat! Que faire? Je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir le sauver! C'est bien un grand pécheur; mais la mort! Ah! il ne l'a pas méritée!

Quelques gens qui l'entouraient riaient de sa douleur.

— Laissez le porc là! Barbe, dit l'un d'eux; il n'en mourra pas encore cette fois-ci.

— Verse un seau d'eau sur sa tête rousse, murmura un second.

— Voilà ce que c'est, dit un troisième. Il avait bien *besoin* de boire du feu avec une cuiller d'argent! maintenant son estomac est brûlé!

Ces observations arrachaient de nouveaux gémissements à la vachère en pleurs.

— Allons! cela dure depuis assez longtemps, dit un des spectateurs d'un ton impérieux, mettez les mains à l'œuvre; nous porterons l'ivrogne à l'écurie; là du moins, il ne se blessera pas en se débattant.

Tous soulevèrent Josse et le transportèrent à travers la cour dans l'étable. Barbe, le tablier sur les yeux, les suivait dans l'obscurité.

Quand les domestiques eurent disparu du vestibule, l'intendant s'approcha de la porte de la salle et l'ouvrit. Il s'arrêta un instant tremblant sur le seuil et regarda, avec une triste stupéfaction, la scène qui s'offrait à lui. Les chaises étaient renversées par terre, des débris de verres et de bouteilles cassés couvraient la table, des torrents de vin coulaient sur la nappe et les rideaux eux-mêmes en étaient souillés.

Le vieillard entra dans la salle, et fit le tour de la table ; il secoua la tête en soupirant avec désespoir et arrosa de ses larmes les restes du scandaleux repas. Le nom de l'infortuné qu'il aimait et plaignait tomba plus d'une fois de ses lèvres, et il leva souvent les yeux vers le ciel pour implorer protection et pardon pour l'enfant prodigue.

Avec un lent mouvement, l'intendant éteignit successivement toutes les lumières. Dans l'obscurité il marchait sur les fragments de bouteilles ; le verre grinçait affreusement sous les pieds.

A la porte un douloureux soupir s'échappa encore de son sein.

— Daniel ! ô pauvre Daniel !

Alors la porte fut fermée et close au dehors à double tour.

Un instant après, le Wulfhof était plongé dans le plus profond silence.

VIII

LA TENTATIVE SUPRÊME

Le lendemain de bon matin, Daniel arpentait sa chambre avec tous les signes d'une indisposition physique et d'un désespoir sans bornes. Ses joues étaient pâles, ses yeux enflammés et tout son visage contracté et fatigué. Les douloureuses contorsions de ses membres faisaient présumer que son estomac et ses entrailles brûlaient encore du feu de l'orgie.

De temps en temps il s'arrêtait, portait avec une énergie convulsive la main à son front, comme pour y rappeler un souvenir précis, et il semblait reculer d'horreur devant l'idée de ce qui s'était passé. D'autres fois, il écoutait avec surprise le bruit du profond et calme sommeil de son ami Gombert, qui dormait dans une chambre voisine, et, comme si son repentir et ses angoisses lui faisaient honte en présence de l'insensible indifférence de Gombert, il murmura le mot : Lâche, contre lui-même, s'arracha les cheveux et reprit sa course à travers la chambre pour fuir les cruelles pensées qui le poursuivaient.

Enfin, peut-être sans bien savoir ce qu'il faisait, il descendit les escaliers et ouvrit la porte de la grande salle. Il frissonna de dégoût en voyant encore une partie des débris de la débauche de la veille sur le parquet; mais, ce qui le frappa encore comme un coup de poignard, ce fut le regard inquisiteur et hardi de deux ouvriers qui étaient occupés à ramasser les fragments de verre, et qui, en le saluant, eurent l'air de lui demander comment il se portait après une telle soirée.

Le jeune homme pencha la tête, baissa les yeux et traversa la salle pour gagner une chambre plus retirée.

Accablé par le sentiment de sa honte, il se laissa tomber sur un siége, regarda un instant dans l'espace avec une prunelle fixe, et murmura, avec le rictus sarcastique du désespoir :

— Ah! la mesure est-elle comble maintenant? Suis-je tombé assez bas? Devoir baisser les yeux devant mes serviteurs! Trembler de honte sous le regard de mes laquais! Et j'habiterais désormais le Wulfhof? Non, non, ce sol m'est fatal : chaque pas me conduit plus près de la fin décisive, de la récompense de mon affreuse lâcheté! Quelle malédiction pèse donc sur moi? Suis-je fou peut-être? Il me semble qu'il y a dans ma tête un gouffre plein de ténèbres et d'incertitude... Hier, mon cœur s'était évanoui devant un rayon d'espoir; je sen-

tais l'estime de moi-même, la confiance, l'amour se réveiller dans mon âme et croître comme les fraîches fleurs de la vie; depuis lors un siècle s'est passé, une longue et orageuse nuit. Le feu de la débauche, l'éclair du doute, le ver du remords ont desséché, consumé, dévoré en moi les derniers germes du sentiment. C'était l'étincelle de la lampe mourante, qui jette encore une brillante lueur avant que toute lumière meure...

Il se tut et secoua la tête, comme si ses pensées étaient dans un désordre complet; mais bientôt le nom de Céleste s'échappa indistinct de ses lèvres. Ce nom le frappa d'une vive émotion; un amer ricanement de dédain parut sur sa bouche.

— Impie! murmura-t-il. Tu oses vautrer dans la fange de tes pensées maudites, le souvenir de tout ce qui est pur, beau et bon! Et j'oserais encore lever les yeux en présence de la plus pure image de la foi et de la vertu? Oh! elle saura comment j'ai répondu à son amour, comment j'ai, le même soir, étouffé le souvenir de ses douleurs dans la plus ignoble débauche... Elle regardera du haut de sa grandeur le misérable ivrogne. Je me sentirai écrasé, et ramperai comme un vil insecte dans son regard accusateur. Non, non, si quelqu'un doit voir ma honte, que ce ne soit pas Céleste.

Il interrompit son discours, et promena dans l'espace des yeux égarés. Après une courte réflexion, il sourit à

ses propres pensées; un expression de contentement intérieur se peignit sur son visage.

— Fuir son regard : partir dès aujourd'hui ! s'écria-t-il. Persévérer inébranlablement dans cette résolution; rester impitoyable, insensible aux prières et à la raillerie ! C'est dit.

Il se leva vivement et tira le cordon de la sonnette suspendu dans un coin de la chambre. Peu après, un domestique ouvrit la porte.

— Allez prier l'intendant, dit Daniel, de venir ici, à l'instant, sans retard.

Le domestique disparut pour aller remplir l'ordre qu'il venait de recevoir. Le jeune homme resta quelques instants debout, l'œil fixé sur la porte et attendant la venue de l'intendant. Comme celui-ci ne parut pas immédiatement, il retomba peu à peu dans ses pensées et posa les deux mains sur son front.

Lorsque l'intendant entra enfin dans la chambre, il surprit le jeune homme dans cette attitude. Une expression de triste compassion contracta le visage du vieillard; mais, quand en promenant les yeux autour de lui, il se fut assuré que cette fois Daniel était tout seul, une lueur de joie illumina ses yeux.

— M. Daniel m'a fait appeler? dit-il d'une voix douce.

— Eh bien, dit le jeune homme, sortant en sursaut

de sa préoccupation, madame van Everdael veut-elle, oui ou non, acheter le Wulfhof?

— Elle veut bien l'acheter, répondit Willibald, mais elle ne fait pas d'offre acceptable.

— Il faut accepter son offre, quelle qu'elle soit.

L'intendant s'effraya du ton âpre et impérieux de la voix de Daniel.

— Avec votre permission, monsieur, balbutia-t-il, vous ne pouvez cependant vendre votre patrimoine paternel au-dessous de sa valeur.

— Épargnez-moi les raisonnements, monsieur l'intendant, dit Daniel, en l'interrompant avec une remarquable dureté. Le Wulfhof doit être vendu aujourd'hui même, peu importe à quel prix. Si madame van Everdael consentait à me remettre en mains, immédiatement, une bonne partie de ce prix, je ne regarderais pas à quelques milliers de francs de moins. Je veux partir ce soir. Qu'on me donne l'argent; tout le reste m'est indifférent!

Deux larmes brillantes scintillèrent dans les yeux du vieillard, mais il comprima sa douleur et dit avec calme :

— Daniel, je ne puis prêter la main à une vente aussi désavantageuse. Madame van Everdael n'offre que cent mille francs au-dessus des sommes qu'elle a déjà prêtées. Ce serait une perte certaine de plus de

quinze mille francs. J'ai trouvé un meilleur moyen, il y a une personne, un ami de feu votre père, qui, par sollicitude pour l'honneur de votre nom, consent à donner, en hypothèque, l'équivalent complet de la valeur non engagée du Wulfhof et des propriétés qui en dépendent, c'est-à-dire cent treize mille francs; de cette façon, du moins, le Wulfhof continue de vous appartenir. Laissez-moi le soin de forcer le sol à produire les intérêts, et le consolant espoir que mon pauvre maître, le malheureux Daniel, reviendra un jour encore, et non en vain, demander à son patrimoine paternel le repos et la paix du cœur.

Le jeune homme était profondément touché par le ton pénétré avec lequel le vieillard avait dit ces derniers mots. Il lui prit la main, la serra avec effusion et lui dit :

— Bon Willibald ! toujours le même. Rien ne peut altérer votre sympathie pour moi. Eh bien, conservez, du moins en apparence, la propriété du Wulfhof, au nom que je porte si indignement... Mais la personne, l'ami de mon père, qui veut me fournir l'argent, le peut-il immédiatement?

— Je ne doute pas qu'il ne puisse rendre une partie de la somme disponible en traites sur Paris; mais pour cela il faut qu'il aille à Courtrai. Si, pour l'accomplissement décisif et la réalisation de votre désir, il faut

une couple de jours, j'espère que vous en prendrez votre parti, n'est-ce pas?

— Ah! je vous en prie, dit le jeune homme, d'une voix suppliante, essayez l'impossible pour me mettre dès aujourd'hui en possession de l'argent. Je ne veux plus passer la nuit au Wulfhof. Rien n'est assez puissant pour me faire chanceler dans cette résolution.

— Vous avez le droit de commander, dit l'intendant avec un triste abattement. Quelque fatale que soit votre résolution, j'obéirai à votre désir. Avant ce soir, vous serez en possession d'une bonne partie de l'emprunt. J'ai vos pleins pouvoirs par écrit, et puis, par conséquent, agir sans votre intervention personnelle. Êtes-vous content de moi, Daniel ?

— Je vous remercie, Willibald. Votre affectueuse complaisance pourrait être pour moi un doux souvenir. Hélas! elle doit, pour mon cœur insensible, être une accusation et un éternel remords. Si je pouvais seulement vous accorder la récompense que vous avez méritée, une petite compensation pécuniaire ; mais, matériellement et moralement, je suis tombé dans le plus profond découragement.

— Vous pouvez me donner une récompense, dit l'intendant, et je vous prie de me l'accorder.

— Tout, tout ce dont je suis capable.

— Depuis que vous êtes revenu de Paris, Daniel,

j'ai, du matin jusqu'au soir, épié vainement l'occasion d'être seul avec vous. J'avais espéré que mon expérience, mes services rendus et mon attachement éprouvé seraient assez puissants sur votre âme pour vous faire renoncer à retourner à Paris. Bien que cet espoir soit complétement éteint en moi, je songe cependant à remplir encore un devoir en vous éclairant sur votre situation, et, s'il est possible, en vous préparant à renaître un jour à la vérité et à la paix du cœur. La récompense, la faveur que je vous demande, c'est de vouloir bien m'écouter pendant quelques instants avec indulgence et patience.

— Par pitié, Willibald, n'essayez pas d'empêcher ce départ immédiat : cela ne pourrait rien contre ma résolution et cela me ferait souffrir inutilement... Eh bien, parlez, je vous écouterai puisque vous le désirez.

L'intendant approcha une chaise, s'assit devant le jeune homme, et dit d'un ton calme :

— Daniel, il existe aujourd'hui une maladie que nos ancêtres ne connaissaient pas. Elle est le fruit de notre siècle d'incrédulité et de doute. Quelques-uns la nomment le *mal du siècle*, mais on pourrait la nommer aussi la *consomption de l'âme*, car elle ronge lentement, elle épuise les forces morales, et dessèche la source même de tout sentiment; mais elle laisse au corps sa force et ne tue que le cœur. Ce mal règne presque

exclusivement dans les grandes villes et frappe surtout les jeunes gens les plus sensibles, les plus confiants, les plus richement doués. Pour vous faire comprendre comment cette maladie naît et empire peu à peu jusqu'à devenir incurable, je supposerai un jeune homme simple de cœur et plein de foi dans le bien qui entre dans une grande capitale, — à Paris, par exemple, — pour y passer quelque temps. S'il échappe à la séduction qui se lève à chacun de ses pas, il trouve le vrai, le noble et le beau comme en tout endroit, et le mal dont nous parlons lui reste inconnu; mais dans un tel centre de civilisation humaine, et aussi de corruption humaine, le vice a réuni tous ses moyens de séduire. Notre jeune homme — nous le supposons — est moins heureux. Désarmé contre les piéges du monde, uniquement conseillé par ses passions, il se laisse entraîner; et, sans le savoir, pour ainsi dire, il est irrésistiblement emporté par le torrent d'aveugles plaisirs. Lui, ange de la loyauté, offre son amour à des femmes sans cœur; il offre son amitié à des hommes sans sentiment; il met sa confiance en des gens qui le regardent comme leur proie et qui ne connaissent d'autres lois que leurs désirs matériels et leur égoïsme sans âme. Au monde corrompu dans lequel il se meut, il demande la vérité, la générosité, l'amour, et ne trouve naturellement que la fausseté, la lâcheté et le vil intérêt personnel. Et

quand, par toutes ces tromperies et ces déceptions, il se sent blessé dans sa foi et dans son espoir, il ose dire qu'il n'y a pas de femmes dignes de respect, pas d'amis fidèles, pas de cœurs généreux; alors il blasphème Dieu en s'écriant qu'il n'y a ni vertu, ni vérité sur la terre, parce qu'on ne les trouve pas dans la mare fangeuse des passions déchaînées!

Daniel avait d'abord écouté avec une sorte de condescendance forcée les paroles du vieillard; mais peu à peu le ton calme et imposant de sa voix avait fait impression sur son âme, il avait posé la tête sur la main et fixait son regard avec attention sur les lèvres de l'intendant.

— Ce n'est cependant rien, poursuivit celui-ci, que la révolte d'une âme égarée, mais vertueuse, contre le mal. Bientôt il se laisse aller à l'oubli complet de l'honneur et du devoir; et le remords, ce vers rongeur, commence à dévorer son cœur. Poursuivi sans trêve par cet accusateur, il sent cent fois une tendance à fuir l'erreur et à sauver sa foi menacée; mais les passions conservent chaque fois la victoire. Puis il s'efforce de troubler dans son esprit la notion du bien et du mal. Pour échapper à la responsabilité qui l'effraye, il s'efforce de douter de la vérité de la vertu, et cherche une excuse à sa propre erreur dans le prétexte que tout sur la terre est fausseté et vice. Ce qui, d'abord le cri de

détresse de son âme pleine d'angoisse, devient un bandeau aveuglant, qu'il se met volontairement sur les yeux.

— Willibald, qui vous a dit tout cela? demanda le jeune homme avec stupéfaction.

Sans répondre à la question de Daniel, le vieillard reprit avec plus d'expression :

— Mais on ne renie pas impunément ainsi le sentiment inné de la vertu, et on ne détruit pas par de vaines paroles le besoin de notre nature morale de croire au bien et au vrai. Notre jeune homme remarque bientôt que le vide se fait dans son cœur, que les ténèbres se répandent autour de lui, que sa sensibilité et sa puissance de jouir diminuent, à mesure que le désenchantement se glisse comme un serpent dans son sein. Alors viennent des instants où il recule d'effroi devant le spectre du doute qui grimace devant lui, alors il écoute la voix de sa conscience accusatrice; et, s'il pouvait le faire d'un seul effort, il détournerait ses lèvres de la coupe empoisonnée; mais son orgueil, ses mauvaises idées, les conseils pernicieux des faux amis étouffent chaque fois la bonne inspiration de son cœur. Lui, qui est doué de force d'âme, il tombe sans en reconnaître la véritable cause, dans un état d'incompréhensible faiblesse d'esprit. Entre le cri de sa conscience et le conseil de son faux orgueil, il est perpétuellement

ballotté dans une accablante incertitude. Il veut faire ce qui est bien, et n'en a pas la puissance; il veut s'aveugler dans l'erreur et ne fait que des choses qui lui inspirent de l'horreur et aggravent de plus en plus sa situation. Grâce à cette alternative de doute et de résolution, de repentir et de nouveaux faux pas, de conceptions du mal et d'impuissance pour le bien, il s'engage dans son âme une douloureuse lutte, il se produit une sombre tempête de pensées incertaines, une fièvre sans relâche... Et alors, il est possible aussi, Daniel, que le corps de notre jeune homme, grâce aux orageuses secousses de son esprit, tombe malade et que ses nerfs soient frappés d'une sensibilité maladive. Pauvre jeune homme égaré! il possède encore tous ses dons, toutes ses forces morales, toute sa foi. N'est-il pas déplorable que le courage lui manque pour se tirer, par un seul instant de volonté, de l'abîme de doute et se délivrer de l'affreuse torture qui rend son cerveau malade et obscurcit sa raison. Me tromperais-je, Daniel, en pensant que l'histoire de ce jeune homme a beaucoup d'analogie avec ce qui s'est passé dans votre âme pendant votre séjour dans la capitale de la France?

— Ah! s'écria le jeune homme avec une amère ironie, plût à Dieu que je ne fusse pas plus loin sur le chemin du doute. Je comprends votre généreux dessein, Willibald, et vous en suis reconnaissant; mais, je

vous en prie, renoncez à tout espoir : il est trop tard.

Le vieillard frémit en entendant les froides paroles du jeune homme ; avec un certain dépit dans la voix, il dit :

— Eh bien, je vais continuer l'histoire du jeune homme, — non pour trouver la moindre ressemblance avec l'état de votre âme, mais pour vous faire voir ce qu'on devient, lorsqu'on ne quitte pas à temps ce chemin fatal. J'ai dit que notre jeune homme avait été jusqu'à feindre le doute, et s'était efforcé ainsi de se mettre un bandeau sur les yeux. Et là est la preuve qu'il n'est pas trop tard, comme vous le dites ; car celui qui a besoin d'un bandeau qui l'aveugle pour se livrer au vice, reconnaît au moins que le vice lui inspire de l'horreur : il rend encore hommage à la dignité morale de l'homme ; — mais il n'écoute pas les avertissements répétés de sa conscience, et continue à jouer avec le feu dévorant du doute, alors ses dernières forces se perdent pour tout de bon, et bientôt il ne lui reste plus ombre de puissance, sinon pour le mal seul. Il se révolte avec rage contre son sentiment inné ; il veut se délivrer de l'inquiétude qui le torture ; il veut tuer le ver qui le mord au cœur. Puis vient la raillerie, — cet éclair sorti de la nuit d'une conscience coupable et trop lâche pour revenir à la vertu et à la vérité. La religion, la moralité, les lois du sacrifice, le sentiment du devoir, tout ce qui

peut arrêter les passions dans leur essor, doit être jeté en proie à l'ironie. Et ainsi, de sarcasme en sarcasme, — et quand on ne pense qu'à échapper à toute dénégation, — on trouve enfin qu'on n'a raillé que son propre être, qu'on n'a rien étouffé que sa propre âme. Si ensuite, dans une heure de clarté, on jette un regard dans son cœur, on recule avec horreur, comme devant le vide affreux de l'abîme...

— Taisez-vous, taisez-vous, Willibald, murmura Daniel; vous me faites trembler. Pourquoi me mettre si vivement sous les yeux la fatale vérité? Aussi la cruelle blessure de mon cœur ne se guérira pas parce que vous l'ouvrez violemment et me forcez d'en sonder la profondeur...

— A-t-on une âme remplie d'instincts matériels, poursuivit le vieillard, alors tout est fini; la tempête a fait rage, la conscience étouffée se met au repos dans une insensibilité animale, et le cœur matérialisé, devient incapable de toute autre émotion, que celles que nous avons en commun avec les animaux sans raison. Hélas! j'ai bien entendu quelqu'un vous prôner cette situation comme le but vers lequel la philosophie humaine devait tendre, comme vers le faîte de la grandeur morale. Quel affreux blasphème! celui qui a conservé quelque chose de sa confiance innée, et avec cette confiance, la puissance de sentir, d'aimer et d'espérer, serait un

main; mais celui qui ne croit plus, ne sent plus, et est incapable de sacrifice et d'amour, celui-là est un géant. Ainsi, pour être grand moralement, il faut d'abord être semblable à la brute. Et insulter au Créateur et cracher à la face de l'humanité, ce serait la sagesse : méprisable raillerie!

Daniel saisit la main du vieillard avec une force convulsive.

— Willibald, ô Willibald, pourquoi m'avez-vous envoyé à Paris? s'écria-t-il. C'est la vérité que vous dites. C'est ainsi qu'on roule sur la pente du doute jusqu'au désenchantement, et quand on sent le fond de l'abîme, notre cœur est glacé et mort pour jamais.

— Cela peut être vrai pour certaines personnes que je connais, dit l'intendant. Pour vous, Daniel, c'est radicalement faux. J'ai poussé cette histoire à l'extrême, pour vous montrer qu'elle est pour un cœur qui s'abandonne aux instincts matériels, et aussi à la longue pour des âmes bien douées, le terme du chemin du doute et de l'ironie; mais, Dieu en soit béni, Daniel, vous êtes encore loin de là! Croyez-moi, il vous reste encore assez de forces vives, pour vous sauver de la sombre nuit de l'incrédulité.

— A moi? Il me resterait encore des forces vives? Les derniers germes de foi ne seraient pas éteints dans mon cœur? murmura le jeune homme avec un sourire d'in-

crédulité. Vous vous trompez, Willibald. Qu'est-ce autre chose que la destruction de toute foi et de toute espérance en moi, qui me retient si impitoyablement enseveli dans l'enfer du désespoir?

— Non, Daniel, c'est le cri de détresse de votre âme effrayée qui recule devant le menaçant désenchantement; c'est la voix du sentiment inné de la vertu qui vous crie qu'il est encore temps de vous sauver. Si l'idée du vrai et le penchant pour le bon étaient éteints en vous, pourquoi le doute vous inspirerait-il de l'horreur? Pourquoi la pensée que toute foi est morte en vous, vous accablerait-elle de désespoir?

Le jeune homme se tut et parut chanceler dans sa conviction, ou du moins l'intendant crut remarquer quelque chose de semblable. Cette conjecture remplit de joie le cœur du vieillard.

— O Daniel, dit-il, ayez confiance dans ma longue expérience et dans mon attachement éprouvé! Restez ici, restez ici deux mois seulement, vous verrez comme tout vous sourira bientôt, comme votre esprit sera rafraîchi et fortifié à respirer cet air que ni le vice, ni le doute, ni l'ironie, n'ont souillé. Oui, oui, Daniel, mon fils, mon ami, il n'y a encore rien de perdu! Soyez sûr que toutes les forces de votre cœur refleuriront comme les plantes printanières après un long hiver. Vous aimerez Dieu pour ses bienfaits, la nature pour ses beautés,

la vie pour ses douces émotions. Ici vous trouverez, sur votre sol natal, la paix perdue de l'âme, des gens qui vous estiment, des amis qui vous aiment, une tendre fiancée et enfin aussi une famille bien-aimée. Daniel, cet avenir n'est-il pas assez beau, pour vous exciter à un instant de volonté et de résolution.

Le jeune homme secoua la tête, tandis que ses lèvres murmuraient quelques paroles incompréhensibles. Il semblait livré à un douloureux combat, car déjà ses bras se tordaient visiblement, et sur son visage couraient des frissons de fièvre.

Pendant quelques instants, l'intendant, la lueur de l'espoir sur le visage, contempla le jeune homme rêveur. Puis il dit d'un ton plein d'expression et en suppliant :

— Daniel, j'étais l'ami de votre père, je vous ai élevé comme mon propre fils, j'ai concentré sur vous, avec une naïve confiance, tout mon espoir, tout mon orgueil, tout mon amour. Je suis, vis-à-vis de vos défunts parents, responsable de votre bonheur. Ah ! ne condamnez pas mes cheveux blancs à un éternel remords ! Ne me faites pas descendre dans la tombe avec la conviction que je suis la cause de votre perte ! Oh ! faites que je puisse répondre sans effroi à la voix de votre père qui me crie du fond du tombeau... « Willibald, Willibald, qu'as-tu fait de mon enfant ? »

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Daniel d'un ton désespéré, encore l'incertitude et le doute ! Que faire? J'ai pitié de votre amour sans bornes, Willibald; je donnerais la moitié de ma vie, pour pouvoir faire ce que vous désirez; mais... mais Gombert ? Devrai-je l'abandonner, le trahir ?

— Non, il partira de son propre mouvement, Daniel. Ah ! puisse le Seigneur dans sa bonté vous délivrer bientôt de ce cruel ennemi de votre âme !

Ils entendirent tout à coup au-dessus de la chambre où ils se trouvaient, quelques lourds pas d'homme qui faisaient craquer le plafond et une voix joyeuse dont les sons retentissaient dans les corridors du premier étage.

— Malheur ! malheur, le voilà ! s'écria l'intendant en frissonnant de dépit et de tristesse.

— Gombert ! c'est Gombert qui vient ! murmura le jeune homme.

— Eh bien, Daniel, dit le vieillard, décidez sur votre sort, sur le mien; parlez, résisterez-vous aux perfides conseils de Gombert ? Resterez-vous au Wulfhof?

— Non, non, c'est décidé ! s'écria le jeune homme, tandis qu'une violente agitation nerveuse s'emparait de lui. Plus un jour ! Et, Willibald, si vous faites encore des efforts pour me retenir, je fuis loin d'ici, sans ressources, sans adieu, pour n'y revenir jamais... jamais !

— Hélas! qu'il en soit donc ainsi! dit l'intendant en poussant un douloureux soupir. Je me soumettrai à la fatalité; et, si rien ne peut vous faire renoncer à votre projet, je remplirai ma promesse et vous procurerai de l'argent avant ce soir; mais je vous en prie, Daniel, accordez-moi encore un instant d'attention et n'oubliez jamais ce que je vais vous dire. L'argent qui vous reste sera un jour à sa fin, alors quelque chose vous renverra vers le lieu de votre naissance, mais vous hésiterez; la honte, l'orgueil, s'efforceront de vous retenir; vous craindrez que la pauvreté ne soit ici, pour vous, une humiliation continuelle. N'écoutez pas cette crainte, elle est fausse. Par mes soins et mon travail je vous garderai de tout besoin, de tout abaissement. Vous habiterez le Wulfhof en pleine paix. N'en doutez pas, mon amour sera assez puissant pour vous protéger jusques-là. Daniel, promettez-moi qu'un jour, vous viendrez demander à votre patrimoine paternel et à votre vieil ami Willibald, la paix du cœur et le bonheur de votre vie! Promettez-moi que vous me permettrez un jour de faire pour vous, ce que votre père a fait jadis pour moi.

— Pourquoi vous tromper? dit le jeune homme en soupirant et avec un triste sourire sur les lèvres.

Les sons de la voix de Gombert retentissaient dans la salle d'en bas, et paraissaient se rapprocher.

Les mains jointes et avec une hâte fiévreuse l'intendant dit :

— Si une aussi consolante perspective ne peut vous vaincre, Daniel, faites cette promesse, par reconnaissance, par générosité. Ayez pitié du vieil ami de votre père, ayez pitié de celle qui n'a vécu que pour vous aimer! Pitié pour la pauvre Céleste!

— Céleste! oui, Céleste! Sort fatal! Je devais être son époux, et je suis son cruel bourreau! murmura le jeune homme avec agitation.

— Et cependant, s'écria-t-il, par un seul mot je puis la combler de bonheur! ce mot...

La porte de la chambre s'ouvrit et Gombert surprit l'intendant suppliant encore, les mains jointes, le jeune homme de lui donner une réponse favorable. Le vieillard laissa tomber les mains et s'efforça de prendre une attitude indifférente.

Le compagnon de Daniel semblait ne pas ressentir les suites de l'orgie de la veille; son visage attestait quelque fatigue; mais le sourire qui se jouait sur ses lèvres était plus ouvert et moins railleur qu'ordinairement.

Il s'approcha de Willibald et dit :

— Il ne faut pas vous cacher pour moi, monsieur l'intendant. Quand on crie certains noms avec tant de force qu'ils retentissent dans la grande salle, on ne

peut guère espérer le secret. Ah! ah! vous parliez de Céleste ? Et votre jeune maître s'est de nouveau laissé vaincre? Il demeurera désormais au Wulfhof, n'est-ce pas? Quant à moi, il ne me reste qu'à faire mon paquet et à retourner seul à Paris pour y maudire à mon aise les faux amis ? Ah ! nous verrons bien qui rira le dernier !

— Cesse ce langage, Gombert, s'écria le jeune homme. C'est toi seul qui te trompes ici. Nous quittons le Wulfhof et le pays dès aujourd'hui, avant le soir; et ne raille pas : cette fois, ma résolution est si fermement prise, que ni toi, ni personne, quel qu'il soit, n'aurait la puissance de me faire rester ici jusqu'à demain.

— Ah! ah! murmura Gombert étonné. Le Wulfhof est donc vendu ? Combien en a-t-on obtenu?

— Il n'est pas vendu et ne le sera pas.

— Ah çà, Daniel, pas de mauvaise plaisanterie, s'il te plaît. Me crois-tu assez sot pour te laisser partir sans argent?

— Il y aura de l'argent.

— Oui, mais combien?

Le jeune homme regarda l'intendant, comme s'il voulait lui répéter la question.

Le vieillard, s'avançant, dit à Gombert :

— Permettez-moi de vous expliquer l'affaire. Ma-

dame van Everdael veut bien acheter la propriété avec les champs et les prairies qui en dépendent; mais elle offre treize mille francs de moins que notre estimation. J'ai trouvé quelqu'un qui consent à prêter à M. Daniel le montant total de leur valeur, bien entendu de la valeur non hypothéquée.

— Diable! dit Gombert, celui-là doit être un malin oiseau ou un imbécile. Cette personne nous donnerait donc cent treize mille francs?

— Oui, cent treize mille francs.

— Aujourd'hui? Alors je n'ai pas d'objection à ce que nous partions. Je consens même à ne plus rester une minute, dès qu'on nous aura montré l'argent.

— Si on lui accorde quelques jours le prêteur pourra probablement réunir toute la somme, remarqua l'intendant. Vous comprendrez, monsieur, qu'on ne garde pas chez soi cent treize mille francs en argent comptant et que, pour faire un payement aussi considérable, il faut vendre beaucoup de rentes sur l'État et d'autres fonds publics.

— Que signifie cette explication préliminaire? s'écria Gombert avec ironie. Vous voulez nous renvoyer d'ici les mains vides? Cela ne réussira pas, intendant.

Le vieux Willibald, bien que blessé de l'insolence de Gombert, garda son calme. Un sourire presque imper-

ceptible de dédain fut le seul signe de son mécontentement.

— Plus longtemps M. Daniel restera, mieux cela vaudra, dit-il. Ce n'est pas moi qui l'excite à retourner à Paris. Mais il veut encore repartir aujourd'hui; sur sa prière je lui ai promis d'aller trouver le prêteur et j'irai, seul ou avec lui, à Courtrai, pour déposer le papier qui permettra de lever au moins une partie de l'emprunt.

— Oui, tout cela me semble équivoque et louche. Combien nous procureriez-vous donc?

— Probablement environ cinquante mille francs. Cela me paraît suffisant pour attendre le reste pendant quelques semaines.

— Ah! cela vous semble suffisant! dit Gombert en ricanant. Je suis curieux de savoir ce que Daniel en *pense*.

— Ce n'est pas assez, Willibald, dit le jeune homme. Je vous en prie, tâchez de nous procurer une somme plus considérable.

— Eh bien, je tâcherai de vous apporter soixante mille francs en lettres de change sur Paris, répondit l'intendant. Sera-ce bien ainsi?

Le jeune homme secoua la tête négativement, mais parut hésiter à demander une somme plus forte.

— Allons, allons, dit Gombert, en lambinant comme cela nous n'en viendrons jamais où nous devons être.

Ce qu'il nous faut pour pouvoir partir, c'est cent mille francs.

— Cent mille francs ! répéta le vieillard, que voulez-vous donc faire de cette somme pour que vous la demandiez immédiatement ?

— Bah ! bah ! pourquoi cacher ce qui est ordinaire et naturel ? dit Gombert. Voyez-vous, intendant, nous avons encore à Paris une dette considérable. La reconnaissance de cette dette est signée par Daniel et par moi. Il ne nous est pas possible de mettre le pied à Paris, si nous n'avons pas l'argent nécessaire pour faire honneur à notre signature. Pour cela seul il faut soixante mille francs.

— Ciel ! vous avez une dette de soixante mille francs ! s'écria l'intendant avec une surprise pleine d'anxiété.

— Eh bien, qu'y a-t-il de contre nature et d'étonnant dans ce fait ? dit Gombert en riant. N'ayez pas l'air si abattu, intendant ; il doit vous être bien indifférent que nous ayons soixante mille francs de plus ou de moins à dépenser ; mais vous aurez sans doute puisé, dans ma révélation, la conviction que nous ne pouvons nous mettre en route avec moins de cent mille francs.

M. Willibald reprit son calme et dit :

— Soit ! je ferai tout ce qui dépend de moi pour obtenir aujourd'hui la plus forte somme possible. Si je ne puis arriver à la réalisation de cent mille francs, je

crois pouvoir vous prédire que je trouverai plus de soixante mille francs.

— Plus, beaucoup plus, intendant.

— Laissez-moi essayer, j'espère que M. Daniel sera content de mon zèle à le servir. Je vais partir immédiatement. Si tout réussit à mon gré, je serai de retour dans l'après-dînée avec l'argent. Attendez avec patience mon retour.

Le vieillard quitta la chambre.

— Allons, Daniel, j'ai la tête un peu étourdie ; à voir ton visage, le cerveau doit aussi un peu te brûler. L'air frais nous remettra ; et puis j'ai encore à te parler sérieusement de nos affaires. Qui diable t'a mis ainsi tout à coup le couteau sur la gorge pour que tu prennes la fuite comme un débiteur qu'on veut incarcérer? Allons, allons, nous causerons tout en nous promenant.

Daniel suivit son ami en silence dans les corridors de la maison et dans la cour : tous deux disparurent dans les détours d'un sentier ombragé. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Dans l'après-dînée, une voiture attelée de deux chevaux se trouvait dans la cour du Wulfhof, près de la porte de la maison.

Josse se tenait à l'entrée, prêt à abaisser le marchepied. Il regardait par terre et songeait; seulement par-

fois il tournait la tête un peu de côté et jetait un rapide regard dans un coin éloigné de la cour, où une jeune fille pleurait, le tablier sur les yeux.

On pouvait voir, aux portes des écuries et des granges, les ouvriers et les servantes passer de temps en temps la tête et regarder timidement autour d'eux, jeter à Josse un coup d'œil de mépris et un de pitié sur la pauvre vachère Barbe.

— L'innocent et doux agneau, pensaient-ils, qui verse encore des larmes au départ du vaurien qui est la cause de sa douleur!

Tous se taisaient avec une sorte de crainte et de respect. Sur le Wulfhof régnait un solennel silence. Les animaux eux-mêmes, dormant leur somme de midi, ne trahissaient pas leur présence par le moindre bruit...

La porte de la maison s'ouvrit. Daniel et son ami s'avancèrent dans la cour; Willibald, le visage pâle, mais calme d'expression, les suivit.

— Ainsi, monsieur l'intendant, dit Gombert, vous nous restez redevable de trente-trois mille francs. Et nous pouvons compter que cette somme nous sera envoyée à notre première demande?

— Au bout d'un mois, à la première demande de M. Daniel, répondit tranquillement Willibald.

— C'est bien. Viens, Daniel, ne traînons pas. Nous partons!

Le jeune homme prit la main du vieillard, la serra avec effusion et dit d'une voix émue :

— Adieu, bon Willibald. Ayez pitié de mon sort... Et si une femme au noble cœur, qui était ma seconde mère, si l'ange qui a illuminé ma jeunesse de ses purs rayons d'amour vous demandent quel salut je leur ai envoyé en partant, dites-leur que je les supplie de ne pas oublier dans leurs prières le malheureux qui, jusqu'à son dernier soupir, gardera le vivant souvenir de leur admirable bonté... Adieu! adieu!

— Daniel, rappelez-vous mes dernières paroles de ce matin, balbutia l'intendant en soupirant. Je prierai Dieu, des cœurs plus purs le prieront qu'il vous arrête sur le bord de l'abîme. Adieu et ne désespérez pas... mon pauvre, mon malheureux Daniel!

Des larmes silencieuses coulèrent sur les joues du vieillard et il porta les deux mains à ses yeux.

Un cri sourd s'échappa du sein du jeune homme... mais Gombert le prit en riant par le bras et l'entraîna vers la voiture.

La portière fut fermée.

— Josse, fouette les chevaux! cria Gombert. En avant! Et montre que tu connais ton métier.

Le claquement du fouet retentit dans la cour; les chevaux excités, frappèrent du pied la terre avec impatience et s'élancèrent rapidement à travers la porte du

Wulfhof. Le sable du chemin vola dans l'air et bientôt la voiture disparut dans un gris nuage de poussière.

L'intendant rentra à pas lents à la maison... Le même silence continua de peser sur le Wulfhof, comme si rien n'était arrivé. Un seul cri s'était fait entendre ; c'était un cri de détresse poussé par la vachère Barbe en voyant disparaître sans adieu l'homme qu'elle avait aimé pendant tant d'années.

IX

LA TRISTE NOUVELLE

Dès que Barbe eut trait les vaches et qu'elle eut terminé son premier travail du matin, elle quitta le Wulfhof avec une cruche étincelante, remplie de lait, et prit le grand chemin de la crête des collines.

Le soleil était déjà au-dessus de l'horizon et brillait de tout son éclat sur sa route d'azur foncé. Sous sa fécondante chaleur, les fleurs du printemps déployaient *leurs* calices; les oiseaux sautillaient et chantaient, heureux de vivre sous le feuillage brillant; la dernière brume de la nuit s'évaporait du fond des bois, comme des tourbillons d'encens dans les airs...

Barbe, la courageuse et joyeuse fillette, laissait maintenant pendre sa tête sur sa poitrine et marchait en chancelant au bord du sentier. Ses yeux étaient rouges et ses joues pâles; et les soupirs qui s'échappaient par intervalles de son sein oppressé attestaient un chagrin profond et un amer désespoir.

Plongée dans une douloureuse rêverie, elle poursui-

vait son chemin sans faire aucun geste qui vînt trahir les mouvements de son âme.

Une fois seulement elle s'arrêta. Presque à ses pieds tombèrent deux petits oiseaux qui l'effrayèrent par leurs cris. Les pauvres petites bêtes semblaient vouloir se battre: mais ce n'était qu'un jeu; car immédiatement elles s'envolèrent, roulèrent et tournoyèrent dans les airs l'une après l'autre, et firent retentir le feuillage de leurs joyeux gazouillement. Puis un des oiseaux, las de folâtrer, se posa sur la plus haute branche d'un saule, et modula un chant si aigu, si courageux et si enthousiaste, que Barbe en fut émue. L'autre oiseau s'abattit sur le chemin, prit un brin de paille dans son bec et s'envola jusqu'au plus profond du taillis.

Deux larmes brillantes tombèrent sur les joues de la jeune fille rêveuse, et elle dirigea un triste regard vers le ciel, comme si elle voulait se plaindre à Dieu; mais elle pencha de nouveau la tête, suspendit le pot de lait à son autre bras, et reprit sa marche avec plus de hâte qu'auparavant. Enfin, elle entra dans une allée qui descendait la douce pente de la colline. Quelques instants après, elle franchit une barrière ouverte, traversa un jardin plein de fleurs, jusqu'à la porte d'une petite jolie maison de campagne, où elle sonna.

Une vieille servante, une canette à la main, ouvrit la porte et dit;

— Eh, bonjour, Barbe ! Il ne faut pas t'en aller, entends-tu ? mademoiselle Céleste a dit qu'elle voudrait bien te parler. Donne-moi le lait et entre ; je vais avertir notre demoiselle. Mais ne me trompé-je pas ? Tu as pleuré, tes yeux sont rouges. Qu'est-ce qu'il y a, ma chère enfant ? Josse, n'est-ce pas?

En vidant le lait dans la canette, Barbe dit en soupirant :

— Ah ! Thérèse, il est parti.

— Parti ? Comment cela ? Pour où ?

— Pour Paris, Thérèse, pour Paris et pour toujours ! Je ne le reverrai plus en ce monde.

La servante lui prit la main et la fit entrer dans la maison.

— Viens dans la cuisine, dit-elle, et explique-moi ce que cela signifie. Je te donnerai une tasse de café, nous causerons un instant. Notre demoiselle, elle n'est pas encore descendue, assieds-toi.

Dès que Barbe eut machinalement satisfait à son désir, et se fut assise près de la table, la servante lui versa une tasse de café et lui demanda avec une vive curiosité :

— Il est parti, dis-tu ? seul ?

— Non, Thérèse, avec M. Daniel et le monsieur étranger. Tous ensemble sont partis pour Paris et ne reviendront plus jamais.

— Comment? Quoi? M. Daniel est parti pour Paris? Impossible, Barbe; notre demoiselle n'en sait rien!

— N'avez-vous pas vu passer hier au soir une voiture à deux chevaux?

— Oui, les chevaux volaient sur la chaussée, et la poussière tourbillonnait jusqu'au haut des arbres.

— Eh bien, dans cette voiture était M. Daniel avec le monsieur étranger : et c'était Josse qui frappait et animait si fort les chevaux... Pour m'empêcher sans doute de le voir pendant longtemps.

En disant ces mots, elle porta à ses yeux le coin de son mouchoir et se mit à pleurer silencieusement.

— Allons, allons, il ne faut pas pleurer pour cela, Barbe, dit la vieille servante. Une fille comme toi, fraîche, travailleuse et honnête, peut choisir entre cent qui valent mieux que lui. Plains plutôt notre demoiselle. Pour elle, c'est une triste affaire, mon enfant. Elle est, depuis son enfance, élevée pour devenir la femme de M. Daniel, et maintenant l'espoir de toute sa vie est anéanti! Mais je ne comprends pas : comment M. de Hoogeland peut-il partir pour Paris, sans dire adieu à notre demoiselle? Thomas, l'ouvrier du Wulfhof, m'a reconnu très-bien, lorsque je revenais de l'église; et, parlant de M. Daniel, il portait le doigt à son front, comme s'il voulait dire que son jeune maître est malade du cerveau! Que le Dieu de miséricorde nous en

garde! Ce serait un affreux malheur et notre demoiselle en dépérirait certainement. Dis, Barbe, il n'en est rien? M. Daniel, a encore toujours toute sa raison?

— Je ne sais ce qu'ils ont, dit la vachère au milieu de ses larmes, ils sont comme ensorcelés; mais, c'est égal, Thérèse, ils n'en sont pas moins partis, et Josse avec eux pour toujours... Ah! comment est-il possible que les gens puissent se faire les uns aux autres tant de chagrin? Il est cependant si facile d'être heureux!

— Allons, Barbe, il faut te consoler, dit la vieille femme avec compassion. Pour parler net, Josse avec sa tête rousse n'était pas si beau que tu doives le regretter longtemps; et, comme je viens de te le dire, tu trouveras bientôt une meilleure occasion d'entrer en ménage.

— J'ai déjà cette occasion, dit Barbe.

— Ah! et une bonne?

— Hier, vers le soir, pleine de tristesse et de désespoir, je suis courue à Sweveghem, pour me plaindre à mon oncle de mon malheur. Il y avait précisément là, un de mes cousins éloignés, François Kenkelaer, qui m'a toujours montré de l'affection et qui m'a demandé si je voulais me marier avec lui.

— Est-ce un gaillard éveillé? Et est-il bon travailleur? Et a-t-il quelque chose pour entrer en ménage?

— Il a une bonne santé et un bon cœur, et ses parents peuvent lui venir en aide.

— Eh bien, pourquoi n'acceptes-tu pas sa proposition, innocente que tu es?

— Oui, Thérèse, c'est facile à dire, dit la jeune fille en soupirant. Quand on a eu pendant des années un sentiment, cela fait beaucoup de chagrin et de la peine d'y renoncer. Et puis, je n'aurais plus de repos dans ma vie. Mon pauvre Josse pourrait revenir un jour avec de meilleures pensées et me trouver mariée. Ne serais-je pas alors la cause de son malheur?

— Oh! oh! tu pousses la générosité trop loin, murmura la servante, pour un homme qui n'a plus le moindre attachement pour toi!

— Non! non! vous vous trompez, s'écria Barbe avec de nouvelles larmes, Josse est séduit; mais il m'aime encore cependant; je l'ai remarqué plus d'une fois dans ses yeux; et lorsque, hier, il était prêt à partir, il était pâle, et je pouvais voir battre son cœur sous son habit.

Une sonnette retentit à l'intérieur de la maison.

— C'est notre demoiselle qui appelle, dit la servante, elle aura entendu ta voix. Viens avec moi; je vais te conduire au salon où elle t'attend.

Suivie de la jeune fille en pleurs, elle entra dans un corridor, ouvrit un porte et dit :

— Mademoiselle Céleste, voici Barbe à qui vous désirez parler.

Et, poussant la jeune fille par le bras dans la salle, elle lui chuchota encore à l'oreille :

— Quand ça sera fini, reviens à la cuisine, nous causerons encore un peu ensemble; je te donnerai un bon conseil et te consolerai.

Elle tira la porte derrière la vachère et disparut dans le corridor.

Madame de Berg et Céleste étaient assises à une table où leur déjeuner était servi. Toutes deux se levèrent étonnées en voyant la vachère les yeux pleins de larmes.

— Je voulais te demander des nouvelles du Wulfhof, dit Céleste; mais comme tu as l'air affligée, Barbe. T'est-il arrivé quelque chose de mal?

— Pourquoi verses-tu des larmes si amères, ma chère enfant? demanda la tante de Céleste.

— Ah! madame, ah! mademoiselle, dit la jeune fille en sanglotant, ils sont partis, partis pour toujours!

— Qui est parti? demandèrent à la fois les deux dames, non sans quelque pressentiment de la triste nouvelle.

— M. Daniel, Josse et le monsieur étranger, répondit Barbe. Hier, après midi, ils ont quitté le Wulfhof, pour retourner à Paris. Josse m'a dit qu'ils ne reviendraient jamais, jamais au pays.

— Mais Josse t'a dit cela pour rire, dit Celeste en

pâlissant. Tu t'es laissée tromper, Barbe. C'est impossible; ils seront allés à Courtrai, ou peut-être à Gand ou à Bruxelles.

— Ah! ah! cette naïve Barbe qui s'est laissée conter un conte en l'air, dit madame de Berg en plaisantant. Et c'est pour cela que tu pleures?

— Je pleure parce que je suis convaincue de mon malheur, dit la jeune fille en soupirant. Si ce que Josse m'a dit n'était pas vrai, pourquoi le vieil intendant aurait-il versé des larmes lors de leur départ?

— M. Willibald a versé des larmes? s'écria madame de Berg.

— Oui, et j'ai entendu qu'il disait au jeune homme: « Je prierai pour vous, mon pauvre et malheureux Daniel! »

Un cri étouffé échappa à Céleste, et elle s'affaissa sur sa chaise en couvrant ses yeux de ses mains.

La conviction de la surprenante nouvelle fit une autre impression sur madame de Berg. Son visage parut se colorer du rouge de l'indignation, et ses lèvres se contractèrent d'un sourire amer.

— C'est inconcevable! murmura-t-elle. Partir sans adieu! S'il n'est pas complétement fou, il doit avoir perdu la dernière étincelle du sentiment des convenances. Voyons, Barbe, parle avec clarté. Qu'est-ce qui s'est passé hier au Wulfhof? Quelle peut être la cause d'un départ si imprévu?

— Je n'en sais rien, madame, répondit la jeune fille. Le soir avant, comme je l'ai dit hier à votre servante Thérèse, M. Daniel s'était mis en gaieté avec son ami, ils avaient bu beaucoup de vin et chanté de singulières chansons. Hier matin, M. Daniel était levé de très-bonne heure; l'intendant est resté longtemps avec lui. Ce qu'ils ont dit, je ne le sais pas; mais l'intendant a fait seller sur-le-champ un cheval et est parti pour Courtrai. Je l'a vu revenir dans l'après-midi, il était pâle et semblait très-chagrin et très-inquiet. Tandis qu'il était dans la maison avec M. Daniel, Josse a tiré la vieille voiture de la cour et y a attelé les deux meilleurs chevaux. M. Daniel et son ami y sont montés; l'intendant s'est mis à pleurer et la voiture a disparu dans un nuage de poussière.

— Mon Dieu! quelles choses étranges! murmura la dame surprise. C'est bien, Barbe, nous vous remerçions.

La vachère murmura un silencieux adieu et sortit de la salle, la tête baissée.

Pendant un instant, madame de Berg regarda la jeune fille qui semblait accablée par l'incroyable nouvelle, et restait toujours muette, les mains sur les yeux. Enfin, elle s'écria d'un ton de colère :

— Oh! cela va vraiment trop loin! C'est un sanglant outrage! Voilà donc la récompense de mon

sacrifice et de mon amour, la récompense de vingt années de sollicitude pour son bonheur! Une servante doit venir nous dire : Il est parti! Ainsi, il a étouffé dans son cœur le souvenir de toute une vie! Affreuse ingratitude!

La jeune fille leva les deux mains vers sa tante et parut la supplier de pardonner à Daniel; mais la vieille dame, surexcitée par ses paroles mêmes, répondit à cette muette prière :

— Non, non, c'en est fait; plus d'excuse! J'obéirai au cri de ma dignité blessée. Ma résolution est prise irrévocablement. Depuis longtemps, tu le sais, j'avais envie d'aller habiter Bruxelles, auprès de ma sœur. Elle est veuve et sans enfants et s'ennuie dans sa solitude. Si, pendant des années, j'ai résisté à ses prières, c'était uniquement par amour pour lui et pour toi. J'espérais faire partie un jour ici d'une heureuse famille. Maintenant, cet espoir est anéanti pour jamais. Dès aujourd'hui j'écrirai à ma sœur et lui donnerai avis que je vais enfin satisfaire à son désir et habiter avec elle à Bruxelles, jusqu'à la fin de ma vie. Qu'on ne me parle plus de l'ingrat qui nous porte au cœur la sanglante blessure du désenchantement!

— Calmez-vous donc, chère tante, dit Céleste avec un accent de prière; ayez encore un peu de compassion pour le malheureux Daniel!

— De la pitié ? répliqua la vieille dame irritée, de la pitié pour celui qui n'a pas même assez de reconnaissance pour être poli à notre égard ?

— Soyez au moins miséricordieuse pour moi ! dit la jeune fille. Vous le nommez ingrat, vous l'accusez sans pitié ; ah ! ne comprenez-vous pas que chacune de vos paroles me fait trembler et me perce cruellement le cœur ? Daniel est malade ; ses nerfs ébranlés lui font commettre les actions les plus inconcevables. Il est si malheureux. Au lieu de le plaindre et d'implorer Dieu pour sa guérison, irions-nous être irritées contre lui et lui reprocherions-nous sa maladie même comme un crime ?

Tandis que la jeune fille parlait ainsi, des larmes coulaient sur ses joues. Il était évident qu'elle-même ne croyait pas à ses propres paroles.

Madame de Berg le voyait bien, aussi ce fut avec un sourire forcé sur les lèvres qu'elle répondit :

— Voyons, Céleste, ne te trompe pas toi-même, mon enfant ; malade ou non, ce n'est pas ainsi qu'un homme se comporte quand il lui reste le moindre sentiment.

— Mais, ma chère tante, si Barbe nous avait apporté une nouvelle mal fondée ? Vous ne pouvez pas le savoir. M. Willibald nous rendra certainement visite ce matin ; attendons avant de condamner le pauvre Daniel.

— Tu fais d'inutiles efforts pour pouvoir encore espérer, Céleste, dit madame de Berg avec une grande froideur; que les choses soient comme elles veulent, M. de Hoogeland est parti sans nous dire adieu, et le vieux Willibald a versé des larmes lors du départ. Cela suffit; d'autres éclaircissements ne sont pas nécessaires pour me convaincre de la vérité de ce que Barbe nous a dit. Quant à toi, Céleste, ne crois pas que mon dépit, à propos de la grossière impolitesse de Daniel, me rende insensible à ta douleur. Je comprends trop combien tu dois être profondément malheureuse, combien ton cœur doit saigner de l'anéantissement de l'espoir de ta vie...

La jeune fille se mit de nouveau les mains devant les yeux en sanglotant.

— Mais, si la fatalité nous frappe, poursuivit la vieille dame, que pouvons-nous faire autre que nous courber sous ses coups ? Tu dois renoncer à une attente impossible, Céleste; le sentiment de ta dignité te l'ordonne. Maintenant, M. de Hoogeland est parti pour Paris. Chacun s'étonnera de ce départ inexplicable, on en parlera, on saura ce qui est arrivé. Oseras-tu encore aller sans honte à l'église quand chacun interrogera ton visage et te plaindra comme une malheureuse jeune fille trompée dans son espoir et dans son amour. Tu ne peux rester dans ce pays, Céleste; ton honneur, ton ave-

nir exigent que tu t'éloignes d'un lieu où un tel outrage t'a été fait. Suis mon conseil, viens avec moi habiter à Bruxelles.

— Oh ! non, non, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille d'une voix suppliante. Quitter le lieu de ma naissance ? Dire un éternel adieu à tout ce que j'ai aimé ? non-seulement à lui, mais aussi aux choses qui ont vu son heureuse jeunesse. Je vous en prie, chère tante, par pitié pour mon amère douleur, revenez sur votre résolution désespérée.

— Impossible, Céleste, mon dessein est invariable. Tu me connais, je suis bonne et patiente jusqu'à l'excès ; mais quand on me blesse profondément, c'en est fait. Tu es indépendante par ta fortune, et, si tu ne veux pas me suivre, tu peux, à ton choix, demeurer ici ou ailleurs. Cependant, je ne puis croire, Céleste, que tu voudrais quitter ta vieille tante, ta mère adoptive, pour t'attacher au souvenir de celui qui récompense ton amour par l'indifférence.

— Si je pouvais croire à la vérité de cette accusation, dit la jeune fille, moi-même je vous prierais de m'emmener loin d'ici, loin, afin que rien ne me parlât de mon bonheur perdu ; mais, chère tante, vous vous trompez : Daniel m'aime encore.

— Quelle idée insensée !

— C'est une ferme conviction, reprit Céleste avec un

certain enthousiasme dans la voix. Lorsque hier, il se promenait avec nous dans le jardin, il tremblait d'émotion à chacune de mes paroles; je voyais son âme sourire sous son brillant regard, aussi doux et aussi affectueux que lors de son premier départ pour Paris. Croyez-moi, il y a quelque chose de mystérieux et d'inconcevable en lui; mais, quant à son cœur, il est resté pour vous et pour moi aussi reconnaissant et aussi aimant qu'auparavant. Irai-je demeurer à Bruxelles, pour fuir les souvenirs de notre jeunesse, et avec l'espoir que je pourrais l'oublier. Parce qu'il est malade et malheureux, devrai-je briser ma promesse et le livrer à son triste sort? Ah! s'il revenait rétabli, et cherchait sa fiancée, comment n'accuserait-il pas l'infidèle qui n'aurait pas eu assez de compassion pour sa maladie, pour attendre sa guérison...

La porte de la salle s'ouvrit.

— Willibald! voilà Willibald! s'écria la jeune fille avec une grande joie, tandis qu'elle courait au-devant de l'intendant et lui prenait les deux mains.

Elle le conduisit vers la table, et lui demanda:

— Est-il vrai, monsieur Willibald, que M. Daniel soit parti pour Paris?

— Il est parti, Céleste, dit le vieillard d'un ton triste.

— Pour toujours?

— Non, non. Qui dit cela?

— Vous voyez bien, ma tante ! dit la jeune fille, ce n'est pas pour toujours.

Mais madame de Berg resta dépitée et froide ; elle approcha une chaise et dit :

— Veuillez vous asseoir, monsieur l'intendant, et, si c'est possible, essayez d'expliquer la conduite de M. Daniel. Je suis très-fâchée, et ce ne sont pas de simples paroles qui me convaincront qu'il ne nous a pas grossièrement insultées, en quittant ainsi le Wulfhof, sans venir nous dire adieu.

Le vieux Willibald parut frémir, au ton âpre de ces paroles. D'une voix calme et triste il répondit :

— Il est parti hier, vers le soir. Je serais venu immédiatement pour vous donner avis de ce qui venait d'arriver ; mais j'étais trop ému et je ne me portais pas bien.

— Vous avez versé des larmes lors du départ, n'est-ce pas ? demanda madame de Berg, en l'interrompant.

— En effet, dit l'intendant, ce départ me déchirait le cœur.

— Je le crois bien, une pareille ingratitude !

— Non, madame, pas pour cela, répliqua le vieillard. Cela me déchirait le cœur de voir le pauvre Daniel si malade et si malheureux.

— Mais dites-nous pourquoi il est parti soudainement,

— Je ne le sais pas, madame.

— Comment vous ne le savez pas? Qui donc le saura?

— C'est ainsi pourtant, dit l'intendant. Daniel, a une incompréhensible maladie. Ses nerfs se mettent en révolte à la moindre émotion ; ses pensées sont confuses et obscures; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il désire; cent fois par jour, il change de résolution. Hier, il était terriblement ému. Si vous l'aviez vu, madame, soyez sûre que votre bon cœur n'eût pas résisté à tant de douleurs : vous auriez versé des larmes de compassion. Tantôt il voulait rester au Wulfhof et rêvait une vie tranquille au milieu d'une famille bien-aimée ; puis ce bonheur semblait l'effrayer, et, tandis que ce doute lui arrachait des cris de désespoir, il s'écriait qu'il voulait fuir, qu'il devait partir, sans retard, immédiatement. Et, au milieu de tous ces signes de son triste mal, des paroles de reconnaissance et d'amour lui échappaient pour vous, madame, pour mademoiselle Céleste et pour moi. En un mot, c'était comme s'il eût été frappé de folie.

— O mon Dieu! préservez-le d'un pareil malheur! s'écria la jeune fille, en levant ses mains au ciel.

—Non, Céleste, ne craignez pas de choses si terribles, dit le vieillard pour la consoler; ses nerfs seuls sont malades ; quand ceux-ci sont calmes, Daniel jouit de toute sa plénitude d'esprit.

— Sa tête peut être bonne, je n'en doute pas ; mais son cœur, monsieur, ne serait-il pas devenu quelque peu ingrat et insensible ?

— Insensible, ingrat, son cœur ! répéta Willibald, avec surprise. Je crois que sa maladie n'est qu'une sensibilité exagérée. En effet, comment serait-il possible qu'un homme insensible fût extraordinairement ému par un seul mot, par un signe, par un souvenir ? Vous l'avez vu ici, était-il insensible ?

— Oh ! non, non, s'écria Céleste, c'est comme vous le dites, bon Willibald, le pauvre Daniel semble souffrir d'une excitation maladive de la sensibilité.

— C'est égal, murmura madame van Berg, je ne lui pardonnerai jamais d'être parti, sans prendre congé de nous. Une telle conduite est indigne d'un homme bien élevé.

— Il ne se dissimulait pas en lui-même, madame, qu'il allait vous donner contre lui, des motifs d'irritation ; mais le mal qui le domine, le faisait frémir en songeant à l'émotion qui l'attendait. Ce fut avec les yeux pleins de larmes, qu'il me chargea de vous porter son triste salut d'adieu.

— Ah ! il vous a chargé de nous dire adieu en son nom ? murmura la vieille dame.

— Voici ses paroles, madame, et jugez par là s'il est parti comme un ingrat. Pleurant et succombant, pour

ainsi dire, sous sa douleur, il dit en sanglotant: « Si la femme au noble cœur qui fut pour moi une seconde mère ; si l'ange, qui a éclairé ma jeunesse de ses doux rayons, vous demandent de quel salut je vous ai chargé en m'en allant, dites-leur que je les supplie de ne pas oublier dans leurs prières l'infortuné qui, jusqu'à son dernier soupir, conservera le vivant souvenir de leur admirable bonté. »

— Ah! le pauvre Daniel ! s'écria Céleste en versant des larmes abondantes.

— A-t-il dit cela ? dit la vieille dame aussi profondément touchée.

— Ce sont ses propres paroles, confirma Willibald.

— Eh bien, chère tante, dit Céleste en sanglotant, lorsque vous entendez ces choses, pouvez-vous encore dire que vous voulez aller habiter à Bruxelles ! Abandonner l'infortuné Daniel? ce serait cruel et inhumain.

— Que dites-vous, Céleste? s'écria l'intendant surpris. Aller habiter à Bruxelles ?

— Oui, c'est mon intention, répondit madame de Berg. Maintenant que M. Daniel est parti, Dieu sait pour combien de temps, j'ignore, intendant, s'il convient que ma nièce attende son retour.

Le vieillard prit la main de la vieille dame et dit d'un ton doux et avec un accent de prière :

— Vous laisserez inachevé ce projet, n'est-ce pas, ma bonne et noble amie? Depuis vingt ans nous avons veillé et soigné ensemble pour protéger l'orphelin; maintenant qu'il a plus que jamais besoin de notre aide et que l'affreux mal qui le torture doit inspirer au plus insensible de la pitié, me laisseriez-vous seul chargé de l'œuvre de misericorde et d'amour que nous avons entreprise ensemble? Ah! prenez exemple sur la bonté même de Céleste. J'étais venu ici avec la pensée que je devrais faire de douloureux efforts pour excuser Daniel auprès d'elle; car si l'un de nous avait le droit de se sentir insulté ou blessé, ce devait être elle... Et voyez, madame, en présence du malheur de Daniel, elle oublie sa propre douleur et ne pense à rien autre qu'aux souffrances de son bien-aimé... Oh! soyez bénie, mon enfant! La vue de votre générosité remplit mon cœur de consolation et de confiance... et le vieux Willibald a bien besoin de ce soutien pour ne pas succomber sous le chagrin et le désespoir.

— Allons, chère tante, laissez-vous fléchir, dit Céleste d'une voix suppliante. Le pauvre Daniel ne pouvait venir nous dire adieu ici; vous comprenez bien que la séparation l'eût trop vivement ému; bien que mon cœur saigne de son départ imprévu, je remercie cependant le bon Dieu de ce qu'il lui ait épargné les souffrances d'un triste adieu.

La vieille dame, à demi vaincue, secoua la tête et dit:

— Tout cela est bien, et je reconnais que j'ai jugé trop sévèrement la conduite de Daniel. Les paroles qu'il a chargé l'intendant de nous porter, prouvent qu'il n'est pas tout à fait ingrat ni insensible. Son mal mystérieux m'inspire une profonde compassion. Mais à quoi cela peut-il nous conduire d'attendre plus longtemps? Quand reviendra-t-il au Wulfhof? Qui peut nous dire que nous le reverrons encore? Il y a dans cette incertitude quelque chose qui, non-seulement m'inquiète, mais m'effraye. Si vous pouvez me tranquilliser sur ce point, monsieur Willibald, faites-le, je vous en prie.

— Que répondrai-je? dit le vieillard. Je l'ai interrogé sur ses intentions. L'agitation de ses nerfs obscurcissait tellement son esprit, il y avait un tel désordre dans ses pensées, que je n'ai rien pu obtenir de lui qui fût clair et intelligible. Il était évident pour moi qu'il ne savait ce qu'il faisait ou disait. Je m'étonnerais aussi peu de le voir revenir demain que de nous laisser pendant six mois sans nouvelles. Cela dépend des mouvements maladifs de son âme. Espérer est notre unique consolation, prier notre seul refuge; et, quand je consulte mon cœur, j'ose ajouter: Attendre est pour nous un devoir de miséricorde envers le malheureux qui, après la guérison de son

terrible mal, ne peut retrouver le repos de l'âme que dans notre amitié et notre amour.

Madame de Berg resta quelque temps plongée dans une silencieuse méditation, tandis que Willibald et Céleste tenaient les yeux fixés sur elle avec un pressentiment plein d'espoir.

— Eh bien, dit-elle enfin, je renoncerai pour maintenant à l'accomplissement de mon projet; mais si l'énigme de l'incompréhensible conduite de Daniel ne se dénoue pas bientôt, j'y reviendrai et le mettrai certainement à exécution.

— Oh! merci, merci, ma chère tante! s'écria Céleste avec joie.

L'intendant témoigna par quelques paroles sa reconnaissance de la généreuse indulgence de la vieille dame et lui pressa les mains. Quelques instants après, il se leva et dit :

— Que Dieu soit béni de ce que, dans sa bonté, il ait placé deux anges à mes côtés pour me venir en aide et me donner le courage de remplir ma difficile mission. Excusez-moi si je vous quitte si tôt aujourd'hui. Le départ de M. Daniel m'impose des devoirs que je ne puis négliger. Ma présence est nécessaire au Wulfhof; les domestiques et les ouvriers sont agités et surpris; il ne convient pas qu'on leur laisse beaucoup de temps pour jaser sur ce qui est arrivé... Soyez tran-

quilles, bonnes amies, demain, comme aujourd'hui, je viendrai vous visiter. Ayez confiance; la pénible épreuve aura sa fin; nous verrons encore Daniel heureux.

A ces mots il se dirigea vers la porte et quitta la salle. Les deux dames l'accompagnèrent jusque dans le jardin. Là, le vieillard dit encore :

— Ah ! n'oublions pas ce cri de détresse qui a échappé à notre pauvre Daniel lors de son départ : « Que ceux qui m'aiment se souviennent de moi dans leurs prières ! »

Et il s'éloigna d'un pas rapide par le sentier qui conduisait à la rivière.

Les deux dames le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparut derrière la clôture du jardin.

Alors, comme si Céleste arrivait seulement à l'idée claire de la situation, elle porta la main à ses yeux, se mit à pleurer à chaudes larmes et s'écria d'une voix navrante :

— Hélas ! hélas ! que je suis malheureuse ! venez, venez, ma tante, mes forces m'abandonnent : je me sens défaillir. Ah ! est-ce là ce bonheur si longtemps rêvé ? Quel avenir me gardez-vous, mon Dieu ?

Madame de Berg prit sa nièce affligée par le bras et la conduisit dans la maison en murmurant quelques paroles de consolation.

X

LE RETOUR DE GOMBERT

L'intendant était assis sur l'élévation en maçonnerie derrière le Wulfhof, le coude appuyé sur le long du mur de soutènement, la tête sur les mains, et son regard plongeait en silence dans les vallées qui s'étendaient sous ses yeux jusqu'au pied du mont de l'Ermitage.

L'aspect de la campagne avait changé. Le lin avait atteint toute sa croissance et balançait ses fleurs bleu de ciel, en ondes profondes, sous le souffle de la moindre brise; le seigle commençait à montrer les tons jaunes d'or de la prochaine maturité, tandis que le froment conservait encore la teinte sombre d'une force végétative qui n'avait pas diminué, et que l'avoine s'étendait çà et là en tissus de velours vert de mer sur la pente des collines. Le colza était déjà moissonné et le foin emporté des prairies.

Il était visible que ni les beautés de la nature ni la richesse des champs, n'éveillaient l'attention de l'intendant, et que, réfléchissant et songeant, il laissait errer

sans but son regard incertain dans l'espace. Seulement parfois, il fixait sa vue plus spécialement sur une troupe d'ouvriers qui, au bas de la colline, non loin de Wulfhof, étaient occupés à battre du colza. Puis il suivait les mouvements des travailleurs pendant quelques instants, et, quelque triste et abattue que fût l'expression de son visage, un sourire de satisfaction ou une expression de mécontentement venait l'émouvoir, selon qu'il remarquait plus ou moins de zèle dans le travail. Mais, chaque fois, il retombait dans une rêverie qui l'absorbait et dirigeait son regard sur la cime brumeuse du mont de l'Ermitage, comme si la ressemblance qu'il y avait entre l'immense et vague horizon et l'incertitude de ses pensées, l'attirait par une force impérieuse.

Tandis qu'il était ainsi plongé dans un apparent oubli de lui-même, une personne entra dans le jardin et gravit le haut balcon sans que l'intendant l'aperçût : cette personne resta quelques instants derrière le vieillard, le contempla avec compassion et secoua tristement la tête ; puis, elle lui posa doucement la main sur l'épaule et dit :

— Toujours rêveur, toujours à réfléchir ! Je vous plains, mon pauvre ami ; il est impossible que votre santé résiste à cette éternelle préoccupation.

Le vieillard se leva et dit avec une douce affabilité :

— Bonjour, monsieur le notaire. Votre arrivée me surprend agréablement : c'était à vous que je pensais. Demain, il y aura un mois que M. Daniel est parti. On doit me présenter à payer une lettre de change de trente-trois mille francs, et il me manque de quoi me faire cette somme, vous le savez.

Le notaire tira un portefeuille de la poche de son habit, y prit quelques billets de banque, et les tendit à l'intendant.

— Voici votre affaire, dit-il. Je ne comprends vraiment pas, mon bon Willibald, comment vous pouvez être inquiet à mon égard. Quand donc ai-je manqué au ponctuel accomplissement de mes promesses?

— Jamais, monsieur, mais vous devez me pardonner ce doute. C'est une tendance qui, sous l'influence d'un chagrin prolongé, s'enracine dans notre cœur, le force de craindre toujours et d'avoir sans cesse l'œil fixé sur un sombre avenir, on finit par croire que tout doit fatalement tourner contre nos vœux. Mon intention était d'aller chez vous après midi; je vous remercie de m'épargner cette longue promenade par votre arrivée. Voulez-vous entrer, monsieur le notaire, et prendre quelque chose? Un verre de vin?

— Non, Willibald, répondit le notaire, je n'ai pas le temps, ma voiture est dans la cour; je dois aller faire une vente à Saint-Denis. Ainsi, c'est demain que les

trente-trois mille francs qui restent de la fortune de M. Daniel seront disponibles?

— Demain, le 30 juin.

— Et vous attendez-vous, Willibald, à ce que M. Daniel les fasse recevoir immédiatement?

— Je n'en doute pas.

— Cela ne semble pas vous attrister, Willibald?

— Que voulez-vous, monsieur? Il ne me reste qu'un espoir dans ma douleur; c'est que ce dernier argent soit bientôt dépensé.

Le notaire parut très-étonné de ces paroles.

— Je ne vous comprends pas, dit-il, il me semble qu'il serait plus désirable que Daniel conservât quelque chose de sa fortune si peu que ce fût.

— Les affaires sont maintenant dans un si triste état, répondit le vieillard, que je ne puis encore espérer son salut, que de l'excès du mal. Aussi longtemps que Daniel aura assez d'argent à sa disposition pour mener une vie de dissipation, le perfide ami qui domine tous ses instincts, ne le lâchera pas; mais que Daniel tombe dans une vraie pauvreté, le fatal conseiller disparaîtra de son côté, et lui rendra ainsi la liberté d'obéir à l'inspiration de son cœur.

— Et si son cœur était corrompu, à quoi cela servirait-il que M. Gombert le quittât?

— J'espère que le Dieu de miséricorde aura exaucé

mes prières et celles de Céleste, dit l'intendant en soupirant douloureusement.

— Je ne veux pas combattre votre incompréhensible confiance, Willibald, dit le notaire en haussant les épaules; depuis longtemps, il m'est démontré que tous mes efforts demeureraient inutiles. D'ailleurs, je n'ai pas le temps, je dois partir.

Suivi par l'intendant, il descendit du balcon dans le jardin; et, en suivant le sentier, il dit :

— Willibald, j'ai rendu visite hier à madame de Berg : nous avons parlé longtemps de M. Daniel.

— Vous avez gardé mon secret? demanda le vieillard, en l'interrompant avec anxiété.

— N'en doutez pas; il ne m'a rien échappé qui puisse inspirer la moindre défiance, mais cela me peinait de devoir laisser ces âmes généreuses dans l'ignorance de ce qui les intéresse plus que personne. Je ne puis vous exprimer, Willibald, quelle profonde admiration et quelle sincère compassion m'ont inspiré la bonté de madame de Berg et l'amour de Céleste.

— Je crois, monsieur, dit l'intendant, que ce sont deux anges de sacrifice et de confiance!

— Mais ce que je n'ose presque vous dire, et que je dois vous dire pourtant, c'est que vous vous trompez, Willibald, et que vous ne faites pas du tout bien de cacher à Céleste et à sa tante la coupable con-

duite de Daniel et surtout la perte de sa fortune.

— La coupable conduite de Daniel ! répéta l'intendant. Tant que son cœur reste bon, on peut encore considérer tous ses actes comme des erreurs de jeunesse. S'il revient au Wulfhof et retrouve ici, sous le doux regard de Céleste, la voix de l'âme qu'il a perdue, la reconnaissance changera son amour en un religieux sentiment d'admiration, et Céleste sera plus heureuse que s'il n'eût jamais quitté son patrimoine paternel.

Ils avaient traversé la maison et entraient dans la cour. Le notaire tira l'intendant un peu à part et dit :

— Je ne vous chercherai pas querelle à propos de votre étrange espoir ; mais le gaspillage de sa fortune est une perte matérielle qu'on ne répare pas avec du sentiment.

— En effet, dit l'intendant d'une voix contenue; mais si cela en venait jusque-là, qu'il devînt l'époux de Céleste, il lui resterait toujours cent vingt-cinq mille francs. La dot de Céleste ne s'élève pas à cette somme.

— Ainsi, vous êtes encore toujours disposé à sacrifier en sa faveur, tout ce que vous possédez ?

— Toujours, monsieur. Ajoutez-y la dot de Céleste. Alors le Wulfhof peut être dégrevé de toutes ses hypothèques, et Daniel peut trouver dans le revenu de cette propriété les moyens de faire honneur à sa position et de vivre en paix avec sa femme et sa famille. Pour

écarter tout soupçon de votre esprit, monsieur, j'ajouterai encore une chose. Dieu m'a institué protecteur d'un orphelin ; mais je veillerai en même temps au bonheur de celle dont l'amour a éveillé votre admiration comme la mienne. Laissez revenir Daniel, j'épierai son âme et je sonderai son cœur. Si je trouve qu'il ne possède plus de qualités qui le rendent digne de Céleste, j'empêcherai moi-même le mariage, et prendrai tout entière sur moi la tâche de guérir les blessures de Daniel et d'adoucir sa vie. Êtes-vous rassuré à mon point de vue?

— Je devrais parler plus amplement de cette grave affaire, dit le notaire en regardant sa montre, mais mon temps est écoulé. Adieu, Willibald ; je dois cependant avouer que vous êtes un modèle de générosité, bien que je ne puisse pas approuver complétement vos résolutions.

Il pressa la main de l'intendant, et allait se diriger vers sa voiture, quand tout à coup le claquement lointain d'un fouet lui fit diriger les yeux sur le chemin qui aboutissait à la porte du Wulfhof.

— Attendez-vous quelqu'un, Willibald? demanda-t-il ; je vois là-bas une voiture qui s'approche rapidement d'ici.

L'intendant regarda pendant un instant dans la direction indiquée, bientôt une joyeuse attente parut

l'émouvoir, car ses yeux se mirent à briller, et un radieux sourire illumina son visage :

— Ah! ne me trompé-je point! s'écria-t-il d'une voix tremblante. A côté du cocher, je vois un homme avec un galon d'or au chapeau. C'est Josse, je crois! Au-dessus de la voiture, je vois deux malles noires avec des clous de cuivre. Monsieur, mon ami, c'est Daniel qui revient!

— Daniel? murmura l'autre. S'il revenait ici pour bon, les trente-trois mille francs seraient aussi sauvés.

— Dieu soit loué! s'écria l'intendant. Le mal n'aura pas eu le temps d'étouffer son sentiment inné de la vertu; il revient avec le même cœur aimant! Vous voyez bien, monsieur, que mon espoir ne m'avait pas trompé.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la voiture franchit la porte, et s'arrêta dans la cour, non loin de la place où se trouvait l'intendant.

Celui-ci fit une couple de pas pour aller au-devant de son jeune maître; mais la portière de la voiture s'ouvrit vivement, et M. Gombert, qui sauta dehors, saisit la main du vieillard, tandis qu'il disait en riant :

— Ah! bonjour, intendant! Comment vous portez-vous depuis notre départ? Vous n'avez pas cru me revoir sitôt, n'est-ce pas? Il fait terriblement chaud et étouffant dans ce pays!

M. Willibald dégagea avec une douce violence sa

main de celle de Gombert, et, sans l'écouter, regarda dans la voiture derrière lui.

— Je vois ce qui vous distrait ainsi. Vous croyez que Daniel est venu avec moi? Non, non, il est beaucoup trop fin pour entreprendre un aussi ennuyeux voyage, et charge volontiers ses amis des commissions désagréables.

Accablé par l'amère déception, l'intendant pâlit et trembla visiblement; puis il laissa tomber la tête avec découragement sur la poitrine, et murmura une triste plainte.

Gombert lui posa la main sur l'épaule et dit :

— Ah çà, intendant, avant que je vous parle de l'affaire qui me fait venir de Paris, je déjeunerais volontiers et boirais de même une demi-bouteille de ce vieux vin d'Espagne; car je suis très-altéré et affamé. Veuillez donner ordre qu'on me serve. Toi, Josse, donne aux chevaux un peu de pain et d'eau : nous ne resterons pas ici plus d'une demi-heure, je l'espère du moins. Va ensuite dans la cuisine, et mange aussi à la hâte un morceau.

Le notaire regardait avec une curiosité mécontente l'étranger qui commandait sur le ton hautain d'un maître; mais, lorsqu'il vit que Gombert fixait son attention sur lui, il salua à haute voix l'intendant et monta dans sa voiture.

— Quel imbécile est-ce là? grommela Gombert, tandis que la voiture s'éloignait. Il me regarde comme si j'étais un sauvage; et quand je veux lui adresser un mot de politesse, il fuit comme si je voulais le dévorer. Mais on est ici comme dans un désert. Comme le Wulfhof est désert et silencieux, intendant? Où sont donc les forts gaillards et les grosses servantes que j'y ai vues?

— Les domestiques sont au travail des champs, répondit Willibald.

— Alors c'est vous ou moi qui servirez le déjeuner?

— Non, la vieille servante est à la cuisine.

— Eh bien, intendant, entrons, je vous dirai en deux mots le but de mon voyage; vous le présumez sans doute?

— Vous venez pour l'argent? dit Willibald, en le suivant.

— Justement, vous l'avez deviné; et j'espère qu'il est prêt?

— Veuillez entrer dans la salle, dit Willibald en ouvrant la porte. Je vais veiller à ce qu'on vous apporte à déjeuner. Désirez-vous du café?

— Non, de la viande, du pain et du vin.

— Comme vous êtes pressé, monsieur, je ne puis vous offrir que du rôti froid et du jambon.

— C'est assez. N'oubliez pas le vin d'Espagne.

Le vieillard s'éloigna par le corridor tandis que Gombert entrait dans la salle et se laissait aller sur une chaise près de la table. A peine était-il assis depuis quelques minutes qu'il se mit à trépigner des pieds avec impatience et à grommeler sur la longue absence de l'intendant ; mais celui-ci parut dans la salle et dit :

— On va vous servir à l'instant le déjeuner demandé... Vous venez chercher l'argent au nom de M. Daniel ?

— Pourquoi cette question ? Ne vous l'ai-je pas dit ? Et que diable voudriez-vous que je vinsse faire autre que cela ici ?

— Combien désirez-vous, monsieur ?

— Tiens, tiens, le vieux finaud ! Ni plus ni moins que trente-trois mille francs, mon bon intendant.

Les lèvres du vieillard se contractèrent en un sourire de mépris ; il dit cependant avec le même calme :

— Vous avez sans doute des papiers ? un plein pouvoir, une quittance ?

— J'ai tout ce qui est nécessaire, répondit Gombert en tendant à l'intendant une couple de feuilles de papiers couvertes d'écriture. Ah ! ah ! nous connaissons votre exactitude et nous savons que vous ne lâcheriez pas l'argent si on pouvait contester une seule lettre. Aussi, avons-nous pris nos précautions pour ne pas

partir d'ici sans avoir terminé l'affaire. Examinez ce plein pouvoir passé par-devant notaire et ce reçu signé. Une seule de ces deux pièces serait suffisante. N'est-ce pas ainsi ?

M. Willibald était encore occupé à lire le plein pouvoir. Quand il eut examiné cette pièce et aussi la quittance, il murmura :

— Je n'ai pas de remarques à faire ; tout est en règle...

En disant ces mots, il tira un lourd portefeuille de la poche de son habit, en tira un paquet de billets de banque, et, le posant devant Gombert, dit :

— Voici la somme, trente-trois mille francs. Veuillez voir s'il n'y manque rien.

— Ah ! cette fois, du moins, vous vous montrez de bonne volonté ! s'écria Gombert surpris. Je me comportais comme si je ne doutais pas de la remise immédiate de l'argent ; mais, j'ose vous avouer, intendant, que je m'attendais à de l'hésitation et de la résistance de votre part. Je vous remercie de tout mon cœur ; je crois qu'au fond vous êtes un brave homme. Avec votre permission, je vais compter cette liasse de billets.

Pendant que Gombert faisait passer les billets un à un entre ses doigts, la vieille servante entra dans la salle avec un grand plateau, et elle déposa le déjeuner sur la table et aussi la bouteille de vin.

— Le compte est juste : trente-trois mille francs ! Cela ne fait pas un gros paquet de papier, n'est-ce pas ? On pourrait porter sur soi un million comme cela sans en sentir le poids.

— Ce sont des billets de la banque de Belgique, remarqua le vieillard, vous feriez bien de les échanger chez un banquier de Courtrai contre du papier français, afin de perdre moins au change.

— Je ne suis pas embarrassé pour cela, intendant, répondit Gombert, mais je vous remercie de votre conseil amical... Et maintenant, au déjeuner. J'ai une faim d'enragé...

Il se mit à son aise, se coupa quelques morceaux de rôti et commença à dévorer les mets avec un véritable appétit, en arrosant le tout de quelques verres de vin.

— Puis-je à mon tour demander comment monsieur Daniel se porte à Paris? demanda Willibald.

— Tout ce que vous voulez; tout à votre service, intendant. J'aime à parler quand je mange. Daniel ? Que puis-je vous en dire? C'est un fou qui, depuis longtemps, eût fait les plus énormes sottises si je n'avais veillé sur lui.

— Mais comment va sa maladie nerveuse? Est-il peut-être guéri ?

— Guéri? dit Gombert en riant. C'est encore pire

qu'auparavant. Sa visite au Wulfhof ne lui a pas fait de bien. Maintenant il est poursuivi par je ne sais quelles pensées secrètes qui ne lui laissent ni repos ni trêve. Parfois il refuse pendant des semaines entières de mettre le pied hors de la maison, il murmure et grommelle sans cesse et se ronge le cœur; puis il éclate comme un sauvage et se jette jusqu'au cou dans le torrent des plaisirs pour perdre la conscience de lui-même. Ah! intendant, j'ai là un ami qui ne me procure guère de plaisir, vous pouvez le croire. Maintenant que nous devons vivre économiquement, non par goût, mais par nécessité, Paris n'est plus un séjour pour nous. J'ai proposé à Daniel d'entreprendre un voyage en Californie...

— En Californie! s'écria Willibald effrayé.

— Oui, intendant, non-seulement pour y chercher de l'or; mais San-Francisco est un véritable paradis pour un homme comme moi qui suis doué d'une grande énergie et d'un certain esprit d'industrie.

— Et Daniel a-t-il consenti? demanda l'intendant avec anxiété.

— Non; la pensée seule d'un voyage lointain lui inspire une inconcevable horreur.

— Ah! j'en remercie Dieu! murmura le vieillard avec un profond soupir. Ainsi, vous avez renoncé à votre voyage?

— Pas du tout, intendant; si Daniel ne veut pas me suivre, je devrai partir seul.

— En Californie, un homme comme vous, monsieur, peut en effet faire une rapide fortune, affirma Willibald avec une expression de joie contenue. Avez-vous vraiment envie d'entreprendre le voyage du pays de l'or avant peu? La raison actuelle est la meilleure, si je ne me trompe.

— Je serais déjà depuis deux ou trois semaines en mer, si l'amitié ne m'eût retenu. Je n'ose abandonner Daniel à lui-même : il pourrait se faire un malheur.

— Que voulez-vous dire? dit l'intendant frappé par le ton profond et mystérieux sur lequel ces derniers mots furent prononcés.

Il semblait que Gombert prît plaisir à dire à l'intendant des choses qui pussent l'émouvoir péniblement, car il fixait sur lui un regard oblique et souriait en lui-même quand le visage de l'intendant annonçait une profonde émotion. Ses paroles étaient probablement feintes et exagérées; puis, comme il parlait tout en mangeant et qu'il tournait très-rarement son visage vers l'intendant, celui-ci ne pouvait remarquer l'étincelle de joie maligne qui brillait dans ses yeux.

— Daniel se ferait un malheur, dites-vous, monsieur? balbutia Willibald d'un ton presque suppliant. Vos

paroles me font trembler. Mais je me trompe sans doute. Ah ! ce serait trop affreux !

— Non, non, vous ne vous trompez pas. Depuis une couple de semaines, il ne parle que de se brûler la cervelle d'un coup de pistolet ou de se délivrer d'une vie qui le dégoûte.

— Oh ! malheur, malheur, s'écria Willibald en pâlissant. Cela pourrait être la fin de Daniel ? Impossible !

L'émotion extrême du vieillard parut inspirer à Gombert quelque pitié ; il se tourna vers lui et dit :

— Tranquillisez-vous là-dessus, intendant, cela n'arrivera pas. Daniel n'a pas le courage nécessaire pour une telle action.

— Le courage ? s'écria Willibald indigné, la lâcheté, voulez-vous dire ?

— Oui, le courage de la lâcheté, dit l'autre en ricanant. Et puis, intendant, ne suis-je pas avec lui pour l'empêcher de commettre une telle sottise ? Vous devriez m'être reconnaissant de mes soins, car si je ne veillais pas sur Daniel avec la sollicitude de l'amitié, depuis longtemps ce fait dont la pensée seule vous fait trembler, serait accompli. Que diable, intendant, pourquoi envoyiez-vous Daniel à Paris, après lui avoir rempli la tête de puériles illusions et lui avoir donné sur la vertu et le vice des idées qui devaient l'exposer à mille

et mille piéges qui sont tendus là aux jeunes gens riches et surtout naïfs. Ce jambon est excellent, intendant, et ce vin a le goût d'un vrai nectar. On peut bien dire que la faim est le meilleur assaisonnement.

M. Willibald entendit à peine les accusations que Gombert lançait contre lui; il se leva, les yeux baissés et égaré par d'amères rêveries. Il releva la tête et dit avec une fiévreuse précipitation.

— Je vais à Paris; je veux parler à Daniel, je veux lui dire des choses qui le délivreront peut-être de ses affreuses pensées. Laissez-moi vous accompagner, je partirai avec vous.

Ces mots parurent frapper Gombert d'une soudaine surprise. Ce fut comme s'il avait tressailli, mais il maîtrisa aussitôt son émotion et dit en souriant :

— Ah! ah! je vous le conseille! Vous iriez à Paris; cela suffirait pour pousser Daniel aux plus extrêmes folies. Nous avons parfois parlé de la possibilité de votre arrivée. Le moindre mot sur ce sujet le jette dans de si violentes crampes nerveuses que c'est terrible à voir. J'en comprends bien la cause. Quand il vous voit, mille souvenirs s'éveillent en lui qui le torturent et secouent son système nerveux. Il se croit coupable de je ne sais quelles erreurs. Pauvre garçon, il est encore à ce point qu'il regarde comme un crime de boire à pleine gorgées le calice de la vie, comme si on pouvait trop

user de ce qui est bon et agréable! Voilà le déjeuner fini. Je vais vous dire adieu, intendant.

— Que dois-je faire? Que puis-je tenter? demanda le vieillard avec émotion. Ah! monsieur, donnez-moi donc un bon conseil.

— Vous devez rester ici et attendre, du moins jusqu'à ce que le mal de Daniel soit diminué, répondit Gombert en se levant de table. Votre crainte est sans fondement, je vous le dis. Il y a plus de deux ans que Daniel parle de mettre fin à son prétendu désespoir; mais nous connaissons la chanson; ce sont des paroles en l'air. Quand on est capable d'une chose pareille, on ne le dit pas. Adieu, portez-vous bien; et, pour le reste, fiez-vous à moi!

L'intendant prit la main de Gombert et, la pressant fiévreusement, dit avec des larmes dans les yeux :

— Ah! monsieur, écoutez-moi encore un instant, et laissez-moi implorer une faveur de votre générosité! L'argent que je vous ai mis en mains ne durera pas éternellement. Je ne dois pas vous demander ce que vous ferez quand il sera dépensé. La vie de hasard ne vous effraye pas, et probablement vous trouverez bien les moyens de forcer la fortune à un retour favorable; mais Daniel est trop simple de cœur pour lutter contre un monde aussi impitoyable. Il succombera sous l'humiliation, sous le sentiment de son insuffisance, dès qu'un

complet manque d'argent l'aura plongé dans une véritable impuissance. Vous, monsieur Gombert, vous pouvez, comme récompense de son amitié, lui valoir un inestimable bienfait et le garder d'un sort terrible. Par quelques mots, quelques bonnes paroles vous pouvez le sauver et le rendre heureux pour le reste de sa vie.

— Diable ! murmura Gombert, vous parlez comme si vous me preniez pour un magicien. Allons, parlez, si faire le bien coûte si peu de peine, pourquoi ne pas l'essayer ?

— Voyez-vous, monsieur, le Wulfhof est maintenant chargé d'hypothèques jusqu'à sa pleine valeur; mais avec du travail et des soins on peut lui faire produire beaucoup plus de revenus que les intérêts des sommes prêtées n'en exigent. Daniel peut encore ici, sur son patrimoine paternel, vivre en paix. Je vous en supplie, faites-lui comprendre cela; dites-lui que des amis fidèles et dévoués l'attendent ici, prêts à le recevoir les bras ouverts ; que jamais un mot de reproche ne tombera de leurs lèvres; qu'ils le garderont de la moindre humiliation ; en un mot, que son retour sera le bonheur de tous ceux qui l'aiment et qu'ils l'entoureront de reconnaissance, de respect et d'amour. Vous êtes tout-puissant sur son âme, monsieur, dites-lui cela et répétez-le-lui ! qu'il tourne ses regards vers sa patrie; montrez-lui l'étoile du salut et convainquez-le

qu'il ne retrouvera que dans son patrimoine paternel la paix de l'âme qu'il a perdue.

Gombert fit un signe de tête affirmatif.

— Oh ! monsieur, continua Willibald, si vous voulez exaucer ma prière, quelle bonne action vous ferez ! vous rendrez à la vie votre ami pauvre et malade ; il vous devra tout le bonheur de sa vie à venir ; et quand, dans bien des années, il se souviendra de vous, ce ne sera que pour bénir le nom de son bienfaiteur ! Je vous en prie, monsieur, suivez la bonne inspiration de votre cœur, et ne refusez pas d'accomplir cette œuvre élevée de miséricorde.

— Vous pouvez y compter ; je vous donne ma parole d'honneur que je ferai tout ce que je puis, dit Gombert avec un étrange sourire sur les lèvres.

— Loyalement, avec amour, avec bonne volonté? dit Willibald en suppliant les mains jointes.

— Oui, très-loyalement et avec la meilleure volonté du monde, intendant.

— Votre influence sur Daniel est toute-puissante.

— Je le sais, intendant, et j'ai tout intérêt à me délivrer aussitôt que possible d'un compagnon qui, désormais, à Paris comme en Californie, ne serait qu'un embarras et qui finirait par remplir de fiel ma vie comme la sienne. D'ailleurs, avec toutes ses faiblesses, Daniel est un bon garçon, et, puisqu'il peut être heu-

reux ici, eh bien, je vous le renverrai, intendant... mais sous la condition que vous ne veniez pas à Paris avant que je vous écrive qu'il est prêt à regagner la Belgique avec vous.

— Ah! vous seriez aussi bon et aussi généreux! dit le vieillard tressaillant de joie. J'attendrai avec espoir, avec confiance, et, en attendant, je prierai Dieu qu'il vous fortifie dans votre affectueux projet.

Gombert se dirgea vers la porte de la salle et dit:

— Si l'on s'occupe là-haut de pareilles choses, nous laisserons la question indécise. Il suffit que je vous aie donné ma parole. Vous pouvez mieux compter sur cela.

Arrivé dans la cour, et près de sa voiture, il y trouva le cocher de Courtrai assis sur le siége et prêt à partir; Josse, qui était dans la cuisine, se fit appeler trois fois et parut enfin la bouche encore pleine.

— Adieu, intendant, dit Gombert, en lui pressant de nouveau la main. Fiez-vous à ma promesse. Dans quinze jours, peut-être, je vous écrirai déjà que vous pouvez venir prendre Daniel, ou qu'il veut faire seul le voyage vers sa patrie.

— O monsieur! je vous en serai reconnaissant jusque sur mon lit de mort, dit le vieillard en soupirant,

tandis que deux larmes tombaient sur ses joues. Adieu, que Dieu vous protége!

— Cocher, menez vos chevaux bon train! s'écria Gombert. Il y a un bon pourboire à gagner; mais, si j'arrive, au contraire, trop tard pour le départ du chemin de fer, vous n'aurez rien.

Le fouet retentit dans la cour et les chevaux s'élancèrent en avant.

Au moment où ils allaient atteindre la porte, se montra sur le pont une jeune paysanne, avec une lourde botte d'herbes sur la tête. Elle reconnut le domestique qui était assis à côté du cocher, jeta un cri de joie, laissa tomber à terre la botte d'herbes, tandis qu'elle répétait à plusieurs reprises le nom de Josse.

Le cocher lui cria de se garer du chemin et fit avancer ses chevaux si rapidement qu'ils auraient certainement foulé aux pieds la pauvre fille, si Josse, en prononçant des paroles de colère, ne lui eût arraché la bride et détourné la voiture aussitôt. Le cocher reprit la bride de la main de Josse; et, tandis que tous deux se démenaient sur le siége, la voiture passait sous la porte et roulait avec une double rapidité sur la chaussée.

La jeune paysanne resta un instant surprise et alla lentement ramasser la botte d'herbes pour la rechar-

ger sur sa tête; chemin faisant, elle mit le doigt sur son front et murmura avec un doux et tranquille sourire.

— Qu'est-ce que Josse est venu faire ici! Il m'a défendue avec colère? il m'aimerait donc encore?

XI

IDYLLE FLAMANDE

Au moment le plus chaud du jour, deux jeunes paysannes étaient occupées dans la vallée, au pied du Wulfhof, à arracher les mauvaises herbes d'un champ de carottes [1]. Le silence le plus profond régnait autour d'elles; pas le moindre vent n'agitait le feuillage, pas une seule voix de la nature ne se faisait entendre; les oiseaux eux-mêmes s'étaient cachés sous l'ombre la plus épaisse des arbres.

Sous les feux ardents du soleil, les deux jeunes filles rampaient à genoux, arrachant, sans relâche, les herbes parasites d'entre les jeunes carottes, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint l'autre côté du champ. Alors, elles allaient s'asseoir à l'ombre des peupliers, essuyaient la sueur de leur visage, prenaient haleine un instant et reprenaient leur travail dès que le repos avait rafraîchi leur tête et calmé les battements accélérés de leur cœur.

1. En Flandre, l'opération du sarclage ne se borne pas aux jardins potagers, mais s'étend à toute la grande culture y compris les céréales.

Chaque fois qu'ainsi rafraîchies, et, avec un nouveau courage, elles commençaient un nouveau sillon dans le champ, elles échangeaient quelques paroles en travaillant et poursuivaient l'entretien qu'auparavant la fatigue et la chaleur les avait forcées d'interrompre.

— Ainsi, Barbe, tu vas te marier avec François Kenkelaer de Swaveghem ? demanda, cette fois la plus âgée des deux. Est-ce décidé pour de bon?

— C'est après-demain dimanche, répondit l'autre d'un ton triste, et je dois aller ce jour-là chez mon oncle pour dire oui ou non. Il ne veut me donner de plus long délai.

— Et tu diras sans doute oui ?

— Il le faut bien, Trine, sans cela mon oncle se fâcherait contre moi; car, si je ne me marie pas tout de suite, la belle petite ferme derrière Knocke nous échappe, et nous ne retrouverons jamais une pareille occasion.

— Tu sembles triste de cela, Barbe? Si j'étais à ta place ! François Kenkelaer est un solide et alerte gaillard qui a de bons bras au corps. Tu seras heureuse avec lui.

— Je crois que non, dit la jeune fille en soupirant et en secouant mélancoliquement la tête.

— Mais que te faudrait-il donc?

— Personne ne s'est fait soi-même, Trine; j'ai tort,

je le sais bien; mais les pensées sont maîtresses de moi. Lorsque nous avons su que M. Daniel allait revenir au Wulfhof, mon oncle m'a menée voir la petite ferme qu'il devait louer pour me mettre en ménage. J'y suis restée presque tout un jour, et ai mangé et bu avec les gens. Quel beau rêve c'était, Trine! Je me voyais moi-même à la table comme fermière; en face de moi était Josse qui me remerciait, avec un doux sourire, de mon bon café; je voyais Josse occupé dans le jardin à arranger les carrés de légumes pour notre provision; dans les champs, j'entendais sa voix qui faisait tourner le cheval au bout du sillon; dans l'écurie, je l'entendais chanter de bonheur et de contentement; sous la cheminée, je le voyais assis, la pipe à la bouche, tandis que je filais près de la lampe du soir... Ah! Trine, de quelque côté que je me tournasse ce jour-là, à la ferme, c'était toujours Josse qui était devant mes yeux; et je disposais si bien mon ménage dans ma tête que c'était déjà comme si j'avais été mariée depuis longtemps. Je n'ose presque pas le dire tant c'est innocent, mais, pense un peu: j'avais, dans ma simplicité, déjà fixé la place où le berceau serait pour mettre les enfants hors du courant d'air de la porte et de la fenêtre, et je voyais Josse qui tirait à la corde du berceau et endormait l'enfant par ses chants, comme un brave et bon père...

Barbe avait parlé ainsi d'abord avec un profond sen-

timent et à la fin d'une voix douloureusement altérée. Sa compagne dut en être frappée ; car ce ne fut qu'au bout d'un instant de silence qu'elle dit :

— Eh bien, Barbe, tu auras tout cela aussi bien avec François Kenkelaer qu'avec Josse.

— Non, non, répondit l'autre ; François Kenkelaer est un honnête et bon garçon, je l'avoue, mais je n'ai jamais songé à lui. Si je vais maintenant habiter avec lui la petite ferme, je n'aurai peut-être pas assez de force sur moi-même pour oublier tout de suite comment j'avais arrangé là mon ménage, et il est bien possible que l'ombre de Josse apparaisse parfois au coin de la cheminée.

— Mais avec le temps, Barbe...

— Oui, avec le temps, Trine, cela se passera ; et puis je m'efforcerai de chasser ce souvenir de mon esprit. Il me semble que je commence à sentir plus de penchant pour François ; sa bonté et son esprit droit m'inspirent de la reconnaissance et de l'estime, mais ce ne sera jamais la même chose, Trine.

— Tu es une singulière fille ! remarqua l'autre. Comment peux-tu t'obstiner ainsi à penser à Josse ? Il se moque de ton affection : il va et vient dans ce pays et quitte pour la seconde fois le Wulfhof sans s'enquérir de toi. Avec cela il est devenu un mauvais sujet ; il jure, il boit, et il croit qu'il est bien au-dessus des paysans

parce qu'il a un ruban d'or à son chapeau. Je parie que s'il revenait encore et qu'il te dît une bonne parole tu serais assez innocente pour repousser François et accepter Josse.

— Tu te trompes en cela, dit Barbe d'un ton décidé. Depuis quelque temps j'ai bien réfléchi à ma situation et j'ai vu qu'avec Josse tel qu'il est devenu, je ne puis plus être heureuse. Ce n'est pas l'espoir qui me fait encore penser à lui ; c'est le chagrin et le dépit que la belle vie que j'avais rêvée soit pour toujours devenue impossible.

— Allons, allons, épouse François Kenkelaer ; cela t'ira mieux qu'avec ce vaurien de Josse qui, entre *nous* soit dit, n'est ni beau ni malin.

Un profond soupir fut la réponse de Barbe.

Elles étaient arrivées à l'autre côté du champ et s'assirent silencieusement au bord du chemin qui se dirige de Heestert vers Avelghem.

A peine étaient-elles là depuis un instant, que l'attention de Trine fut éveillée par l'apparition d'un homme à l'extrémité lointaine du chemin. Elle ne pouvait le reconnaître, car il était au fond de la vallée et encore très-éloigné. Comme il avait une blouse bleue et une casquette sur la tête, Trine crut que c'était un ouvrier du Wulfhof, et elle s'efforça de deviner qui ce pouvait être ; mais, le bâton à la main et les signes

d'extrême fatigue que trahissait sa marche, lui firent abandonner cette opinion.

— Vois donc, Barbe, dit-elle, si tu peux reconnaître qui vient là bas vers le Wulfhof; je croyais d'abord que c'était Thomas, notre garçon d'écurie.

— Ce sera le marchand de bêtes qu'on attend au Wulfhof pour lui montrer notre bœuf gras, murmura Barbe avec indifférence.

— Mais vois donc comme cet homme doit être fatigué; il laisse pencher la tête sur la poitrine et traîne les jambes avec peine. Est-ce un temps aussi pour voyager sous un soleil aussi brûlant? La graisse en fondrait sur le corps!

— Allons! ne perdons pas notre temps, Trine, dit la jeune fille en se levant. Tu sais que l'intendant nous a ordonné de nous presser.

— Attends un peu, Barbe. Cet homme là a des cheveux roux...

— Qu'est-ce que cela fait?

— Oui, mais ce sont des cheveux roux juste comme ceux de Josse. Tiens, vois, il lève la tête. C'est Josse lui-même!

— Tu te trompes, Trine, tu veux m'effrayer, balbutia la jeune fille profondément émue.

— Non, non, je ne me trompe pas, il vient de rebaisser la tête, sans cela tu l'eusses reconnu également.

— Josse avec une blouse bleue? C'est impossible!

Mais elle parlait assurément contre sa propre idée, car, tandis que ses yeux se fixaient sur l'homme qui approchait, elle se mit à trembler de plus en plus et dit enfin :

— Ah! Trine, c'est Josse, en effet! Viens; allons-nous-en d'ici; qu'il ne me voie pas.

— Pourquoi? Je suis curieuse de savoir comment il se fait que Josse revienne au Wulfhof avec une casquette et une blouse de paysan. Quant à toi, Barbe, fais comme si tu ne t'en souciais plus. Sois indifférente et forte.

Les deux jeunes filles se turent et regardèrent, l'une demi-souriante, l'autre tremblante, l'homme qui gravissait le chemin avec hâte, bien qu'avec une visible lassitude. Il marchait toujours la tête penchée, et ne se doutait certainement pas qu'on l'épiait attentivement.

Bientôt il eût passé devant les jeunes filles sans les remarquer, si Trine ne lui eût crié :

— Eh! Josse, mon garçon, où vas-tu si vite que tu ne connais plus les gens?

— Barbe! s'écria Josse en pâlissant et en levant les mains au ciel, comme si l'apparition imprévue de la jeune fille l'eût frappé d'effroi et de saisissement.

La jeune fille, muette, le regarda, tandis qu'il essuyait

la sueur de son front; mais alors elle détourna les yeux pour comprimer son émotion et chercher de la force contre le sentiment qui voulait s'emparer d'elle.

— D'où viens-tu, pour l'amour de Dieu? demanda Trine en riant. Tu ressembles à un échappé de prison. Tes cheveux sont en désordre; il y a un pouce de poussière sur tes épaules. Où sont tes beaux habits et ton chapeau avec un galon d'or?

— Ah! ne te moque pas de moi, Trine; je suis si malheureux! dit Josse d'une voix plaintive et en joignant des mains suppliantes. Tout est perdu; mes habits, le peu d'argent que j'avais épargné, et jusqu'à mon linge! Je n'ai plus au monde que ce que j'ai sur le corps, — je suis pauvre et misérable comme un ver.

— Est-ce que M. Daniel t'a chassé?

— Je n'ai pas encore vu M. Daniel depuis que je suis parti de Paris avec ce vaurien de Gombert pour prendre le dernier argent au Wulfhof.

— Le dernier argent? Que dis-tu? D'où viens-tu? Tu n'es cependant pas tombé du ciel?

— C'est une terrible histoire. Nous devions aller avec l'argent à Paris retrouver M. Daniel; mais le traître Gombert me fit accroire qu'il devait aller à Anvers pour faire à la Bourse une affaire d'argent pour M. Daniel. A Anvers nous restâmes quelques jours logés dans un grand hôtel. Un certain matin, M. Gombert me fit

habiller à la hâte, me donna une lettre cachetée et me dit que je devais immédiatement aller à Bruxelles pour remettre cette lettre à la personne même dont le nom se trouvait écrit dessus. Il saute avec moi dans un omnibus; il prend à la station un billet pour moi et reste à regarder jusqu'à ce que le cornet ait fait entendre le signal du départ. J'aurais dû sentir qu'on était en train de me trahir; mais je n'avais pas plus de soupçon qu'un enfant qui vient de naître. A Bruxelles, je cherche pendant toute la journée; je cours de rue en rue, de montagne en montagne; je montre la lettre à cinquante personnes; on n'a jamais entendu parler de l'individu à qui la lettre est adressée. Je reviens à Anvers; j'arrive à l'hôtel, et pensez un peu combien je fus déconcerté et effrayé. On me dit que M. Gombert était parti le même jour avec le bateau à vapeur anglais pour Londres.

— Avec l'argent de M. Daniel? dit Trine étonnée en l'interrompant.

— Oui, avec tout l'argent, dit douloureusement Josse en soupirant, avec les malles, avec mon linge et avec le peu d'argent que j'avais épargné à si grand'peine.

Barbe avait relevé les yeux sur Josse et écoutait avec une pitié cachée ce qu'il disait.

— Je crus mourir de chagrin, reprit-il; je m'arrachai les cheveux et me plaignis à Dieu de ma stupidité, mais

mes larmes ne servirent de rien. A peine voulut-on m'héberger encore une nuit dans l'hôtel par compassion. Le lendemain je courais la ville comme un fou. Qu'allais-je faire? J'avais vu à Bruxelles un grand nombre de laquais qui étaient vêtus comme moi, et je crus que je pourrais peut-être y trouver une place. Dans cette pensée, je repartis vers le soir pour Bruxelles. Je m'offrit dans vingt grandes maisons au moins. Partout je fus refusé. Le peu d'argent que j'avais était dépensé; j'ai vendu mon chapeau et mon habit de livrée pour ne pas mourir de faim. Je suis venu à pied de Bruxelles par Ninove et Andenaerdes, presque sans manger ni me reposer; et me voici fatigué, malheureux et si désespéré, que je voudrais être mort.

Barbe tourna la tête de côté, pour essuyer une larme de ses yeux.

— Mais quelles sottises sont-ce là? murmura Trine. Pourquoi partir pour Bruxelles, pour y chercher une place? Ta place est à Paris près de M. Daniel.

— Oui! oui! répondit Josse, avec une triste ironie: M. Daniel n'a plus besoin de domestiques. Il est encore plus pauvre que moi; car il ne possède plus un centime et a de plus des dettes.

— Bah! je crois que tu rêves. Et le Wulfhof?

— Chargé de rentes pour plus que sa valeur, le Wulfhof n'appartient plus à M. Daniel.

— Ciel ! ciel ! quelles terribles choses sont-ce là? s'écria Trine avec un profond étonnement. Es-tu bien sûr de ce que tu dis ?

— M. Gombert m'a tout expliqué, pendant notre séjour à Anvers. Je savais déjà depuis longtemps que les affaires de notre jeune maître étaient en mauvais état ; car, dépenser comme cela l'argent à pleines mains, cela ne pouvait pas durer.

Il régna un instant de silence.

Josse s'approcha timidement de Barbe et lui dit du ton d'un pénible repentir ;

— Tu ne veux plus me regarder, Barbe. Oh ! tu as bien des raisons de me mépriser. J'ai cruellement agi vis-à-vis de toi ; j'ai récompensé ton pur amour par la moquerie et l'impudence. Lâche imbécile que j'étais ! Pour singer le mauvais Gombert, j'ai, par orgueil, feint que je ne t'aimais plus... Et cependant tu étais toujours, toujours devant mes yeux : ne sois pas fâchée, Barbe ; je ne dis pas cela dans l'espoir que tu puisses me pardonner encore. J'ai mérité mon sort et tu aurais grand tort si tu ne me haïssais, et ne me méprisais pas toute ta vie.

La jeune fille était à demi tournée vers Josse, et cachait ainsi les larmes qui une à une coulaient de ses yeux. Elle était profondément émue et luttait avec effort contre le sentiment d'amour qui la poussait à tout pardonner au malheureux Josse.

— Mais, dis donc, que vas-tu faire ? demanda Trine. Tu ne peux rester au Wulfhof. Depuis le soir où tu t'y es enivré, l'intendant est très-fâché contre toi. Il te chassera.

— Je le sais bien, répondit Josse. Si je suis venu au Wulfhof, c'est uniquement pour faire connaître à l'intendant que Gombert s'est enfui en Angleterre, avec l'argent. M. Daniel attend sans doute son ami avec chagrin et inquiétude ; l'intendant décidera ce qui doit être fait pour faire savoir cela à notre maître, et lui envoyer du secours si c'est possible. Dès que j'aurai rempli ce dernier devoir, je pars d'ici pour ne plus jamais y revenir.

Il se dirigea de nouveau vers la jeune fille, et lui dit, d'une voix altérée :

— Adieu, Barbe ; je vais me faire soldat pour me punir du mal que je t'ai fait. O mon Dieu, quand je serai en sentinelle, je te verrai toujours flotter devant mes yeux, et je n'aurai plus de repos en ce monde. Oublie le méchant lourdaud qui a méconnu ton amour, mais songe parfois au pauvre soldat dans tes prières.

Il se mit les mains devant les yeux, laissa pencher la tête sur sa poitrine et s'éloigna à pas lents.

Barbe resta encore quelque temps irrésolue et immobile ; comme si tout à coup elle avait succombé dans la lutte contre son sentiment, elle s'élança du bord du

champ dans le chemin, et s'écria d'un ton douloureux en courant après lui :

— Josse ! Josse ! arrête !

Il parut ne pas l'entendre et accéléra encore son pas. Cependant la jeune fille l'eut bientôt rejoint. Elle marche à côté de lui, comprima ses larmes, et demanda :

— Tu vas être soldat, dis-tu, Josse?

— Oui, oui, dit-il en sanglotant, soldat pour ma vie ! Je serai malheureux ; mais je l'ai mérité.

— Pourquoi désespérer de mon affection, Josse? Si je te pardonnais tout, ne resterais-tu pas?

— Ah ! tais-toi, Barbe; tu es la bonté même, je le sais bien ; et peut-être serais-tu encore assez miséricordieuse pour vouloir me consoler; mais je dois être puni, je dois souffrir pour mon crime. Laisse-moi aller; abandonne-moi à mon sort; je ne suis pas digne que tu me parles encore.

— Josse, demanda la jeune fille d'une voix presque inintelligible, n'as-tu pas, au milieu de tes moqueries et malgré ta feinte froideur, continué d'aimer un peu Barbe?

— Cette question me perce le cœur comme un couteau, dit Josse avec désespoir. Quel sot orgueil m'avait aveuglé? Chaque fois que je te voyais, mon cœur commençait à battre; si j'étais seul avec mes chevaux, je te voyais devant moi ; la nuit je me réveillais en sursaut,

parce que je pensais que tu m'appelais par mon nom. Oh! c'est inconcevable! Pour paraître grand et fort, pour imiter, comme un singe que j'étais, le moqueur Gombert, je feignais de l'aversion et de l'insensibilité! Si je n'y renonçais pas pour le salut de mon âme, j'irais là bas, derrière la chapelle, me noyer dans le marais.

Barbe saisit sa main, et dit avec une douceur indicible dans la voix :

— Josse, si je voulais oublier quel chagrin j'ai souffert par toi; si je t'aimais encore comme autrefois et si nous remplissions la promesse que nous nous sommes faite avant ton départ pour Paris, serais-tu plus brave, plus travailleur et plus craignant Dieu? Travaillerais-tu? remplirais-tu tes devoirs comme il convient à un sage père de famille? ne jureras-tu plus? ne boiras-tu plus? me respecteras-tu et m'aimeras-tu?

— Oh! Seigneur! Seigneur! s'écria Josse les larmes aux yeux, je succombe presque en entendant seulement ta douce voix. Si je ne devais pas commettre un nouveau crime pour accepter ton généreux pardon, si le bonheur était encore possible pour moi, je travaillerais à m'user les doigts; je regarderais tes yeux pour deviner tes moindres vœux; je te respecterais comme mon ange gardien... mais cela ne peut être. Laisse-moi aller, Barbe, je suis un scélérat, un lâche.

— Reste et écoute-moi, dit Barbe, en le retenant par

la main. La petite ferme derrière Knocke sera libre dans un mois. C'est une jolie demeure avec toutes sortes d'attirails de labour et cinq bouniers de bonnes terres fertiles; et avec cela, un fermage assez bon marché pour se tirer d'affaire tout doucement. Mon oncle est tellement convaincu qu'une pareille occasion ne se présentera pas deux fois, qu'il a irrévocablement résolu de me faire fermière de la petite ferme..., et il veut pour cela me marier avec François Kenkelaer, de Sweveghem.

— Il veut te marier, répéta Josse en faisant de douloureuses contorsions, avec François Kenkelaer?

Sa tête tomba sur sa poitrine, tandis qu'il poussait un soupir et murmurait avec découragement :

— Ton oncle a raison; François est un bon garçon; tu seras heureuse avec lui, Barbe...

— Veux-tu être le fermier de la petite ferme, Josse? demanda la jeune fille.

— Moi, fermier de la petite ferme? Si c'était possible, ton oncle ne serait pas aussi généreux que toi.

— Mon oncle ne me forcera à rien, Josse. S'il s'est aujourd'hui mis en tête que je dois me marier avec François Kenkelaer, c'est seulement parce que tu m'avais repoussée et étais parti. Allons, Josse, que tout soit oublié; redeviens brave et craignant Dieu comme auparavant, et remplissons la promesse que nous nous

sommes faite là bas devant la chapelle au pied de la croix.

Comme accablé par l'infinie bonté de l'excellente fille. Josse demeurait muet devant elle.

— Oh! Josse, nous serons si heureux! dit Barbe avec joie; tout ce que nous avons rêvé autrefois sera encore vérité; tu travailleras dans les champs, je soignerai le bétail. Nous sommes forts et bien portant, Dieu bénira notre travail; nous en sortirons tout doucement et épargnerons pour le temps où le ménage s'augmentera. Il y aura toujours de la joie; nous chanterons en travaillant et remercierons le ciel de sa bonté. Ah! il me semble que je te vois déjà après le travail, assis à côté de moi au coin de la cheminée, avec la pipe à la bouche et aussi content et aussi joyeux qu'un roi dans son palais... Voilà ma main, Josse, tout t'est pardonné. Dis oui, et, avant que six semaines se passent, nous serons devant l'autel comme mari et femme.

Josse tomba à genoux dans le sable du chemin, et, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses joues, il levait, muet, les bras vers la jeune fille.

Barbe lui prit les mains et voulut le relever, mais il résista à ses efforts et dit en sanglotant:

— Oh! laisse-moi te remercier à genoux! Barbe, Barbe, tu serais un ange du ciel que tu ne pourrais pas avoir un meilleur cœur. Je n'ai pas beaucoup d'esprit,

— Tu vas te marier avec Josse? avec un stupide bavard qui jure et qui boit?

— A tout péché miséricorde, Trine; tu ne connais pas Josse; au fond, c'est un brave et bon garçon. Viens un peu voir dans deux ans s'il ne sait pas cultiver comme le meilleur fermier... Continuons vite notre travail; et regagnons le temps perdu. Tout en travaillant nous pourrons encore parler un peu de ces étranges événements.

— Attends un peu, dit Trine en retenant sa compagne. Vois un peu là-bas! Josse est encore dans le chemin; madame de Berg et mademoiselle Céleste parlent avec lui.

— Il leur raconte sans doute comment M. Gombert s'est enfui en Angleterre avec l'argent de notre maître.

— Je crois plutôt qu'il est à se vanter parce qu'il va se marier.

— Tant mieux; c'est un signe qu'il est content.

— Fais attention, Barbe, ne te semble-t-il pas que madame de Berg est fâchée? elle remue si fortement les bras! si je ne me trompe, elle piétine dans le sable à faire voler la poussière autour d'elle.

— En effet, Trine, elle paraît fâchée. Qui est-ce qui peut l'émouvoir ainsi?

Elles restèrent longtemps, muettes et surprises, à épier les gestes de madame de Berg.

— Vois, vois, murmura Trine, mademoiselle Céleste porte un mouchoir blanc à ses yeux! Pleurerait-elle?

— Oui, elle pleure!

— Madame de Berg savait-elle que notre jeune maître a dépensé tout son argent, et que le Wulfhof ne lui appartient plus?

— Non, elle ne savait rien, Trine, sans cela la vieille servante m'en eût dit quelque chose.

— Oh! ce stupide Josse! je parie qu'il est en train de leur raconter ces belles choses tout au long... Vois, madame de Berg prend mademoiselle Céleste par le bras et l'entraîne dans le sentier. Josse continue son chemin.

— Allons ne perdons plus un instant. A l'ouvrage, et vite, dit Barbe.

Toutes deux s'agenouillèrent au milieu des carottes et commencèrent un nouveau sillon.

XII

DEUX DÉVOUEMENTS

Barbe et Trine, après le départ de Josse, avaient poursuivi leur travail avec tant de zèle, qu'elles avaient atteint la fin du champ peu après trois heures, et s'en retournèrent, le cœur joyeux et avec une vive impatience, au Wulfhof.

Lorsqu'elles approchèrent de la porte et purent voir dans la cour, Barbe arrêta sa compagne et lui montra avec un sourire muet, une chose dont la vue semblait la remplir d'une joie extraordinaire.

La cour était déserte, car les domestiques et les ouvriers étaient aux travaux des champs. On ne pouvait y voir personne en ce moment, si ce n'est un homme fortement musclé, aux cheveux roux, qui était occupé à vider l'écurie des chevaux et à mettre en tas la litière fumante. Il avait retroussé les manches de sa blouse et travaillait avec une joyeuse activité : la sueur perlait sur son front et il haletait de fatigue ; mais cependant un sourire de satisfaction brillait sur son

visage, et, par moments, il faisait entendre quelques mesures d'un joyeux air.

— Eh bien, qu'en dis-tu? dit Barbe d'un ton de triomphe, Josse n'est pas encore manchot.

— Non, en effet, répondit Trine, mais que peut-il avoir? il agite et enfonce sa fourche comme un fou. On dirait qu'il veut se battre avec le fumier.

— Ne vois-tu pas que c'est de joie, Trine? le pauvre garçon est si heureux qu'il ne se contient plus. Ah! sois sûre que Josse sera un mari laborieux et que je n'aurai pas à me plaindre de lui avoir pardonné au lieu de le laisser partir pour se faire soldat.

— L'intendant lui aura peut-être donné une tâche? Cela m'étonne de le voir si gaiement et si tranquillement à l'œuvre au Wulfhof; Barbe, nous lui demanderons en passant comment l'intendant l'a reçu.

Elles franchirent la porte et entrèrent dans la cour. Josse était tellement absorbé dans son travail, ou dans ses pensées, qu'il ne remarqua pas l'arrivée des jeunes filles avant qu'elles fussent près de lui et s'écriassent en même temps :

— Ah! le vaillant ouvrier! Bravo! Josse, bravo!

Josse tressaillit et ses joues et son front devinrent encore plus rouges. Il fixa des yeux pleins de reconnaissance sur la jeune fille et dit :

— Barbe, Barbe, je ne sais pas ce que ta bonté m'a

fait; mais il me semble que je pourrais travailler ainsi tout un mois sans me reposer; mes bras me semblent de fer ou d'acier. Que sera-ce donc quand je verserai ma sueur pour toi? Vois-tu, chère Barbe, tu me croiras ou non, mais je suis si heureux que je me mettrais à danser si j'osais. Pourvu que je ne perde pas la tête!

Barbe sentit des larmes couler de ses yeux en entendant cette expression de la reconnaissance de Josse envers elle. Mais ses dernières paroles l'inquiétèrent cependant comme si elle n'avait pas eu grande foi dans la solidité de sa raison.

— Il faut être calme, Josse, dit-elle d'un ton de remontrance. Un homme doit pouvoir supporter le bonheur comme le chagrin.

— Ah! Barbe, s'écria-t-il, je disais cela pour rire. Que j'aie été un imbécile, et que je le resterai peut-être, je ne le conteste pas; mais sois sûre que ta bonté m'a ouvert l'esprit, du moins pour me faire pénétrer tout ce que je dois faire pour pouvoir te montrer mon affection. Que la miséricorde de Dieu me laisse seulement la santé, et tu verras!

— Ce qu'il dit là n'est pas si sot, murmura Trine surprise à l'oreille de sa compagne. Je commence à croire, Barbe, qu'il y a encore beaucoup de bon en lui.

Barbe était émue et ne parlait pas; mais son regard était attaché sur Josse avec satisfaction.

— Mais dis-nous donc, demanda Trine, comment l'intendant t'a reçu? comment se fait-il que tu sois déjà à l'ouvrage, comme si tu n'avais jamais quitté le Wulfhof.

— L'intendant m'a d'abord reçu très-froidement; c'était à prévoir, répondit Josse; mais, peu à peu, il est devenu moins sévère, il a été, en dernier lieu, si bienveillant que j'en ai eu les larmes aux yeux. J'ai tous les bonheurs aujourd'hui.

— Et qu'a-t-il dit lorsque tu lui as raconté la fuite de M. Gombert en Angleterre? il a sans doute été très-saisi?

— Non, Trine; il a fait un signe de tête, comme si l'affaire ne l'étonnait pas du tout.

— Et que le Wulfhof n'appartenait plus à M. Daniel? A-t-il pris cela aussi de sang froid?

— Je n'avais pas à lui dire cela; il le sait mieux que personne... Mais Trine, et toi Barbe, ne parlez, pour l'amour de Dieu, de cela à âme qui vive. L'intendant m'a instamment prié de garder le secret de ce que j'en sais.

— Oui, et je parie, Josse, que tu as raconté tout, cet après-midi, à madame de Berg et à mademoiselle Céleste.

— C'est vrai, dit Josse en soupirant, c'était une terrible sottise de ma part; mais je ne savais pas mal faire.

— L'intendant est-il au Wulfhof ? demanda Barbe.

— Non, il est sorti.

— Il est allé chez mademoiselle Céleste, sans doute. Oh ! Josse, il apprendra que tu as trop parlé ! Il faut être plus prudent, Josse.

— Oui, oui, je le sais bien. Par exemple, je pourrais vous dire ce que je pense des intentions de l'intendant; mais ferai-je bien ou mal ?

— Crois-tu que nous ne savons pas nous taire, murmura Trine.

— Tu peux bien le dire à nous, ajouta Barbe, et puis ce ne sont que des idées, n'est-ce pas ?

Josse s'approcha plus près des deux jeunes filles et dit d'une voix contenue :

— Voyez-vous, l'intendant s'est montré calme et sans inquiétude vis-à-vis de moi, mais ce n'était qu'un apparence. Je remarquai bien qu'intérieurement il devait être vivement ému. Il me demanda des renseignements si précis sur la rue et la maison où demeure M. Daniel à Paris; il m'a ordonné de donner l'avoine au cheval gris... Que croyez-vous que cela signifie?

Les deux jeunes filles regardaient bouche béante.

— Cela signifie, dit Josse, qu'il veut aller dès aujourd'hui à Courtrai avec le cheval gris, et qu'il a l'intention d'aller chercher notre jeune maître à Paris.

— Mais le cheval gris est encore dans l'écurie, dit Trine.

— L'intendant a couru en toute hâte là derrière, par le chemin qui conduit au village. J'oserais parier qu'il est allé parler au notaire.

— Pourquoi au notaire?

— Ne comprends-tu pas, Trine, pour prendre de l'argent pour M. Daniel. Il a bien raison, car il y a encore là-bas plus d'un gros compte à payer.

— Mais, Josse, n'as-tu pas dit à M. Willibald un petit mot sur notre intention d'aller demain matin à Sweveghem, chez mon oncle? demanda le jeune fille.

— Je lui ai tout dit, Barbe, et lui ai fait entendre que désormais je voulais vivre comme un simple enfant de paysan, travailler, et me bien conduire, afin de pouvoir me montrer reconnaissant envers toi de ton affection. Il m'a félicité et m'a permis de rester au Wulfhof comme ouvrier, jusqu'au jour de notre mariage. L'intendant est aussi un ange de bonté. Si tu savais, Barbe, avec quel respect et quelle estime il parle de toi!

— Et pouvons-nous aller demain à Sweveghem?

— M. Willibald nous laisse pleine liberté, et il a dit que s'il pouvait nous rendre quelque service, il nous aiderait toujours avec joie par des actes et par des conseils.

— Oh! le bon, le brave homme! dit Barbe touchée. Nous prierons ensemble pour lui, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre, Josse prit sa fourche, continua son travail, et murmura effrayé :

— Laisse-moi seul, Barbe ! L'intendant est derrière toi !

Les jeunes filles surprises voulurent s'éloigner, mais M. Willibald leur fit signe de la main de rester, et consultant sa montre, il dit à Josse :

— Dans trois quarts d'heure, la voiture avec le cheval gris doivent être prêts. Tu me conduiras à Courtrai.

Et se tournant vers Trine, il lui dit rapidement :

— Va au champ, derrière la chapelle, et dis au contre-maître de venir au Wulfhof, j'ai besoin de lui parler.

— Barbe, dit-il, tandis que Trine s'éloignait déjà, j'ai une prière à te faire, mon enfant. Il est probable que je serai absent trois au quatre jours et peut-être plus. Je puis me fier sur toi, n'est-ce pas, et être sûr que tu surveilleras et soigneras bien le bétail.

— Ah ! monsieur l'intendant, s'écria Barbe avec une sorte de fierté blessée, que me demandez-vous ! J'aimerais mieux souffrir la faim et le besoin plutôt que de laisser manquer de quelque chose ces pauvres bêtes.

— Je le sais, Barbe, mais lorsque le contre-maître est aux champs avec les travailleurs, tu dois surveiller, toi, les autres domestiques, et dire de temps en temps une bonne parole pour que chacun fasse loyalement

sa besogne. De toi, on reçoit tout avec amour. Tu vas te marier, Barbe? Josse me l'a dit. C'est une perte pour le Wulfhof; mais comme j'ai des raisons de croire que tu seras heureuse...

— Ah! c'est votre opinion, monsieur Willibald? s'écria la jeune fille joyeuse.

— Oui, mon enfant. Josse est encore simple de cœur, et le bienfait que tu lui donnes lui inspirera assez de reconnaissance et de respect pour toi, pour lui faire suivre en tout ton conseil. Tu as ramené dans le bon chemin une brebis égarée, Dieu t'en récompensera. Ainsi, Barbe, tu tiendras l'œil à l'ouvrage, n'est-ce pas?

— Ah! monsieur Willibald, s'écria la jeune fille, si je pouvais me couper en quatre pour vous plaire, je n'hésiterais pas un instant.

L'intendant s'éloigna en souriant et rentra dans la maison.

Arrivé dans sa chambre, il alla droit à une haute armoire et en tira une malle de cuir qu'il posa sur une table et qu'il remplit de linge et de petits objets d'habillement, comme un homme qui se prépare à un long voyage.

Quand il parut avoir fini cette besogne, il porta le doigt à son front pour réfléchir s'il n'avait rien oublié. Il tira un portefeuille de sa poche, compta quelques

billets de banque qui y étaient renfermés, et les déposa dans le double fond de la malle.

Puis il s'assit sur une chaise, contempla un instant le paquet, et murmura en lui-même :

— Cinq mille francs ! Ce serait-il bien suffisant ? Josse ne croit pas qu'il y a de grosses dettes à payer. Si Daniel refusait de me suivre, ou s'il ne le pouvait avant d'avoir tout payé à Paris ! Quelle pensée ! J'ai là encore les diamants de ma sœur; ils peuvent bien valoir dix à douze mille francs. Sacrifier ce cher souvenir ? Le seul souvenir visible qui me reste d'elle ! A quelle plus belle fin puis-je l'employer qu'à un bienfait ? Ah ! si les joyaux qui lui ont appartenu pouvaient contribuer à sauver de la ruine un pauvre jeune homme, ma sœur ne s'en réjouirait-elle pas dans le ciel ? Qu'est-ce qu'un souvenir matériel en comparaison avec l'âme, le bonheur et la joie de la vie d'un homme ! Le père de Daniel a-t-il hésité dans ses sacrifices pour me tirer de l'abîme du désespoir ?

Il alla au secrétaire, ouvrit un tiroir, y prit une boîte en cuir, la mit dans la malle, avec les billets de banque, puis la ferma, mit la clef dans sa poche, consulta sa montre et se rassit sur la chaise. Il resta pendant quelque temps absorbé dans de profondes réflexions, et hochait, par moments, la tête avec découragement. Bientôt, cependant, il sembla vaincre sa

tristesse et dit avec un sourire tranquille sur les lèvres :

— Mais pourquoi prêter l'oreille à des pensées si inquiétantes? Si Gombert a fui avec l'argent, ne dois-je pas considérer cela plutôt comme une grâce du Seigneur, comme un bonheur? Eût-il mieux valu qu'ils dissipassent cet argent à Paris? L'instant longtemps désiré est arrivé : Daniel est délivré du mauvais génie qui le dominait et étouffait tous ses bons instincts; maintenant il écoutera le conseil, la prière du vieil ami de son père. Il reviendra au Wulfhof; il retrouvera peu à peu la paix de l'âme, son sentiment inné de confiance se développera de nouveau sous l'influence d'une nature calme, et peut-être le bel avenir que j'ai rêvé pour lui se réalisera-t-il encore complétement. Pauvre Céleste, pure image de la bonté et de l'amour! Si le cœur de Daniel était vraiment refroidi, si la vie de Paris avait laissé dans son cœur des racines indestructibles d'incrédulité et de doute? Ah! alors je ne pourrais sans crime, attacher un ange à une âme flétrie. Encore cette triste crainte! Mais je ne me suis pas trompé; le cœur de Daniel est encore bon, et toutes ses souffrances, sa maladie, son égarement, ne sont rien autre qu'une pénible lutte contre le mal qui l'effraye.

Malgré ces paroles encourageantes que l'intendant s'adressait pour chasser les pensées qui le tourmentaient, il semblait de plus en plus succomber à la tris-

tesse. Après qu'il eut, pendant quelques instants, poursuivi sa méditation, un frisson le prit et ce fut avec anxiété qu'il murmura :

— Pauvre Daniel ! il attend à Paris l'argent qui doit peut-être le préserver d'amères humiliations ; il attend l'ami auquel il avait accordé sa confiance. S'il apprenait à l'improviste que l'argent est perdu, que son faux ami a été assez cruel et assez perfide pour lui voler ses dernières ressources ? Oh ! qui sait à quoi le désespoir pourrait porter l'infortuné? Mais comment pourrait-il l'apprendre? Non, non, j'arriverai encore à temps à Paris pour le protéger contre ce coup fatal...

On frappa à la porte et une voix de femme cria du dehors :

— Monsieur l'intendant, êtes-vous là?

— Entre, Barbe, répondit le vieillard.

La jeune fille ouvrit la porte et présenta à l'intendant un paquet soigneusement fermé par trois ou quatre cachets.

— La suivante de mademoiselle Céleste a apporté ce paquet, dit-elle. Mademoiselle lui a ordonné de le remettre immédiatement entre vos mains. Thérèse attend en bas l'assurance que je vous l'ai donné moi-même.

L'intendant parut extrêmement surpris de ce message, tourna et retourna quelquefois le paquet sous ses yeux.

— C'est bien, Barbe, répondit-il. Dis au maître domestique que je l'attends dans la cour, je vais à l'instant descendre.

Dès que la jeune fille eut quitté la chambre, l'intendant ouvrit le paquet et y trouva, à son grand étonnement, toute une liasse de titres d'emprunts de l'État et de rentes avec quelques billets de banque d'une haute valeur. Par un coup d'œil il put juger que le paquet contenait une somme considérable. Il remarqua en même temps qu'une lettre y était jointe.

Tremblant d'émotion, il ouvrit cette lettre qui devait lui donner le mot de l'énigme de ce surprenant envoi. Il y tint un instant les yeux fixés sans parler; mais bientôt il se frotta le front et les yeux comme un homme dont la vue est troublée et qui ne peut croire à ce qu'il voit.

— De Céleste! est-ce bien possible? s'écria-t-il. Ces taches! la trace de ses larmes! non, non, ce n'est pas une illusion.

Et portant de nouveau la lettre sous son regard, il lut à haute voix pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un rêve :

« Mon bon Willibald,

» Josse m'a révélé un douloureux secret. Depuis lors mon cœur saigne de compassion et mes larmes coulent

sans cesse. Daniel, pauvre et sans fortune, trompé par un perfide ami ! Quitter Paris en proie à l'humiliation et au besoin ! Oh ! cette pensée me déchire le cœur ; une mystérieuse terreur me fait trembler ; l'angoisse trouble ma raison ! mais ce ne sont pas des plaintes qui peuvent le sauver. Élevons, en présence de son malheur, notre courage à la hauteur de notre amour pour lui. Il faut vous hâter de courir à son secours. Willibald, ne perdez pas une heure ; sauvez-le du désespoir ; dites-lui que le cœur de ses amis est assez riche en sympathie pour lui faire oublier ce malheur ! Trompez-le, par pitié, sur le véritable état de ses affaires ; consolez-le en lui laissant penser qu'il lui reste *encore* une partie de sa fortune. Je vous envoie ce que j'ai pu rendre disponible de mon héritage, emportez-le à Paris, et, s'il est nécessaire de tout sacrifier pour le protéger contre une seule humiliation, je vous supplie de ne pas hésiter un instant ! mais qu'il ne sache jamais la source de ce secours. Vous douterez si vous pouvez accepter mon offre. Oh ! je vous en supplie, Willibald, ne refusez pas cette offrande de l'amour ! Si cela était en votre pouvoir, ne feriez-vous pas avec joie ce que je vous prie de me laisser faire, ne l'avons-nous pas aimé également. Je pars pour Bruxelles ; ma tante est très-irritée ; elle reste insensible à mes larmes, je dois la suivre ; elle se calmera. Partez immédiatement pour la

capitale de la France, ramenez le pauvre Daniel au Wulfhof. Je reviendrai aussi; nous travaillerons ensemble à le consoler et à guérir les blessures de son cœur... Partez pour Paris, Willibald. Adieu! adieu! que Dieu vous conduise.

» CÉLESTE DE BERG. »

Des larmes tombèrent des yeux du vieillard.

— Ame admirable! murmura-t-il. Ange de générosité et de dévouement! Elle offre son héritage paternel pour le sauver de l'humiliation, sans hésiter, comme si c'était une action toute ordinaire, toute naturelle! mais elle me croit impuissant et elle ne sait pas que Willibald peut faire et a fait ce que son amour lui inspire. Elle a bien raison de penser que je refuserai ce secours. Entre Daniel et Céleste, il ne faut pas d'argent dont il puisse rougir un jour.

Il se tut un instant, puis dit :

— Que faire? Comment lui rendre ces papiers? Elle va partir; je dois me hâter pour arriver à Courtrai à temps pour le train de Paris. Je ne puis garder cet argent: Céleste pourrait croire que je veux en faire usage... J'enverrai le paquet par Barbe. Écrivons à la hâte une lettre...

Il alla à son secrétaire, et, tandis qu'il tirait d'un tiroir une feuille de papier, il dit :

— Je ne cacherai plus rien à la généreuse fille ; je lui déclarerai tout franchement, je lui dirai que moi-même j'ai placé l'héritage de ma sœur en hypothèque sur le Wulfhof, et que la fortune de Daniel s'élève encore au moins à cent quarante mille francs. Cela ne l'étonnera pas. Elle sait que je n'ai pas d'héritiers et que tout ce qui m'appartient ne peut être destiné qu'à Daniel.

Il se mit à écrire : d'abord sa plume courut avec rapidité sur le papier et la lettre avança vite ; mais, ensuite, il hésita souvent et s'interrompit de temps en temps avec mécontentement. Cependant, quelque difficile que ce travail lui parût, il s'efforçait chaque fois de le poursuivre jusqu'à ce qu'enfin il prit de la table la lettre inachevée et la relut depuis le commencement en secouant la tête d'un air de doute.

— Non, non, dit-il, on n'écrit pas de telles choses. On ne sait pas dans quelles mains un papier peut tomber... Mais je dois prendre une résolution ; le temps s'écoule...

Il tira sa montre, et, l'œil fixé dessus, il dit :

— Peut-être n'est-il pas encore trop tard ; je puis être de retour en moins d'une demi-heure, en pressant un peu le cheval je pourrais regagner le temps perdu ; mais si madame de Berg allait me retenir ? Il n'y a pas d'autre moyen... et je pourrais toujours, au pis aller, être à huit heures à Courtrai et partir pour Paris par le dernier convoi.

Il se hâta de cacher la lettre de Céleste et la sienne dans le grand tiroir de son secrétaire et descendit les escaliers.

Dans la cour, le contre-maître accourut d'une grange à sa rencontre; mais le vieillard agité lui fit signe de s'arrêter.

Il dit en passant à Josse, qui travaillait encore au fumier :

— Dans une petite demi-heure la voiture doit être attelée. Je cours jusqu'à la campagne de madame de Berg et je reviens à l'instant. Tiens-toi prêt et fais que rien ne manque pour que nous fassions le chemin rapidement.

En disant ces derniers mots il avait déjà franchi la porte et s'avançait d'un pas rapide dans le chemin.

XIII

LE RÊTOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Après le départ de l'intendant, Josse n'avait pas déposé sa fourche; il travaillait avec une nouvelle hâte à mettre le fumier en tas avec autant de soin que possible. Par la quantité d'ouvrage fait, il voulait montrer que la vie facile ne lui avait ôté ni les forces ni le courage au travail. Seulement, il levait par fois la tête et regardait vers la porte de l'écurie d'où Barbe lui avait déjà souri deux fois en passant. Mais depuis longtemps il n'avait plus remarqué de mouvement dans l'écurie ; il crut devoir penser que son amie était occupée dans le fond des bâtiments et il ne détourna plus les yeux de son travail.

Tandis que muet, il jetait sur le tas les dernières parcelles du fumier, un monsieur apparut à la porte de la cour. Cette personne semblait pressée et fatiguée; son visage était pâle, ses lèvres avaient une vive expression de mécontement et l'ensemble de ses traits attestait le chagrin, l'inquiétude et même la colère. Il

était visible, à la poussière blanche dont ses habits étaient couverts, qu'il venait de loin et avait voyagé à pied.

La solitude du Wulfhof le frappa d'étonnement ; il promena les yeux autour de lui avec un amer sourire ; mais dès qu'il eut aperçu Josse, il marcha droit à lui et lui demanda d'un ton brusque :

— Que fais-tu ici ?

Le son de cette voix parut frapper le domestique d'un saisissement soudain ; il laissa tomber sa fourche et bondit en arrière, tandis qu'il levait les mains au ciel et s'écriait :

— Ciel ! monsieur Daniel !

— Tiens-toi tranquille, et ne fais pas tant de bruit ! ordonna l'autre.

Mais le domestique regarda son maître de la tête aux pieds et s'écria à haute voix :

— Mon pauvre maître ! il a voyagé à pied par ce soleil brûlant ! Ah ! monsieur, je plains votre malheur !

— Gombert est-il au Wulfhof ? demanda Daniel.

— Gombert ? Gombert est en Angleterre, balbutia le domestique.

— En Angleterre ? répéta Daniel pâlissant. Parle clairement : que veux-tu dire ?

— Nous sommes venus chercher ici le dernier argent. M. Gombert est parti pour Anvers, et de là il s'est

enfui en Angleterre avec l'argent et même avec mes habits et mes épargnes.

— Tu es fou, tu rêves! s'écria le jeune homme d'une voix rauque.

— Je voudrais bien rêver ! dit Josse en soupirant; alors je n'aurais pas dû vendre mes habits de livrée pour ne pas mourir de faim. Avec votre permission, monsieur, vous ne pouvez le croire, mais Gombert est le plus grand scélérat et le plus vilain trompeur qui soit sous le ciel.

— Et a-t-il reçu l'argent de l'intendant? demanda Daniel.

— Certainement; tout un paquet de billets de banque ; je les lui ai vu changer à Anvers contre je ne sais quels autres papiers blancs.

— Combien l'intendant lui a-t-il donné?

— Tout, jusqu'au dernier centime qui se trouvait encore ici. Gombert, lui-même, m'a dit qu'il ne vous reste plus rien.

Daniel pencha la tête sur sa poitrine et murmura des paroles incompréhensibles. Il lutta un instant avec de pénibles efforts contre la conviction du cruel égoïsme et de l'odieuse déloyauté de Gombert; mais il ne put résister longtemps à une évidente clarté. Un cri sombre et rauque s'échappa de son sein oppressé ; tous ses membres furent pris de contorsions convulsives, une

pâleur mortelle décolora son visage, et il porta les mains à ses cheveux avec une sorte de rage insensée.

Effrayé de la terrible émotion de son maître, Josse balbutia quelques paroles pour le consoler ; mais Daniel ne l'entendait pas et semblait avoir perdu la conscience de sa situation.

— Calmez-vous, monsieur, dit le domestique. L'intendant est allé chez mademoiselle Céleste, je cours le chercher. Il vous dira des choses qui vous tranquilliseront.

Daniel avait tressailli sous l'impression du nom de Céleste, et un cri de désespoir lui avait échappé.

Avec un signe impérieux et un regard étincelant, il se remit à grommeler en se tournant vers la porte.

— Reste ici ! C'en est fait, je n'ai plus besoin de rien, adieu !

Le domestique suivit son maître avec des yeux pleins de larmes et secoua tristement la tête. Poussé par l'effroi et la pitié, il voulut même courir à lui pour le retenir ; mais il vit le jeune homme se retourner près la porte et s'arrêter, comme s'il avait changé de dessin.

Un instant, Daniel tint son regard fixé sur la maison ; une mystérieuse pensée semblait lui sourire, et cependant il faisait entendre de sombres plaintes, et fouillait sa poitrine de ses ongles. Puis, avant que le domestique pût l'approcher, il s'élança, traversa la cour, ouvrit vi-

vement une porte et disparut dans l'intérieur de la maison.

Josse, jeta un cri de joie, courut vers la porte et prit le chemin qui conduisait à la campagne de la tante de Céleste.

Daniel s'était assis sur une chaise dans la grande salle. Il tremblait, tous ses membres semblaient frissonner, une expression insensée et maladive de joie ironique flottait sur ses lèvres, et il finit même par rire si haut, que ses éclats retentissaient dans la chambre; mais sous le coup d'une cruelle pensée, il se leva vivement, se mit à marcher rapidement dans la salle, et se dit avec une ironie amère:

— Ah! le monde! le monde! Quel bourbier! quel enfer de fausseté, d'égoïsme, de froide cruauté : Gombert, mon fidèle compagnon, mon ami de cœur, mon frère dévoué! Un lâche trompeur, un vaurien sans honneur, un misérable voleur! Et moi, naïf que j'étais, qui lui avais confié mon bonheur, ma vie! ah! ah! et après une telle preuve, je pourrais encore croire à l'homme! Et je n'éclaterais pas de rire, en entendant prononcer les mots hypocrites d'amitié, de dévouement, de fidélité? Je consentirais à rester le jouet d'une société où le plus innocent a plus de venin dans le cœur que le serpent le plus venimeux. Désenchanté et trompé dans tous les instincts de mon cœur, irais-je

traîner une misérable vie jusqu'à la tombe? A quoi puis-je être bon désormais? Quel but mon existence peut-elle encore avoir sur la terre? Coupable à mes propres yeux, impuissant jusqu'à la lâcheté, tombé au dernier degré de la misère matérielle et morale, que ferais-je? Implorer le secours de gens qui me feraient payer un avare secours par la plus sanglante humiliation! De la générosité! De l'amour! Ne sont-ce pas des hommes? Gombert ne m'a-t-il pas trahi, lui, le seul en lequel je crusse encore? Accepterais-je l'aide de ceux dont j'ai méconnu les preuves d'amitié? de l'estime desquels je me suis moi-même rendu indigne? J'irais mendier? Non, non, la coupe de la vie est pleine de fiel, pourquoi y boire pendant un siècle de dégoût et de désespoir? Ah! vidons-la d'un seul coup!

Il arpenta de nouveau la chambre et promena son regard autour de lui. Ce regard était farouche, ses mouvements fiévreux, et de temps en temps il était saisi d'une convulsion qui lui arrachait un affreux cri de douleur et de désespoir.

Tout à coup il se frappa le front de la main, poussa une étrange clameur, comme s'il s'était souvenu de quelque chose. Il s'élança hors de la salle, traversa le corridor, monta l'escalier, ouvrit la porte d'une chambre et se précipita avec une aveugle hâte vers le secrétaire, au-dessus duquel était appendu l'at-

tirail de chasse de l'intendant. Il arracha avec un cri de joie un lourd pistolet de la muraille, recula d'une couple de pas, mit la baguette dans le canon et s'assura que l'arme était chargée.

Puis il resta immobile et sembla, en ce suprême et solennel instant, rassembler une dernière fois toute l'énergie de sa pensée. Il redressa la tête et leva les yeux au ciel, comme s'il voulait se plaindre au Créateur de son sort ; mais son regard rencontra les portraits appendus au loin contre le mur. Cette vue lui causa une vive émotion.

— Ma mère! murmura-t-il d'une voix tremblante. Ah! je ne l'ai jamais connue! La confiance, l'amour, la bonté rayonnent dans ses yeux calmes et tranquilles. Elle, elle a cru! Si Dieu lui avait donné une plus longue vie, elle aurait protégé son enfant contre la connaissance de la désenchantante vérité!... Mon pauvre père! Comme ses yeux sont ternes et sans éclat, comme son visage est flétri, comme le pli du chagrin est amer sur ses lèvres! Lui, il a connu l'homme! Lui, il a été la proie de l'égoïsme général ; lui aussi est mort avec le serpent du désenchantement dans son cœur desséché, patiemment, avec résignation, avec l'abandon d'un martyr.

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton de doute, et il avait tremblé comme si un douloureux

rayon de lumière avait tout à coup pénétré dans son esprit.

Il détourna les yeux des portraits de ses parents en poussant un cri sourd, garda un moment le silence, et les yeux fixés sur le parquet, il étreignait convulsivement le pistolet du poing. Bientôt il sembla revenir à l'idée de sa situation. La pensée qui avait été interrompue par la vue des portraits se réveilla dans son esprit. Il tomba lentement à genoux, leva les yeux au ciel et dit :

— Oh ! mon Dieu, pardonnez à votre malheureuse créature sa folie, son désespoir. Vous avez mis dans mon âme l'instinct du bon, la soif de la vérité, l'aspiration ardente vers l'amitié et vers l'amour. Si seulement j'avais pu croire à quelque chose d'humain ; si un sentiment du cœur m'avait paru pur et désintéressé dans quelque homme que ce soit ; si une seule espérance m'était restée, j'aurais supporté avec soumission le poids de la vie... Mais non, mon cœur saigne des mille blessures de la désillusion ; toute foi, tout espoir est mort en moi ; rien que le dégoût, l'impuissance et le doute ! Il y a une voix qui crie en moi que je vais commettre une affreuse lâcheté, que je vais attirer sur moi votre juste colère. Ah ! je n'ai plus le courage de vivre, mon cerveau est malade ; je suis fou. Pardon, pardon, pour un pauvre et faible être qui recule d'effroi devant

le mal et qui, harassé et épuisé de forces, cherche un dernier asile dans la mort !

Il se leva et porta les deux mains au pistolet ; le chien grinça lugubrement dans la chambre.

— C'en est fait ! La lutte est à sa fin. Adieu à la vie! Adieu au monde pervers, lâche et sans âme ! murmura-t-il en élevant le pistolet.

Mais une soudaine émotion s'empara de lui, et un amer et maladif sourire fit trembler ses lèvres.

Il venait seulement de remarquer que son pistolet, bien que chargé, n'était pas muni d'une capsule et que le chien frapperait en vain la cheminée.

Il s'élança vers le secrétaire en s'écriant :

— Ah ! ah ! encore un instant de vie ! Ce n'est rien, je trouverai ce qui est nécessaire...

Les mains tremblantes et avec des mouvements brusques, il ouvrit un à un tous les petits tiroirs du secrétaire et y fouilla fièvreusement pour y trouver une boîte de capsules. L'inutilité de ses recherches le fit gémir d'impatience ; ses mains tremblaient de plus en plus fort, ses cheveux se dressaient sur sa tête, une froide sueur perlait sur son front, et il semblait frappé d'une complète folie.

Il ouvrit enfin le grand tiroir et y regarda avec le faible espoir d'y trouver peut-être l'objet qu'il cherchait.

Mais, comme si dans le tiroir un objet terrible avait

frappé sa vue, il s'arrêta soudain, immobile, pas un soupir ne s'échappa de son sein, sa respiration même parut suspendue. Il était là, le regard fixé dans le tiroir immobile comme une statue.

Peu à peu un frémissement nerveux commença à parcourir ses membres; ses jambes s'affaissèrent sous ce poids de son corps, le pistolet tomba de sa main sur le parquet.

Sentant ses forces défaillir, il se retourna et alla, en chancelant, à une chaise où il s'affaissa.

Dans chaque main, il tenait une feuille de papier couverte d'écriture : les deux lettres que l'intendant avait déposées dans le tiroire.

Comme si les lettres tracées sur ces feuilles exerçaient sur lui une influence magique, il y tenait son regard fixement attaché et les regardait tour à tour sans que son visage attestât autre chose qu'un affreux égarement d'esprit. Peu à peu, cependant, le jour parut se faire dans ses idées, et son regard prit plus clairement l'expression d'une surprise sans bornes.

Sans savoir en apparence ce qu'il faisait ici, peut-être sans comprendre les sons qui tombaient lentement de ses lèvres, il lisait çà et là dans ces deux lettres des mots isolés qui, plus que les autres, le frappaient de stupéfaction.

« Élevons notre courage à la hauteur de notre

amour pour lui! murmurait-il, l'œil sur la lettre de Céleste. S'il est nécessaire de tout sacrifier pour le sauver d'une seule humiliation, n'hésitez pas un instant... Nous travaillerons ensemble à guérir les blessures de son cœur... »

Et, portant les regards sur la lettre de l'intendant, il poursuivait d'un ton rêveur :

« Daniel n'a pas besoin de votre généreuse aide. Je possède une fortune personnelle, l'héritage de ma sœur. Elle servira à payer au fils malheureux ma dette envers le père. Ne vous en étonnez pas ; de ma part, ce n'est pas un sacrifice, je ne vis que pour Daniel ; une seule pensée occupe mon esprit : le sauver, le voir encore heureux sur la terre... Daniel est trop confiant, trop croyant ; la simplicité de son cœur l'a fait tomber sous les séductions d'hommes faux et égoïstes. Je le ramènerai au Wulfhof; nous l'entourerons d'amitié, d'amour; nous lui ferons oublier ce qu'il a souffert... Je pars à l'instant... Oh! Céleste, âme aimante et pure, votre prière doit être puissante auprès de Dieu; suppliez-le, en mon absence, qu'il nous donne pour récompense le bonheur de Daniel... »

Les deux lettres échappèrent à sa main et tombèrent par terre ; sa tête s'affaissa sur sa poitrine, tandis que des larmes abondantes commençaient à couler de ses

yeux. Longtemps il pleura en silence, mais son esprit était sans doute en proie à de pénibles réflexions, car de temps en temps ses membres tressaillaient encore légèrement et un profond soupir s'échappait de son sein. Il était engagé dans une lutte entre toutes ses pensées égarées et une nouvelle conviction qui prenait possession de lui irrésistiblement, mais non sans violence.

Enfin, l'ardeur de cette lutte parut diminuer, et un sourire de bonheur éclaira son visage, tandis qu'il murmurait en lui-même.

— J'ai cruellement méconnu son affection; je l'ai outragée et blessée. Je ne mérite que sa haine. Elle pleure, elle tremble, elle succombe sous l'anxiété à la pensée de mon malheur! Elle sacrifie son héritage paternel pour me sauver d'une seule humiliation! Elle veut consacrer sa vie, tous les instincts de son âme angélique à guérir les blessures de mon cœur ingrat! Et le vieux Willibald? Il a entouré mes jeunes années de plus d'amour, de plus de soins, qu'une tendre mère n'eût pu en donner à son enfant chéri. Quelle récompense pour tant de bonté! Je ne lui ai donné que du chagrin; j'ai altéré sa santé et abrégé sa vie, et c'est cruel! j'ai exposé ses cheveux blancs aux outrages d'un hâbleur sans âme; je l'ai vu humilié devant ce vil Gombert... et je ne l'ai pas protégé! Il veut se dé-

pouiller de tout pour me sauver. Il doit savoir que, dans une vie aussi orageuse, l'argent du bienfait peut aussi être dissipé. Qu'est-ce que cela lui fait? Il acceptera la misère pour ses vieux jours, pourvu qu'il puisse penser qu'il souffre pour Daniel!

Il se passa vivement la main sur le front.

— Mais, c'est un rêve peut-être? dit-il en soupirant. Tout un monde de pensées me sont passées par la tête depuis quelques instants. Si j'étais le jouet d'un obscurcissement de l'intelligence!

Et fixant sa vue sur les lettres, il dit avec un sourire de bonheur :

— Non, c'est la vérité. Comment douter avec ces mots étonnants sous les yeux : « Je ne vis que pour Daniel ; une seule pensée remplit mon esprit : le sauver, le voir heureux sur la terre. »

Bien que ses traits parussent illuminés par l'espérance et par la joie de la foi qui lui revenait, des larmes tombaient encore de ses yeux. Il resta un instant plongé dans ses réflexions, et se laissa glisser de la chaise à genoux sur le sol. Il leva les yeux au ciel et s'écria :

— O mon Dieu! je vous ai blasphémé dans votre œuvre! Je vous ai blasphémé dans l'homme, dans le monde, dans la nature! Et tandis que je vous outrageais par mon orgueilleux doute, par mon désespoir insensé,

vous mettiez deux de vos anges sur mon chemin, pour me retenir sur le bord de l'abîme, pour me sauver de la plus affreuse lâcheté, pour ne pas me laisser paraître devant vous chargé du crime d'un suicide ! Ah ! pardon, pardon, mon Dieu, j'expierai...

Un cri perçant, une sinistre clameur retentit derrière lui.

Reconnaissant la voix, il se leva vivement, ouvrit les bras, et se jeta en avant avec un cri de joie.

— Willibald, Willibald, mon ami, mon bienfaiteur, mon père ! s'écria-t-il.

Et il se jeta sur le sein du vieillard, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses yeux.

L'intendant, muet et plein d'anxiété, tenait le regard fixé sur le pistolet qui se trouvait par terre devant le secrétaire. La vue de cet instrument de mort l'effrayait tellement, qu'il semblait indifférent aux démonstrations affectueuses du jeune homme, et celui-ci sentait le vieillard trembler dans ses bras.

Après une longue étreinte, Daniel lâcha l'intendant, et, péniblement affecté par sa froideur, le regarda avec une douloureuse anxiété.

M. Willibald désigna le pistolet d'un geste muet.

— Ce n'est rien, rien que la dernière tache de mon passé, s'écria Daniel. Détournez les yeux de ce maudit souvenir. Je suis régénéré par une nouvelle vie. Votre

âme, l'âme de Céleste, m'ont parlé par ces pages. Ce sont les sources de ma foi regagnée. Ne craignez plus pour Daniel; il est réconcilié avec la vie, avec l'humanité et avec Dieu.

Un cri de bonheur retentit dans la chambre; et le vieux Willibald serra étroitement le jeune homme sur son cœur. Des larmes coulaient aussi des yeux du vieillard. Il levait les yeux avec une expression d'adoration, pour remercier le ciel de sa miséricorde, et dirigea un regard de triomphe vers les portraits, comme s'il voulait dire : Oh ! ne m'accusez plus : votre enfant est sauvé.

Et, se dégageant des bras du jeune homme, il dit d'une voix qui tremblait d'une bienheureuse émotion :

— Daniel, mon cher fils, jette un regard d'espoir dans l'avenir, ton apparent malheur est une faveur du Seigneur. Tout ce que tu as rêvé dans ton heureuse jeunesse, va devenir une vérité. Le Wulfhof sera un paradis de confiance, de paix et d'amitié. Ah ! maintenant tu ne le quitteras plus ce lieu béni, où une jeune fille d'élite t'entourera de l'auréole d'un éternel amour.

Le jeune homme muet, regardait le parquet et secoua négativement la tête.

Il sentit la main du vieillard trembler dans la sienne, et dit d'un ton triste :

— Je dois vous quitter de nouveau, Willibald.

— Vous retournez à Paris? s'écria l'intendant. O malheur! je me suis trompé.

— Non, répondit Daniel, j'ai pour toujours renoncé à l'erreur ; mais je me reconnais indigne de tant de bonheur. J'ai promis à Dieu que j'expierais mes coupables folies.

— Daniel, Daniel, tu m'effrayes? Quelle est ta résolution?

Montrant l'une des deux lettres, le jeune homme dit avec un calme mélancolique dans la voix :

— Dans cet écrit, Willibald, j'ai non-seulement appris jusqu'à quel point le cœur humain peut être généreux et aimant; j'y ai appris aussi qu'il me reste quelque chose de mon héritage paternel. Donnez-moi quelques milliers de francs; je veux aller dans le monde me rendre utile, m'éprouver moi-même, me purifier par le travail. Croyez-moi, Willibald, la pensée de votre bonté infinie m'accompagnera sans s'affaiblir.

— Et Céleste, dit le vieillard en soupirant.

— Céleste? répéta Daniel. Oh! ce serait un orgueil insensé de ma part, que de nourrir l'espoir que vous faites briller à mes yeux par excès d'amour. Céleste, est tant au-dessus de moi ; je sens si bien ma petitesse et mon infériorité, que je n'oserais sans honte et sans

trembler, élever les yeux jusqu'à elle. Je l'admire; je puis l'adorer comme l'image de la bonté infinie de Dieu, mais indigne comme je le suis, je ne puis accepter le sacrifice de cet être pur et angélique.

M. Willibald, un peu rassuré, prit de nouveau la main du jeune homme et dit :

— Mon pauvre Daniel, l'erreur, le doute, ont laissé quelque obscurité dans ton esprit. Comment, tu admires la grandeur d'âme de Céleste? Tu devrais pouvoir rendre hommage à la bonté du Seigneur, dis-tu? Et, par excès de reconnaissance, pour récompenser son amour, tu irais briser son espoir, la rendre malheureuse et changer sa vie en une longue et triste désolation ! Et, pour prouver à ton vieil ami Willibald que tu es sensible à son attachement, tu veux le frapper d'un éternel désespoir et charger ses vieux jours de chagrin !

Le jeune homme se tut, et, pour toute réponse, pressa avec effusion la main du vieillard.

— Ne te laisse pas séduire par l'orgueil, par ce faux sentiment de dignité personnelle qui t'a si longtemps aveuglé, reprit Willibald d'un ton doux. La vraie dignité consiste à accepter les faveurs de Dieu, sans s'insurger avec l'orgueil du doute contre le bienfait. O Daniel ! j'ai tressailli de bonheur quand je t'ai entendu t'applaudir d'une nouvelle vie, de ta foi re-

conquise, de ta réconciliation avec les hommes. Hélas, je me suis trompé ! le doute habite encore ton cœur.

— Non, non, s'écria le jeune homme effrayé de cette accusation, je crois, j'ai confiance, toute incertitude a disparu de mon esprit.

— Pourquoi ne le prouves-tu donc pas ?

— Qu'exigez-vous ? Que dois-je faire, Willibald ?

— Il faut te livrer sans résistance au bonheur que le ciel t'offre et ne pas gâter ton salut par les hésitations de l'orgueil. Tu dois, avec une fervente reconnaissance, accepter la main de celle que Dieu t'a destinée pour épouse ; la respecter, l'aimer et la récompenser de son amour.

Daniel luttait encore contre l'idée de devoir paraître en la présence de Céleste. C'était un sentiment de honte qui le troublait.

— Tu peux me prouver, Daniel, que tu as triomphé du doute, reprit l'intendant. Josse est venu m'annoncer chez Céleste ton retour au Wulfhof. Ton émotion, ta pâleur, tes paroles étranges avaient effrayé le pauvre garçon. Il me parla d'un malheur qui pouvait arriver et me supplia de courir au Wulfhof pour empêcher la catastrophe, s'il en était encore temps. J'ai quitté Céleste au moment où un torrent de larmes jaillissait de ses yeux, où elle remplissait sa demeure de ses

cris d'angoisse et où elle allait défaillir d'épouvante. Songe à ce qu'elle doit souffrir dans sa mortelle incertitude sur ton sort! sonde sa douleur, vois-la frémir de crainte qu'on vienne lui dire : Daniel n'est plus sur la terre! Sais-tu ce qui serait un acte de reconnaissance, de justice et d'amour? Sais-tu comment tu pourrais me prouver que la foi, le courage et le vrai sentiment du bien sont vraiment revenus en toi? Dis-moi qu'à l'instant tu veux aller trouver Céleste; dis-moi que tu ne connais ni l'humiliation, ni la honte quand il s'agit d'abréger de pareilles douleurs. O Daniel! je t'en conjure, n'hésite pas!

— Allons! allons! s'écria le jeune homme, je me soumets; s'il y a quelque chose dans mon indignité qui m'humilie, l'amour de Céleste m'élèvera à mes propres yeux. Allons, mon généreux ami, faites à votre volonté.

Le vieux Willibald leva les yeux aux ciel et s'écria avec une joie triomphante :

— Béni, béni soit le Seigneur, l'esprit du doute est vaincu!

Et, saisissant la main du jeune homme, il l'attira hors de la chambre et descendit à la hâte avec lui les escaliers.

Justement en ce moment Céleste et sa tante apparaissaient sous la grande porte : sans doute les deux femmes n'avaient pu résister plus longtemps à leur

anxiété et étaient venues au Wulfhof pour apprendre ce qui s'était passé.

Céleste marchait d'un pas chancelant au bras de sa tante; la jeune fille effrayée était pâle et des larmes inondaient ses joues. Devant la porte de l'écurie se trouvait Barbe qui, à la vue des larmes de Céleste, leva les mains au ciel de compassion et s'écria :

— Pauvre demoiselle, comme elle est malheureuse!

En ce moment Daniel et l'intendant parurent dans la cour...

Céleste s'arrêta tremblante; Daniel, profondément ému, retint également son pas.

Des yeux de tous deux rayonnait un pénétrant regard; sur les deux visages apparut un sourire d'une indicible douceur, et, — comme si leurs âmes, avec la rapidité de l'éclair, avaient échangé l'assurance d'un éternel amour, — des deux poitrines s'échappa un cri de triomphe, et, ouvrant les bras, ils coururent au-devant l'un de l'autre et tombèrent, poitrine contre poitrine, dans une longue étreinte.

— Céleste!

— Daniel!

— Ma femme!

— Mon époux! retentissait-il dans la cour.

L'intendant pressa la main de madame de Berg dans la sienne et dit d'une voix altérée :

— Ah ! chère amie, je succombe à la bienheureuse émotion. Réjouissez-vous, nous sommes récompensés.

Barbe était devant la porte de l'écurie à battre des mains et à danser comme un enfant en s'écriant :

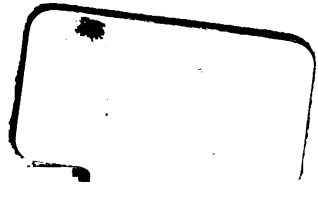
— Hourra ! hourra ! mademoiselle Céleste va aussi se marier : je ne serai pas seule heureuse !

FIN.

TABLE

I. — L'Intendant..... 1
II. — Préparatifs de réception..... 27
III. — Faust et Méphistophélès..... 49
IV. — Souvenirs d'enfance..... 83
V. — La Reddition des comptes..... 115
VI. — L'Épreuve de l'amour..... 139
VII. — L'Orgie..... 158
VIII. — La Tentative suprême..... 183
IX. — La Tristesse nouvelle..... 211
X. — Le Retour de Gombert..... 233
XI. — Idylle flamande..... 256
XII. — Deux dévouements..... 276
XIII. — Le Retour de l'enfant prodigue..... 292

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ A SAINT-GERMAIN.

63695620